Google

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

VM 3. L. 1735

VOLT[illegible] FUND

155

Complet

3 [illegible] 1161

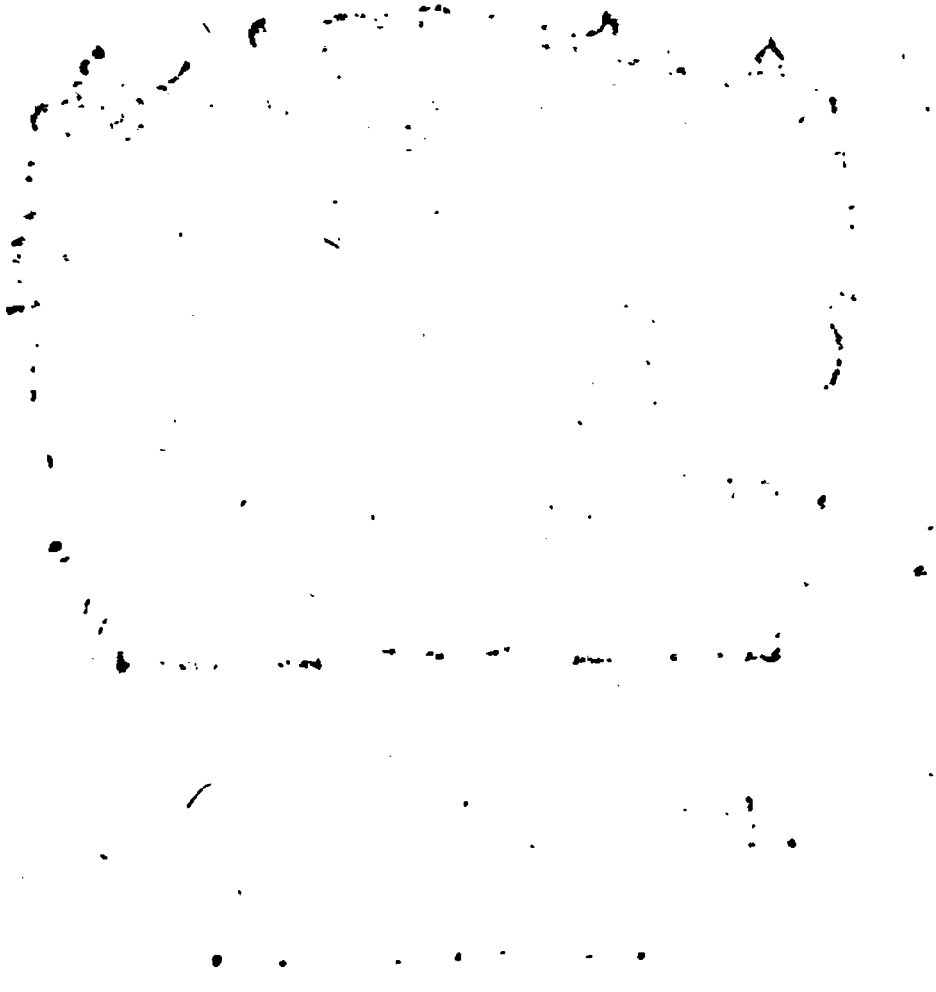
LETTRES PERSANES.

NOUVELLE EDITION.

TOME PREMIER.

A LONDRES.

M. DCC. XXXV.



LETTRES PERSANES.

JE ne fais point ici d'Epitre Dédicatoire, & je ne demande point de protection pour ce Livre : on le lira s'il eſt bon ; & s'il eſt mauvais, je ne me ſoucie pas qu'on le liſe.

J'ai détaché ces Premieres Lettres pour eſſayer le goût du Public : j'en ai un grand nombre d'autres dans mon portefeüille, que je pourrai lui donner dans la ſuite.

Mais c'eſt à condition que je ne ſerai pas connu : car ſi l'on vient à ſçavoir mon nom : dès ce mo-

ment je me tais. Je connois une femme, qui marche assez bien, mais qui boite dès qu'on la regarde. C'est assez des défauts de l'Ouvrage, sans que je presente encore à la Critique ceux de ma personne. Si l'on sçavoit qui je suis, on diroit: Son Livre jure avec son caractere: il devroit emploïer son tems à quelque chose de mieux: cela n'est pas digne d'un homme grave. Les Critiques ne manquent jamais ces sortes de réfléxions; parce qu'on les peut faire, sans essayer beaucoup son esprit.

LES PERSANS qui écrivent ici, étoient logez avec moi; nous passions nôtre vie ensemble. Comme ils me regardoient comme un homme d'un autre monde, ils ne me cachoient rien. En éfet des gens transplantez de si loin, ne pouvoient plus avoir de secrets: ils me communiquoient la plûpart de leurs Lettres; Je les copiai

piai; J'en ſurpris même quelques-unes, dont ils ſe ſeroient bien gardez de me faire confidence, tant elles étoient mortifiantes pour la vanité & la jalouſie Perſane.

Je ne fais donc que l'office de Traducteur : toute ma peine a été de mettre l'Ouvrage à nos mœurs: J'ai ſoulagé le Lecteur du langage Aſiatique autant que je l'ai pû, & l'ai ſauvé d'une infinité d'expreſſions ſublimes, qui l'auroient envoyé juſques dans les nuës.

Mais ce n'eſt pas tout ce que j'ai fait pour lui. J'ai retranché les longs complimens, dont les Orientaux ne ſont pas moins prodigues que nous ; & j'ai paſſé un nombre infini de ces minuties, qui ont tant de peine à ſoutenir le grand jour, & qui doivent toujours mourir entre deux amis.

Si la plûpart de ceux, qui nous ont donné des recueils de Let-

tres, avoient fait de même, ils auroient vû leur ouvrage s'évanoüir.

Il y a une choſe qui m'a ſouvent étonné ; c'eſt de voir ces Perſans quelquefois auſſi inſtruits que moi même, des mœurs & des manieres de la Nation, juſqu'à en conoître les plus fines circonſtances ; & à remarquer des choſes, qui, je ſuis ſûr, ont échapé à bien des Allemans, qui ont voyagé en France. J'attribuë cela au long ſéjour, qu'ils y ont fait : ſans compter qu'il eſt plus facile à un Aſiatique de s'inſtruire des mœurs des François dans un an, qu'il ne l'eſt à un François de s'inſtruire des mœurs des Aſiatiques dans quatre ; parce que les uns ſe livrent autant que les autres ſe communiquent peu.

L'uſage a permis à tout Traducteur, & même au plus barbare Commentateur, d'orner la tête de ſa Verſion, ou de ſa gloſe, du

panégyrique de l'Original, & d'en relever l'utilité, le mérite & l'excellence. Je ne l'ai point fait : on en devinera facilement les raisons : unes des meilleures est, que ce seroit une chose très-ennuyeuse, placée dans un lieu déja très-ennuyeux de lui-même, je veux dire une Préface.

LETTRE I.

USBEK *à son Ami* RUSTAN.

A Ispahan.

NOus n'avons séjourné qu'un jour à Com : lorsque nous eûmes fait nos dévotions sur le tombeau de la Vierge, qui a mis au monde douze Prophêtes, nous nous remîmes en chemin ; & hier vingt cinquiéme jour de notre

départ d'Iſpahan, nous arrivâmes à Tauris.

Rîca & moi ſommes peut être les premiers parmi les Perſans, que l'envie de ſçavoir ait fait ſortir de leur Païs, & qui ayant renoncé aux douceurs d'une vie tranquille, pour aller chercher laborieuſement la Sageſſe.

Nous ſommes nés dans un Royaume floriſſant ; mais nous n'avons pas cru que ſes bornes fuſſent celles de nos connoiſſances ; & que la lumiere Orientale dût ſeule nous éclairer.

Mande moi ce que l'on dit de notre voyage ; ne me flâte point ; je ne compte pas ſur un grand nombre d'aprobateurs : adreſſe ta Lettre à Erzeron, où je ſéjournerai quelque tems. Adieu, mon cher Ruſtan, ſois aſſuré qu'en quelque lieu du monde où je ſois, tu as un ami fidéle.

De Tauris le 15 *de la Lune de Saphar* 1711.

LET-

LETTRE II.

USBEK *au premier Eunuque noir.*

A ſon Serrail d'Iſpahan.

TU es le Gardien fidéle des plus belles femmes de Perſe; je t'ai confié ce que j'avois dans le monde de plus cher; tu tiens en tes mains les clefs de ces portes fatales, qui ne s'ouvrent que pour moi. Tandis que tu veille ſur ce dépôt précieux de mon cœur; il ſe repoſe & joüit d'une ſécurité entiere. Tu fais la garde dans le ſilence de la nuit, comme dans le tumulte du jour, tes ſoins infatigables ſoutiennent la vertu lorſqu'elle chancelle. Si les femmes que tu gardes vouloient ſortir de leur devoir, tu leur en ferois perdre l'eſperance;

tu es le fleau du vice, & la colomne de la fidélité.

Tu leur commande, & leur obéïs ; tu éxécute aveuglément toutes leurs volontez ; & leur fais éxécuter de même les loix du Serrail : tu trouve de la gloire à leur rendre les ſervices les plus vils: tu te ſommets avec reſpect, & avec crainte, à leurs ordres legitimes: tu les ſers comme l'eſclave de leurs eſclaves, mais par un retour d'empire, tu commande en maître comme moi-même, quand tu crains le relâchement des loix de la pudeur, & de la modeſtie.

Souviens-toi toûjours du néant, dont je t'ai fait ſortir, lorſque tu étois le dernier de mes eſclaves, pour te mettre en cette place, & te confier les délices de mon cœur : tiens toi dans un profond abaiſſement auprès de celles qui partagent mon amour : mais fais leur en même tems ſentir leur extrême dépendance: procure leur

tous

tous les plaiſirs qui peuvent être innocens : trompe leurs inquiétudes : amuſe-les par la muſique, les danſes, les boiſſons délicieuſes : perſuade leur de s'aſſembler ſouvent. Si elles veulent aller à la campagne, tu peux les y mener : mais fais faire main baſſe ſur tous les hommes qui ſe preſenteront devant elles : exhorte les à la propreté, qui eſt l'image de la netteté de l'ame : parle leur quelquefois de moi : Je voudrois les revoir dans ce lieu charmant, qu'elles embelliſſent. Adieu.

De Tauris le 18. *de la Lune de Saphar.* 1711.

LETTRE III.

ZACHI à USBEK *A Tauris.*

NOus avons ordonné au chef des Eunuques de nous mener à la campagne ; il te dira qu'aucun accident ne nous eſt arrivé. Quand il fallut traverſer la riviere

re

re, & quitter nos litieres, nous nous mîmes ſelon la coutume dans des boëtes : deux eſclaves nous porterent ſur leurs épaules, & nous échapâmes à tous les regards.

Comment aurois-je pû vivre, cher Uſbek, dans ton Serrail d'Iſpahan, dans ces lieux, qui me rapellant ſans ceſſe mes plaiſirs paſſez, irritoient tous les jours mes deſirs avec une nouvelle violence ? J'errois d'apartemens en apartemens, te cherchant toujours, & ne te trouvant jamais ; mais rencontrant partout un cruel ſouvenir de ma félicité paſſée : tantôt je me voyois en ce lieu, où pour la premiere fois de ma vie je te reçûs dans mes bras : tantôt dans celui, où tu décidas cette fameuſe querelle entre tes femmes : chacune de nous ſe prétendoit ſupérieure aux autres en beauté : nous nous preſentâmes devant toi, après avoir épuiſé tout ce que l'imagination peut fournir

fournir de parûres, & d'ornemens : tu vis avec plaiſir les miracles de nôtre art : tu admiras juſqu'où nous avoit emporté l'ardeur de te plaire : mais tu vis bientôt céder ces charmes empruntez à des graces plus naturelles : tu détruiſis tout nôtre ouvrage : il fallut nous dépouiller de ces ornemens qui t'étoient devenus incommodes, il fallut paroître à ta vûë dans la ſimplicité de la nature : Je comptai pour rien la pudeur ; je ne penſai qu'à ma gloire. Heureux Uſbek que de charmes furent étalés à tes yeux ! nous te vîmes long-tems errer d'enchantemens en enchantemens ton ame incertaine demeura long-tems ſans ſe fixer, chaque grace nouvelle te demandoit un tribut : nous fûmes en un moment toutes couvertes de tes baiſers : tu portas tes curieux regards dans les lieux les plus ſecrets : tu nous fis paſſer en un inſtant dans mille ſituations differentes : toujours

de

de nouveaux commandemens, & une obéïſſance toujours nouvelle. Je te l'avouë, Uſbek, une paſſion encore plus vive que l'ambition, me fit ſouhaiter de te plaire. Je me vis inſenſiblement devenir la maîtreſſe de ton cœur : tu me pris : tu me quittas, tu revins à moi, & je ſçus te retenir : le triomphe fut tout pour moi, & le deſeſpoir pour mes rivales : il nous ſembla que nous fuſſions ſeuls dans le monde : tout ce qui nous entouroit ne fut plus digne de nous occuper. Plût au Ciel que mes rivales euſſent eu le courage de reſter témoins de toutes les marques d'amour que je reçus de toi : Si elles avoient bien vû mes tranſports, elles auroient ſenti la difference qu'il y a de mon amour au leur ; elles auroient vû que ſi elles pouvoient diſputer avec moi de charmes, elles ne pouvoient pas diſputer de ſenſibilité.... Mais où ſuis-je ? Où m'emmene ce vain recit

cit ; c'eſt un malheur de n'être point aimée ; mais c'eſt un affront de ne l'être plus. Tu nous quittes, Uſbek, pour aller errer dans des climats barbares. Quoi ? tu comptes pour rien l'avantage d'être aimé ? Helas, tu ne ſçais pas même ce que tu perds ! Je pouſſe des ſoupirs, qui ne ſont point entendus ; mes larmes coulent & tu n'en joüis pas : il ſemble que l'amour reſpire dans le Serrail ; & ton inſenſibilité t'en éloigne ſans ceſſe : ah, mon cher Uſbek, ſi tu ſçavois être heureux !

Du Serrail de Fatméle 21. de la Lune de Maharram 1711.

LETTRE IV.

ZEPHIS à USBEK.

A Erzéron.

ENfin ce monſtre noir a reſolu de me deſeſperer : il veut à toute force m'ôter mon eſclave Zelide,

Zelide, Zelide qui me ſert avec tant d'affection, & dont les adroites mains portent par tout les ornemens, & les graces : il ne lui ſuffit pas que cette ſéparation ſoit douloureuſe ; il veut encore qu'elle ſoit deshonorante. Le traître veut regarder comme criminels les motifs de ma confiance ; & parce qu'il s'ennuye derriere la porte, où je le renvoye toujours, il oſe ſuppoſer qu'il a entendu ou vû des choſes que je ne ſçais pas même imaginer. Je ſuis bien malheureuſe ma retraite, ni ma Vertu ne ſçauroient me mettre à l'abri de ſes ſoupçons extravagans : un vil eſclave vient m'attaquer juſques dans ton cœur, & il faut bue je m'y défende. Non, j'ai trop de reſpect pour moi même pour deſcendre juſques à des juſtifications : Je ne veux d'autre garant de ma conduite, que toi-même, que ton amour, que le mien ; & s'il faut te le dire,

cher

cher Uſbek, que mes larmes.

Du Serrail de Fatmé le 29 de la Lune de Maharram 1711.

LETTRE V.

RUSTAN à USBEK

A Erzeron.

TU es le ſujet de toutes les converſations d'Iſpahan; on ne parle que de ton départ: les uns l'attribuent à une legereté d'eſprit; les autres à quelque chagrin: tes amis ſeuls te défendent, & ils ne perſuadent perſonne: on ne peut comprendre que tu puiſſe quitter tes femmes, tes parens, tes amis, ta patrie, pour aller dans des climats inconnus aux Perſans. La mere de Rica eſt inconſolable; elle te demande ſon fils, que tu lui as, dit-elle, enlevé. Pour moi, mon cher Uſbek, je me ſens naturellement porté à

aprou-

approuver tout ce que tu fais : mais je ne ſçaurois te pardonner ton abſence, & quelques raiſons que tu m'en puiſſe donner, mon cœur ne les goûtera jamais. Adieu, aime-moi toûjours.

D'Iſpahan le 28. *de la Lune de Rebiab* 1. 1711.

LETTRE VI.

USBEK *à ſon ami* NESSIR *A Iſpahan.*

A Une journée d'Erivan nous quittâmes la Perſe pour entrer dans les terres de l'obéïſſance des Turcs: douze jours après nous arrivâmes à Erzéron, où nous ſéjournâmes trois ou quatre mois.

Il faut que je te l'avouë, Neſſir, j'ai ſenti une douleur ſecrette, quand j'ai perdu la Perſe de vuë, & que je me ſuis trouvé au milieu des perfides Oſmalins. A meſure que j'entrois dans les Pays de

de ces profanes, il me ſembloit que je devenois profane moi-même.

Ma patrie, ma famille, mes amis ſe ſont preſentés à mon eſprit; ma tendreſſe s'eſt reveillée; une certaine inquiétude a achevé de me troubler, & m'a fait connoître que pour mon repos, j'avois trop entrepris.

Mais ce qui afflige le plus mon cœur, ce ſont mes femmes; je ne puis penſer à elles que je ne ſois devoré de chagrins.

Ce n'eſt pas, Neſſir, que je les aime: je me trouve à cet égard dans une inſenſibilité, qui ne me laiſſe point de deſirs. Dans le nombreux Serrail où j'ai vécu, j'ai prévenu l'amour, & l'ai détruit par lui-même: mais de ma froideur même il ſort une jalouſie ſecrette, qui me devore: je vois une troupe de femmes laiſſées preſqu'à elles-mêmes: je n'ai que des ames lâches, qui m'en répon-

dent : j'aurois peine à être en ſûreté, ſi mes eſclaves étoient fidéles : que ſera-ce s'ils ne le ſont pas ? Quelles triſtes nouvelles peuvent m'en venir dans les païs éloignés, que je vais parcourir ? C'eſt un mal, où mes amis ne peuvent porter de remede : c'eſt un lieu, dont ils doivent ignorer les triſtes ſecrets : & qu'y pourroient-ils faire ? n'aimerois-je pas mille fois mieux une obſcure impunité, qu'une correction éclatante ? Je dépoſe en ton cœur tous mes chagrins, mon cher Neſſir ; c'eſt la ſeule conſolation qui me reſte dans l'état où je ſuis.

D'Erzéron le 10 *de la Lune de Rabiab* 2. 1711.

LETTRE VII.

FATME' *à* USBEK *A Erzéron.*

IL y a deux mois que tu es parti, mon cher Uſbek, & dans l'abatement où je ſuis, je ne puis pas

pas me le perſuader encore. Je cours tout le Serrail, comme ſi tu y étois ; je ne ſuis point deſabuſée : que veux-tu que devienne une femme qui t'aime, qui étoit accoutumée à te tenir dans ſes bras ; qui n'étoit occupée que du ſoin de te donner des preuves de ſa tendreſſe ? libre par l'avantage de ſa naiſſance, eſclave par la violence de ſon amour.

Quand je t'épouſai, mes yeux n'avoient point encore vû le viſage d'un homme ; tu es le ſeul encore dont la vûë m'ait été permiſe* car je ne compte pas au rang des hommes ces Eunuques affreux, dont la moindre imperfection eſt de n'être point hommes. Quand je compare la beauté de ton viſage avec la difformité du leur, je ne puis m'empêcher de m'eſtimer heureuſe : mon imagination ne me fournit point d'idée plus raviſſan-

* Les femmes Perſanes ſont beaucoup plus étroitement gardées, que les Femmes Turques & les Femmes Indiennes,

te

te, que les charmes enchanteurs de ta perſonne. Je te le jure, Uſbek, quand il me ſeroit permis de ſortir de ce lieu, où je ſuis enfermée par la néceſſité de ma condition : quand je pourrois me dérober à la garde, qui m'environne : quand il me ſeroit permis de choiſir parmi tous les hommes, qui vivent dans cette Capitale des Nations ; Uſbek, je te le jure, je ne choiſirois que toi ; il ne peut y avoir que toi dans le monde, qui mérite d'être aimé.

Ne penſe pas que ton abſence m'ait fait négliger une beauté, qui t'eſt chere : quoique je ne doive être vûë de perſonne, & que les ornemens, dont je me pare, ſoient inutiles à ton bonheur ; je cherche cependant à m'entretenir dans l'habitude de plaire : je ne me couche point que je ne me ſois parfumée des eſſences les plus délicieuſes : je me rapelle ce tems heureux, où tu venois dans mes bras :

bras: un ſonge flâteur qui me ſéduit, me montre ce cher objet de mon amour ; mon imagination ſe perd dans ſes deſirs, comme elle ſe flâte dans ſes eſperances ; je penſe quelquefois que dégoûté d'un pénible voyage, tu vas revenir à nous : la nuit ſe paſſe dans des ſonges, qui n'apartiennent ni à la veille, ni au ſommeil : je te cherche à mes côtez, & il me ſemble que tu me fuis : enfin le feu qui me devore, diſſipe lui-même ces enchantemens, & rappelle mes eſprits ; je me trouve pour lors ſi animée.... Tu ne le croirois pas, Uſbek ; il eſt impoſſible de vivre dans cet état ; le feu coule dans mes veines : que ne puis je t'exprimer ce que je ſens ſi bien ! & comment ſens-je ſi bien, ce que je ne puis t'exprimer ! Dans ces momens, Uſbek, je donnerois l'empire du monde pour un ſeul de tes baiſers. Qu'une femme eſt malheureuſe d'avoir des deſirs ſi vio-

violens, lorſqu'elle eſt privée de celui qui peut ſeul les ſatisfaire, que livrée à elle-même, n'ayant rien qui puiſſe la diſtraire, il faut qu'elle vive dans l'habitude des ſoupirs, & dans la fureur d'une paſſion irritée; que bien loin d'être heureuſe, elle n'a pas même l'avantage de ſervir à la félicité d'un autre; ornement inutile d'un Serrail, gardée pour l'honneur, & non pas pour le bonheur de ſon Epoux.

Vous êtes bien cruels, vous autres hommes! Vous êtes charmez que nous ayons des deſirs, que nous ne puiſſions pas ſatisfaire: vous nous traitez comme ſi nous étions inſenſibles & vous ſeriez bien fâchez que nous le fuſſions; vous croyez que nos deſirs ſi long tems mortifiez, ſeront irritez à votre vûë: il y a de la peine à ſe faire aimer; il eſt plus court d'obtenir de notre temperament, ce que

que vous n'oſez eſperer de votre merite.

Adieu, mon cher Uſbek, adieu: compte que je ne vis que pour t'adorer; mon ame eſt toute pleine de toi; & ton abſence bien loin de te faire oublier, animeroit mon amour s'il pouvoit devenir plus violent.

Du Serrail d'Iſpahan le 12 de la Lune de Rebeiab. 1711.

LETTRE VIII.

USBEK *à ſon ami* RUSTAN.

A Iſpahan.

TA Lettre m'a été renduë à Erzéron, où je ſuis. Je m'étois bien douté que mon départ feroit du bruit: je ne m'en ſuis point mis en peine: que veux-tu que je ſuive, la prudence de mes ennemis, ou la mienne?

Je parus à la Cour dès ma plus tendre jeuneſſe: je le puis dire, mon

mon cœur ne s'y corrompit point ; je formai même un grand deſſein ; j'oſai y être vertueux. Dès que je connus le vice, je m'en éloignai ; mais je m'en aprochai enſuite pour le démaſquer. Je portai la verité juſques aux pieds du trône, j'y parlai un langage juſqu'alors inconnu ; je déconcertai la Flatterie, & j'étonnai en même tems les adorateurs, & l'Idole.

Mais quand je vis que ma ſincerité m'avoit fait des ennemis, que je m'étois attiré la jalouſie des Miniſtres, ſans avoir la faveur du Prince ; que dans une Cour corrompuë, je ne me ſoutenois plus que par une foible vertu, je réſolus de la quitter. Je feignis un grand attachement pour les Sciences, & à force de le feindre, il me vint réellement. Je ne me mêlai plus d'aucunes affaires, & je me retirai dans une maiſon de campagne. Mais ce parti même avoit ſes inconvéniens, je reſtois toûjours

expoſé

exposé à la malice de mes ennemis, & je m'étois presqu'ôté les moiens de m'en garantir. Quelques avis secrets me firent penser à moi sérieusement : Je résolus de m'exiler de ma patrie ; & ma retraite même de la Cour, m'en fournit un prétexte plausible. J'allai au Roi ; je lui marquai l'envie que j'avois de m'instruire dans les Sciences de l'Occident : je lui insinuai qu'il pourroit tirer de l'utilité de mes voyages ; je trouvai grace devant ses yeux : je partis ; & je dérobai une victime à mes ennemis.

Voilà, Rustan, le veritable motif de mon voyage : laisse parler Ispahan ; ne me défens que devant ceux qui m'aiment ; laisse à mes ennemis leurs interpretations malignes : je suis trop heureux que ce soit le seul mal qu'ils me puissent faire.

On parle de moi à present : peut-être ne serai je que trop oublié, & que mes amis.... Non, Rustan,

je ne veux point me livrer à cette penſée : je leur ſerai toûjours cher ; je compte ſur leur fidelité, comme ſur la tienne.

D'Erzéron le 20. de la Lune de Gemmadi 2. 1711.

LETTRE IX.

LE PRÉMIER EUNUQUE *à* IBBI.

A Erzéron.

TU ſuis ton ancien Maître dans ſes Voyages ; tu parcours les Provinces, & les Royaumes ; les chagrins ne ſçauroient faire d'impreſſion ſur toi : chaque inſtant te montre des choſes nouvelles ; tout ce que tu vois te récrée, & te fait paſſer le tems, ſans le ſentir.

Il n'en eſt pas de même de moi, qui enfermé dans une affreuſe priſon, ſuis toûjours environné des mêmes objets, & devoré des mêmes chagrins ; je gémis accablé ſous

ſous le poids des ſoins, & des inquiétudes de cinquante années, & dans le cours d'une longue vie, je ne puis pas dire avoir eu un jour ſerain, & un moment tranquille.

Lorſque mon premier Maître eut formé le cruel projet de me confier ſes femmes, & m'eut obligé par des ſéductions ſoutenuës de mille menaces, de me ſéparer pour jamais de moi-même; las de ſervir dans les emplois les plus penibles, je comptai ſacrifier mes paſſions à mon repos, & à ma fortune. Malheureux que j'étois! mon eſprit préoccupé me faiſoit voir le dédommagement, & non pas la perte: j'eſperois que je ſerois délivré des atteintes de l'Amour par l'impuiſſance de le ſatisfaire. Helas! on éteignit en moi l'effet mes paſſions, ſans en éteindre la cauſe; & bien loin d'en être ſoulagé, je me trouvai environné d'objets, qui les irritoient ſans ceſſe. J'entrai dans le Serrail où

tout m'inſpiroit le regret de ce que j'avois perdu : je me ſentois animé à chaque inſtant : mille graces naturelles ſembloient ne ſe découvrir à ma vûë, que pour me déſoler ; pour comble de malheurs, j'avois toûjours devant les yeux un homme heureux. Dans ce tems de trouble, je n'ai jamais conduit une femme dans le lit de mon Maître, je ne l'ai jamais deshabillée, que je ne ſois rentré chez moi la rage dans le cœur, & un affreux deſeſpoir dans l'ame.

Voilà comme j'ai paſſé ma miſerable jeuneſſe : je n'avois de confident que moi-même. Chargé d'ennuis & de chagrins, il me les faloit dévorer ; & ces mêmes femmes que j'étois tenté de regarder avec des yeux ſi tendres, je ne les enviſageois qu'avec des regards ſeveres : j'étois perdu ſi elles m'avoient pénétré : quel avantage n'en auroient elles pas pris ?

Je me ſouviens qu'un jour que je

mettois une femme dans le bain, je me ſentis ſi tranſporté, que je perdis entierement la raiſon, & que j'oſai porter ma main dans un lieu redoutable. Je crus à la premiere réflexion que ce jour étoit le dernier de mes jours : je fus pourtant aſſez heureux pour échaper à mille morts : mais la beauté que j'avois faite confidente de ma foibleſſe, me vendit bien cher ſon ſilence ; je perdis entierement mon autorité ſur elle ; & elle m'a obligé depuis à des condeſcendances, qui m'ont expoſé mille fois à perdre la vie.

Enfin les feux de la jeuneſſe ont paſſé, je ſuis vieux, & je me trouve à cet égard dans un état tranquille ; je regarde les femmes avec indifference : & je leur rends bien tous leurs mépris, & tous les tourmens qu'elles m'ont fait ſouffrir : je me ſouviens toûjours que j'étois né pour les commander ; & il me ſemble que je redeviens

dans les occaſions, où je leur commande encore. Je les hais depuis que je les envisage de sens froid, & que ma raiſon me laiſſe voir toutes leurs foibleſſes : quoique je les garde pour un autre, le plaiſir de me faire obéïr me donne une joye ſecrette : quand je les prive de tout, il me ſemble que c'eſt pour moi, & il m'en revient toûjours une ſatisfaction indirecte : je me trouve dans le Serrail comme dans un petit Empire ; & mon ambition, la ſeule paſſion qui me reſte, ſe ſatisfait un peu. Je vois avec plaiſir que tout roule ſur moi, & qu'à tous les inſtans je ſuis néceſſaire : je me charge volontiers de la haine de toutes ces femmes, qui m'affermit dans le poſte où je ſuis : auſſi n'ont-elles pas affaire à un ingrat : elles me trouvent au devant de tous leurs plaiſirs les plus innocens : je me preſente toûjours à elles comme une barriere inébranlable : elles forment

forment des projets, & je les arrête ſoudain: Je m'arme de refus; je me heriſſe de ſcrupule; je n'ai jamais dans la bouche que les mots de devoir, de vertu, de pudeur, de modeſtie: je les deſeſpere en leur parlant ſans ceſſe de la foibleſſe de leur ſexe, & de l'autorité du Maître: je me plains enſuite d'être obligé à tant de ſeverité, & je ſemble vouloir leur faire entendre, que je n'ai d'autre motif que leur propre interêt, & un grand attachement pour elles.

Ce n'eſt pas qu'à mon tour je n'aye un nombre infini de déſagremens; & que tous les jours ces femmes vindicatives ne cherchent à rencherir ſur ceux que je leur donne: elles ont des revers terribles: il y a entre nous comme un flux & reflux d'empire & de ſoumiſſion: elles font toûjours tomber ſur moi les emplois les plus humilians: elles affectent un mépris qui n'a point d'exemple; &

ſans égard pour ma vieilleſſe, elles me font lever la nuit dix fois pour la moindre bagatelle : je ſuis accablé ſans ceſſe d'ordres, de commandemens, d'emplois, de caprices : il ſemble qu'elles ſe relayent pour m'exercer, & que leurs fantaiſies ne ſe ſuccedent : ſouvent elles ſe plaiſent à me faire redoubler de ſoins ; elles me font faire de fauſſes confidences : tantôt on vient me dire qu'il a paru un jeune homme autour de ces murs ; une autrefois qu'on a entendu du bruit, ou bien qu'on doit rendre une Lettre : tout ceci me trouble, & elles rient de ce trouble : elles ſont charmées de me voir ainſi me tourmenter moi-même. Une autrefois elles m'attachent derriere la porte, & m'y enchaînent nuit & jour : elles ſçavent bien feindre des maladies, des defaillances, des frayeurs : elles ne manquent pas de prétexte pour me mener au point où elles veulent :

lent : il faut dans ces occaſions une obéïſſance aveugle & une complaiſance ſans bornes : un refuſ dans la bouche d'un homme comme moi, ſeroit une choſe inouïe ; & ſi je balançois à leur obéïr, elles ſeroient en droit de me châtier : j'aimerois autant perdre la vie, mon cher Ibbi, que de deſcendre à cette humiliation.

Ce n'eſt pas tout : je ne ſuis jamais ſûr d'être un inſtant dans la faveur de mon Maître ; j'ai autant d'ennemis dans ſon cœur, qui ne ſongent qu'à me perdre : elles ont des quart d'heures où je ne ſuis point écoûté ; des quart d'heures où l'on ne refuſe rien ; des quart d'heures où j'ai toûjours tort : je méne dans le lit de mon Maître des femmes irritées : crois-tu que l'on y travaille pour moi, & que mon parti ſoit le plus fort ? J'ai tout à craindre de leurs larmes, de leurs ſoupirs, de leurs embraſſemens, & de leurs pláiſirs mêmes :

mes elles ſont dans le lieu de leurs triomphes; leurs charmes me deviennent terribles ; les ſervices preſens effacent dans un moment tous mes ſervices paſſez, & rien ne peut me répondre d'un Maître qui n'eſt plus à lui-même.

Combien de fois m'eſt il arrivé de me coucher dans la faveur & de me lever dans la diſgrace ? Le jour que je fus fouetté ſi indignement autour du Serrail, qu'avois-je fait ; Je laiſſe une femme dans les bras de mon Maître : dès qu'elle le vit enflâmé, elle verſa un torrent de larmes ; elle ſe plaignit, & ménagea ſi bien ſes plaintes, qu'elles augmentoient à meſure de l'amour, qu'elle faiſoit naître. Comment aurois je pû ſoûtenir dans un moment ſi critique ? Je fûs perdu lorſque je m'y attendois le moins ; je fus la victime d'une négociation amoureuſe, & d'un traité que les ſoupirs avoient fait. Voilà ; cher Ibbi, l'état cruel

dans

dans lequel j'ai toûjours vécu.

Que tu eſt heureux! tes ſoins ſe bornent uniquement à la perſonne d'Uſbek; il t'eſt facile de lui plaire, & de te maintenir dans ſa faveur juſqu'au dernier de tes jours.

Du Serrail d'Iſpahan le dernier de la Lune de Saphar 1711.

LETTRE X.

MIRZA *à ſon Ami* USBEK.

A Erzéron.

TU étois le ſeul qui pût me dédommager de l'abſence de Rica, & il n'y avoit que Rica qui pût me conſoler de la tienne. Tu nous manque Uſbek; tu étois l'ame de nôtre ſocieté: qu'il faut de violence pour rompre les engagemens, que le cœur & l'eſprit ont formez?

Nous diſputons ici beaucoup; nos diſputes roulent ordinairement ſur la Morale. Hier on mit

en

queſtion, ſi les hommes étoient heureux par les plaiſirs, & les ſatisfactions des Sens, ou par la pratique de la vertu ? Je t'ai ſouvent oüi dire que les hommes étoient nez pour être vertueux; & que la juſtice eſt une qualité, qui leur eſt auſſi propre que l'exiſtence. Explique-moi je te prie, ce que tu veux dire.

J'ai parlé à des Mollaks, qui me deſeſperent avec leurs paſſages de l'Alcoran, car je ne leur parle pas comme vrai croyant ; mais comme homme, comme citoyen, comme pere de famille. Adieu.

Diſpahan le dernier de la Lune de Saphar 1711.

LETTRE XI.

USBEK *à* MIRZA.

A Iſpahan.

TU renonce à ta raiſon pour eſſayer la mienne; tu deſcends juſqu'à me conſulter, tu me crois capable de t'inſtruire. Mon cher

cher Mirza, il y a une choſe qui me flatte encore plus que la bonne opinion, que tu as conçûë de moi, c'eſt ton amitié qui me la procure.

Pour remplir ce que tu me preſcrits, je n'ai pas crû devoir employer des raiſonnemens fort abſtraits: il y a de certaines veritez qu'il ne ſuffit pas de perſuader, mais qu'il faut encore faire ſentir, telles ſont les véritez de Morales; peut-être que ce morceau d'hiſtoire te touchera plus qu'une Philoſophie ſubtile.

Il y avoit en Arrabie un petit Peuple, apelle Troglodite, qui deſcendoit de ces anciens Troglodites, qui, ſi nous en croyons les Hiſtoriens, reſſembloient plus à des bêtes qu'à des hommes. Ceux-ci n'étoient point ſi contrefaits, ils n'étoient point velus comme des Ours; ils ne fiffloient point ils avoient des yeux; mais ils étoient ſi méchans & ſi feroces, qu'il n'y avoit parmi eux aucun principe d'é-

d'équité, ni de juſtice.

Ils avoient un Roi d'une origine étrangere, qui voulant corriger la méchanceté de leur naturel, les traitoit ſeverement; mais ils conjurerent contre lui, le tuerent & exterminerent toute la famille Royale.

Le coup étant fait, ils s'aſſemblerent pour choiſir un gouvernement; & après bien des diſſentions, ils créerent des Magiſtrats: mais à peine les eurent ils élus, qu'ils leur devinrent inſuportables; & ils les maſſacrerent encore.

Ce peuple libre de ce nouveau joug, ne conſulta plus que ſon naturel ſauvage; tous les particuliers convinrent qu'ils n'obéïroient plus à perſonne; que chacun veilleroit uniquement à ſes interêts, ſans conſulter ceux des autres.

Cette réſolution unanime flattoit extrêmement tous les particuliers: ils diſoient, qu'ai-je affaire d'aller

d'aller me tuer à travailler pour des gens, dont je ne me ſoucie point? Je penſerai uniquement à moi ; je vivrai heureux ; que m'importe que les autres le ſoient? je me procurerai tous mes beſoins; & pourvû que je les aye, je ne me ſoucie point que tous les autres Troglodites ſoient miſerables.

On étoit dans le mois où l'on enſemence les terres: chacun dit, je ne labourerai mon champ que pour qu'il me fourniſſe le bled qu'il me faut pour me nourrir ; une plus grande quantité me ſeroit inutile: je ne prendrai point de la peine pour rien.

Les terres de ce petit Royaume, n'étoient pas de même nature ; il y en avoit d'arrides, & de montagneuſes : & d'autres qui dans un terrain bas, étoient arroſées de pluſieurs ruiſſeaux. Cette année la ſechereſſe fut très grande, de maniere que les terres, qui étoient dans les lieux élevez manquerent abſolu-

abſolument, tandis que celles qui purent être arroſées furent très fertiles; ainſi les peuples des montagnes périrent preſque tous de faim par la dureté des autres, qui leur refuſerent de partager la récolte.

L'année enſuite fut très pluvieuſe: les lieux élevez ſe trouverent d'une fertilité extraordinaire; & les terres baſſes furent ſubmergées. La moitié du peuple cria une ſeconde fois famine; mais ces miſerables trouverent des gens auſſi durs qu'ils l'avoient été eux-mêmes.

Un des principaux habitans avoit une femme fort belle; ſon voiſin en devint amoureux & l'enleva: il s'émût une grande querelle, & après bien des injures & des coups, ils convinrent de s'en remettre à la déciſion d'un Troglodite, qui, pendant que la Republique ſubſiſtoit, avoit eu quelque crédit. Ils allerent à lui, & voulurent lui dire leurs raiſons;

ſons ; que m'importe, dit cet homme, que cette femme ſoit à vous, ou à vous ! J'ai mon champ à labourer ; je n'irai peut-être pas employer mon tems à terminer vos differens, & travailler à vos affaires, tandis que je négligerai les miennes ; je vous prie de me laiſſer en repos, & de ne m'importuner plus de vos querelles ; là deſſus il les quitta, & s'en alla travailler ſes terres. Le raviſſeur qui étoit le plus fort, jura qu'il mouroit plûtôt que de rendre cette femme, & l'autre pénétré de l'injuſtice de ſon voiſin, & de la dureté du Juge, s'en retournoit deſeſperé ; lors qu'il trouva dans ſon chemin une femme jeune & belle qui revenoit de la fontaine, il n'avoit plus de femme ; celle-là lui plût, & elle lui plût bien d'avantage, lors qu'il aprit que c'étoit la femme de celui qu'il avoit voulut prendre pour Juge, & qui avoit été ſi peu ſenſible à ſon mal-

heur ; il l'enleva, & l'emmena dans ſa maiſon.

Il y avoit un homme qui poſſedoit un champ aſſez fertile, qu'il cultivoit avec grand ſoin ; deux de ſes voiſins s'unirent enſemble, le chaſſerent de ſa maiſon, occuperent ſon champ ; ils firent entr'eux une union pour ſe défendre contre tous ceux qui voudroient l'uſurper ; & effectivement ils ſe ſoutinrent par là pendant pluſieurs mois : mais un des deux ennuyé de partager ce qu'il pouvoit avoir tout ſeul, tua l'autre, & devint ſeul maître du champ. Son empire ne fut pas long : deux autres Troglodites vinrent l'attaquer : il ſe trouva trop foible pour ſe défendre, & il fut maſſacré.

Un Troglodite preſque tout nud, vit de la laine qui étoit à vendre : il en demanda le prix ; le Marchand dit en lui-même ; naturellement je ne devrois eſperer de

ma

ma laine, qu'autant d'argent qu'il en faut, pour acheter deux meſures de bled ; mais je la vais vendre quatre fois davantage, afin d'avoir huit meſures. Il falut en paſſer par là, & payer le prix demandé. Je ſuis bien aiſe, dit le Marchand, j'aurai du bled à preſent. Que dites-vous, reprit l'étranger, vous avez beſoin de bled ? J'en ai à vendre ; il n'y a que le prix qui vous étonnera peut être ; car vous ſçaurez que le bled eſt extrêmement cher, & que la famine régne preſque par tout : mais rendez-moi mon argent, & je vous donnerai une meſure de bled ; car je ne veux pas m'en défaire autrement, duſſiez-vous crever de faim.

Cependant une maladie cruelle ravageoit la contrée : un Medecin habile y arriva du païs voiſin, & donna ſes remedes ſi à propos, qu'il guerit tous ceux qui ſe mirent dans ſes mains. Quand la maladie eût ceſſé, il alla chez tous

ceux qu'il avoit traitez, demander ſon ſalaire; mais il ne trouva que des refus : il retourna dans ſon païs ; & il y arriva accablé de fatigues d'un ſi long voyage, mais bien tôt après il aprit que la même maladie ſe faiſoit ſentir de nouveau, & affligeoit plus que jamais cette terre ingrate : ils allerent à lui cette fois, & n'attendirent pas qu'il vint chez eux ; allez, leur dit-il, hommes injuſtes ; vous avez dans l'ame un poiſon plus mortel, que celui dont vous voulez guerir ; vous ne méritez pas d'occuper une place ſur la terre, parce que vous n'avez point d'humanité, & que les régles de l'équité vous ſont inconnuës ; je croirois offenſer les Dieux, qui vous puniſſent, ſi je m'opoſois à la Juſtice de leur co-

A Erzéron le 3. de la Lune de Gemmadi 2. 1711.

LET-

LETTRE XII.

USBEK *au même.*

A Ispahan.

TU as vû, mon cher Mirza, comment les Troglodites périrent par leur méchanceté même, & furent les victimes de leurs propres injuſtices. De tant de familles il n'en reſta que deux, qui échapererent aux malheurs de la Nation. Il y avoit dans ce païs deux hommes bien ſinguliers : ils avoient de l'humanité ; ils connoiſſoient la juſtice ; ils aimoient la vertu : autant liez par la droiture de leur cœur, que par la corruption de celui des autres ; ils voyoient la déſolation générale, & ne la reſſentoient que par la pitié : c'étoit le motif d'une union nouvelle : ils travailloient avec une ſollicitude commune pour l'interêt commun ; ils n'avoient de dif-

differens, que ceux qu'une douce & tendre amitié, faiſoit naître, & dans l'endroit du païs le plus écarté, ſeparez de leurs compatriotes indignes de leur preſence, ils menoient une vie heureuſe & tranquille : la terre ſembloit produire d'elle-même, cultivée par ces vertueuſes mains.

Ils aimoient leurs femmes ; & ils en étoient tendrement cheris : toute leur attention étoit d'élever leurs enfans à la vertu : ils leur repreſentoient ſans ceſſe les malheurs de leurs compatriotes, & leur mettoient devant les yeux cet exemple ſi touchant : ils leur faiſoient ſur tout ſentir que l'interêt des particuliers ſe trouve toûjours dans l'interêt commun ; que vouloir s'en ſéparer, c'eſt vouloir ſe perdre ; que la vertu n'eſt point une choſe qui doive nous coûter ; qu'il ne faut point la regarder comme un exercice pénible ; & que la juſtice pour autrui,

eſt une charité pour nous,

Ils eurent bien-tôt la conſolation des Peres vertueux, qui eſt d'avoir des enfans, qui leur reſſemblent. Le jeune Peuple qui s'éleva ſous leurs yeux s'accrut par d'heureux mariages : le nombre augmenta, l'union fut toûjours la même ; & la Vertu, bien loin de s'affoiblir dans la multitude, fut fortifiée au contraire par un plus grand nombre d'exemples.

Qui pourroit repreſenter ici le bonheur de ces Troglodites ? Un Peuple ſi juſte devoit être cheri des Dieux. Dès qu'il ouvrit les yeux pour les connoître, il aprit à les craindre ; & la Religion vint adoucir dans les Mœurs ce que la Nature y avoit laiſſé de trop rude.

Ils inſtituerent des fêtes en l'honneur des Dieux : les jeunes filles ornées de fleurs, & les jeunes garçons les célébroient par leurs danſes, & par les accords

d'une

d'une Muſique champêtre : on faiſoit enſuite des feſtins, où la joye ne régnoit pas moins que la frugalité : c'étoit dans ces aſſemblées que parloit la nature naïve : c'eſt là qu'on aprenoit à donner le cœur, & à le recevoir : c'eſt-là que la pudeur virginale faiſoit en rougiſſant un aveu ſurpris, mais bien-tôt confirmé par le conſentement des peres : & c'eſt-là que les tendres meres ſe plaiſoient à prévoir par avance une union douce & fidelle.

On alloit au Temple pour demander les faveurs des Dieux ; ce n'étoit pas les richeſſes, & une onereuſe abondance ; de pareils ſouhaits étoient indignes des heureux Troglodites ; ils ne ſçavoient les deſirer que pour leurs compatriotes : ils n'étoient au pied des autels que pour demander la ſanté de leurs peres, l'union de leurs freres, la tendreſſe de leurs femmes, l'amour & l'obeïſſance

béïſſance de leurs enfans: les filles y venoient aporter le tendre Sacrifice de leur cœur; & ne leur demandoient d'autre grace, que celle de pouvoir rendre un Troglodite heureux.

Le ſoir lorſque les troupeaux, quittoient les prairies, & que les bœufs fatiguez avoient ramené la charuë, ils s'aſſembloient; & dans un repas frugal, ils chantoient les injuſtices des premiers Troglodites, & leurs malheurs; la vertu renaiſſante avec un nouveau Peuple, & ſa félicité: ils chantoient enſuite les grandeurs des Dieux, leurs faveurs toûjours preſentes aux hommes, qui les implorent, & leur colere inévitable a ceux qui ne les craignent pas: ils décrivoient enſuite les délices de la vie champêtre, & le bonheur d'une condition toûjours parée de l'innocence: bien tôt ils s'abandonnoient à un ſommeil, que les ſoins & les cha-

grins n'interrompoient jamais.

La nature ne fourniſſoit pas moins à leurs deſirs qu'à leurs beſoins : dans ce païs heureux la cupidité étoit étrangere ; ils ſe faiſoient des preſens, où celui qui donnoit, croyoit toûjours avoir l'avantage : le peuple Troglodite ſe regardoit comme une ſeule famille ; les troupeaux étoient preſque toûjours confondus ; la ſeule peine qu'on s'épargnoit ordinairement c'étoit de les partager.

D'Erzéron le 6. de la Lune de Gemmadi 2. 1711.

LETTRE XIII.

USBEK *au même.*

JE ne ſçaurois aſſez te parler de la Vertu des Troglodites. Un d'eux diſoit un jour : mon pere doit demain labourer ſon champ ; je me leverai deux heures avant lui ; & quand il ira à ſon champ,

champ, il le trouvera tout labouré

Un autre disoit en lui-même, il me semble que ma sœur a du goût pour un jeune Troglodite de nos parens; il faut que je parle à mon pere, & que je le détermine à faire ce mariage

On vint dire à un autre que des voleurs avoient enlevé son troupeau. J'en suis bien fâché, dit-il, car il y avoit une geniſſe toute blanche que je voulois offrir aux Dieux.

On entendoit dire à un autre: il faut que j'aille au Temple remercier les Dieux; car mon frere que mon pere aime tant, & que je cheris si fort, a recouvré la santé.

Ou bien il y a un champ, qui touche celui de mon pere, & ceux qui le cultivent sont tous les jours exposez aux ardeurs du Soleil; il faut que j'aille y planter deux arbres, afin que ces pauvres gens puissent aller quelquefois se reposer sous leurs ombres.

Un jour que pluſieurs Troglodites étoient aſſemblez ; un vieillard parla d'un jeune homme qu'il ſoupçonnoit d'avoir commis une mauvaiſe action, & lui en fit des reproches. Nous ne croyons pas qu'il ait commis ce crime, dirent les jeunes Troglodites ; mais s'il l'a fait, puiſſe-t'il mourir le dernier de ſa famille.

On vint dire à un Troglodite, que des étrangers avoient pillé ſa maiſon, & avoient tout emporté. S'ils n'étoient pas injuſtes, répondit-il, je ſouhaiterois que les Dieux leur en donnaſſent un plus long uſage qu'à moi.

Tant de proſperitez ne furent pas regardées ſans envie : les peuple voiſins s'aſſemblerent, & ſous un vain prétexte ils réſolurent d'enlever leurs troupeaux. Dès que cette réſolution fut connuë, les Troglodites envoyerent au devant d'eux des Ambaſſadeurs, qui leur parlerent ainſi.

Que

Que vous ont fait les Troglodites ? ont-ils enlevé vos femmes, dérobé vos beſtiaux, ravagé vos campagnes ? Non ; nous ſommes juſtes, & nous craignons les Dieux : Que voulez-vous donc de nous ? voulez-vous de la laine pour vous faire des habits ? voulez-vous du lait pour vos troupeaux, ou des fruits de nos terres ? Poſez bas les armes ; venez au milieu de nous, & nous vous donnerons de tout cela : mais nous jurons par ce qu'il y a de plus ſacré, que ſi vous entrez dans nos terres comme ennemis, nous vous regarderons comme un Peuple injuſte, & que nous vous traiterons comme des bêtes farouches.

Ces paroles furent renvoyées avec mépris, ces Peuples ſauvages entrerent armez dans la terre des Troglodites, qu'ils ne croyoient défendus que par leur innocence.

Mais ils étoient bien diſpoſez à la défenſe : ils avoient mis leurs

femmes & leurs enfans au milieu d'eux ; ils furent étonnez de l'injuſtice & de leurs ennemis, & non pas de leur nombre ; une ardeur nouvelle s'étoit emparée de leur cœur ; l'un vouloit mourir pour ſon pere, un autre pour ſa femme & ſes enfans: celui-ci pour ſes freres, celui là pour ſes amis : tous pour le peuple Troglodite; la place de celui qui expiroit étoit d'abord priſe par une autre, qui, outre la cauſe commune, avoit encore une mort particuliere à vanger.

Tel fut le combat de l'injuſtice, & de la vertu ; ces Peuples lâches, qui ne cherchoient que le butin, n'eurent pas même honte de fuïr, & ils céderent à la vertu des Troglodites, même ſans en être touchez.

D'Erzeron le 9. de la Lune de Gammadi 2. 1711.

LET-

LETTRE XIV.

USBEK *au même.*

COmme le peuple groſſiſſoit tous les jours, les Troglodite crurent qu'il étoit à propos de ſe choiſir un Roi; ils convinrent qu'il falloit déferer la couronne à celui, qui étoit le plus juſte ; ils jetterent tous les yeux ſur un vieillard vénerable par ſon âge, & par une longue vertu ; il n'avoit pas voulu ſe trouver à cette aſſemblée ; il s'étoit retiré dans ſa maiſon, le cœur ſerré de triſteſſe.

Lors qu'on lui envoya des députez pour lui aprendre le choix, qu'on avoit fait de lui : A Dieu ne plaiſe, dit-il, que je faſſe ce tort aux Troglodites, que l'on puiſſe croire qu'il n'y a perſonne parmi eux de plus juſte que moi, vous me déferez la couronne, & ſi vous le voulez abſolument, il

faudra bien que je la prenne : mais comptez que je mourrai de douleur, d'avoir vû en naiſſant les Troglodites libres, & de les voir aujourd'hui aſſujettis. A ces mots il ſe mit à répandre un torrent de larmes : malheureux jour, diſoit-il pourquoi ai-je tant vécu ? Puis il s'écria d'une voix ſevere ; je vois bien ce que c'eſt ô Troglodites ; vôtre vertu commence à vous peſer, dans l'état où vous êtes, n'ayant point de Chef, il faut que vous ſoyez vertueux malgré vous, ſans cela vous ne ſçauriez ſubſiſter, & vous tomberiez dans le malheur de vos premiers peres : mais ce joug vous paroît trop dur, vous aimez mieux être ſoumis à un Prince, & obéïr à ſes Loix moins rigides que vos mœurs ; vous ſçavez que pour lors vous pourez contenter vôtre ambition, acquerir des richeſſes, & languir dans une lâche volupté, & que pourvû que vous évitiez de tomber

ber dans les grands crimes, vous n'aurez pas beſoin de la Vertu. Il s'arrêta un moment, & ſes larmes coulerent plus que jamais. Eh que prétendez-vous que je faſſe ? Comment ſe peut-il que je commande quelque choſe à un Troglodite ? Voulez-vous qu'il faſſe une action vertueuſe, parce que je la lui commande, lui qui la feroit tout de même ſans moi, & par le ſeul penchant de la nature ? O Troglodites, je ſuis à la fin de mes jours, mon ſang eſt glacé dans mes vaines ; je vais bien-tôt revoir vos ſacrez ayeux ; pourquoi voulez-vous que je les afflige, & que je ſois obligé de leur dire, que je vous ai laiſſez ſous un autre joug que celui de la Vertu ?

D'Erzéron le 10. *de la Lune de Gemmadi* 2. 1711.

OR INST. OXFORD

LET-

LETTRE XV.

USBEK *au. Mollak* MEHEMET ALI, *Gardien des trois Tombeaux.*

A Com.

POurquoi vis-tu dans les tombeaux, divin Mollak ? Tu és bien plus fait pour le séjour des Etoiles : tu te caches sans doute de peur d'obscurcir le Soleil : tu n'as point de taches comme cet Astre ; mais comme lui, tu te couvre des nuages.

Ta Science est un abîme plus profond que l'Ocean : ton esprit est plus perçant que Zufagar cette épée d'Hali, qui avoit deux pointes : tu sçais ce qui se passe dans les neuf Chœurs des Puissances céleſtes ; tu lis l'Alcoran sur la poitrine de nôtre divin Prophete ; & lorsque tu trouve quelque passage obscur, un Ange par son ordre déploye ses aîles rapides,

&

& deſcend du trône pour t'en réveler le ſecret.

Je pourois par ton moyen avoir avec les Seraphins une intime correſpondance : car enfin, treiziéme Iman, n'eſt-tu pas le centre, où le Ciel & la Terre aboutiſſent, & le point de communication entre l'Abîme & l'Empirée ?

Je ſuis au milieu d'un peuple profane : permets que je me purifie avec toi : ſouffre que je tourne mon viſage vers les lieux ſacrez que tu habites : diſtingue-moi des mechans, comme on diſtingue au lever de l'Aurore le filet blanc d'avec le filet noir : aide-moi de tes Conſeils : prens ſoin de mon ame ; enyvre-là de l'Eſprit des Prophetes : nourrit-là de la ſcience du Paradis, & permets que je mette ſes playes à tes pieds. Adreſſe tes Lettres ſacrées à Erzeron, où je reſterai quelque mois.

D'Erzeron le 11. *de la Lune de Gemmadi* 2. 1711.

LET-

LETTRE XVI.

USBEK *au même.*

JE ne puis, divin Mollah, calmer mon impatience : je ne ſçaurois attendre ta ſublime réponſe : j'ai des doutes, il faut les fixer : je ſens que ma raiſon s'égare ; raméne-là dans le droit chemin : vient m'éclairer, ſource de lumiere ; foudroye avec ta plume divine les difficultez, que je vais te propoſer ; fais-moi pitié de moi-même, & rougir de la queſtion que je vais te faire.

D'où vient que nôtre Legiſlateur nous prive de la chair de pourceau, & de toutes les viandes qu'il apelle immondes ? D'où vient qu'il nous défend de toucher un corps mort, & que pour purifier nôtre ame, il nous ordonne de nous laver ſans ceſſe le corps ? Il me ſemble que les choſes ne ſont en elles-mêmes ni pures

res ; ni impures : je ne puis concevoir aucune qualité inherente au ſujet, qui puiſſe les rendre telles. La bouë ne nous paroît ſale, que parce qu'elle bleſſe nôtre vûë, ou quelqu'autre de nos ſens : mais en elle-même elle ne l'eſt pas plus que l'Or & les Diamans : l'idée de ſouilleure, contractée par l'attouchement d'un cadavre, ne nous eſt venuë que d'une certaine répugnance naturelle, que nous en avons : ſi les corps de ceux qui ne ſe lavent point, ne bleſſoient ni l'odorat, ni la vûë, comment auroit-on pû s'imaginer qu'ils fuſſent impurs ?

Les Sens ; divin Mollak, doivent donc être les ſeuls juges de la pureté, ou de l'impureté des choſes : mais comme les objets n'affectent point les hommes de la même maniere ; que ce qui donne une ſenſation agréable aux uns, en produit une dégoûtante chez les autres ; il ſuit que le témoignage

gnage des Sens ne peut ſervir ici de régle ; à moins qu'on ne diſe que chacun peut à ſa fantaiſie décider ce point, & diſtinguer pour ce qui le concerne, les choſes pures d'avec celles qui ne le ſont pas.

Mais cela même, ſacré Mollax, ne renverſeroit-il pas les diſtinctions établies par nôtre divin Prophete, & les points fondamenteaux de la Loi, qui a été écrite de la main des Anges.

D'Erzeron le 20. de la Lune de Gemmadi 2. 1711.

LETTRE XVII.

MEHEMET ALI, *Serviteur des Prophetes à* USBEK.

A Erzéron.

VOus nous faites toûjours des queſtions qu'on a faites mille fois à nôtre ſaint Prophete. Que ne liſez-vous les Traditions des Docteurs ? Que n'allez-vous à cette

te ſource pure de toute intelligence? Vous trouveriez tous vos doutes reſolus.

Malheureux qui toûjours embaraſſez des choſes de la terre, n'avez jamais regardé d'un œil fixe celles du Ciel; & qui réverez la condition des Mollaks, ſans oſer ni l'embraſſer, ni la ſuivre.

Profanes qui n'entrez jamais dans les ſecrets de l'Eternel; vos lumieres reſſemblent aux ténébres de l'abîme; & les raiſonnemens de vôtre eſprit ſont comme la pouſſiere que vos pieds font élever, lors que le Soleil eſt dans ſon midi dans le mois ardent de Chahban.

Auſſi le Zenith de vôtre eſprit ne vas pas au Nadir de celui du moindre des Immaums * Vôtre vaine Philoſophie eſt cet éclair, qui anonce l'orage & l'obſcurité, vous êtes au milieu de la tempête,

* Ce mot eſt plus en uſage chez les Turcs que chez le Perſans.

&

& vous errez au gré des vents.

Il eſt bien facile répondre à vôtre difficulté : il ne faut pour cela que vous raconter ce qui arriva un jour à nôtre ſaint Prophete, lors que tenté par les Chrétiens éprouvé par les Juifs, il confondit également les uns & les autres.

Le Juif abdias Ibeſalon * lui demanda pourquoi Dieu avoit défendu de manger de la chair de pourceau : ce n'eſt pas ſans raiſon, reprit le Prophete ; c'eſt un animal immonde, & je vais vous en convaincre. Il fit ſur ſa main avec de la bouë la figure d'un homme ; il la jetta à terre, & lui cria, levez-vous. Sur le champ un homme ſe leva, & dit : Je ſuis Japhet, fils de Noé. Avois-tu les cheveux auſſi blancs quand tu és mort, lui dit le ſaint Prophete ? Non, répondit-il : mais quand tu m'as réveillé j'ai cru que le jour du Juge-

* Tradition Mahometane.

ment

ment étoit venu, & j'ai eu une si grande frayeur, que mes cheveux ont blanchi tout à coup.

Or ça, raconte-moi, lui dit l'envoyé de Dieu, toute l'Histoire de l'Arche de Noé. Japhet obéït, & détailla exactement tout ce qui s'étoit passé les premiers mois; après quoi il parla ainsi.

Nous mîmes les ordures de tous les animaux dans un côté de l'Arche, ce qui la fit si fort pancher, que nous en eûmes une peur mortelle: sur tout nos femmes qui se lamentoient de la belle maniere. Nôtre Pere Noé ayant été au Conseil de Dieu, il lui commanda de prendre l'Elephant, & de lui faire tourner la tête vers le côté qui panchoit. Ce grand animal fit tant d'ordures, qu'il en nâquit un Cochon. Croyez-vous, Usbek, que depuis ce tems-là, nous nous en soyons abstenus, & que nous l'ayons regardé comme un animal immonde.

Mais comme le Cochon remuoit tous les jours ces ordures, ils s'éleva une telle puanteur dans l'Arche, qu'il ne pût lui même s'empêcher d'éternuer ; & il sortit de son nez un Rat, qui alloit rongeant tout ce qui se trouvoit devant lui : ce qui devint si insuportable à Noé, qu'il crut qu'il étoit à propos de consulter Dieu encore. Il lui ordonna de donner au Lion un grand coup sur le front, qui éternua aussi, & fit sortir de son nez un Chat. Croyez-vous que ces Animaux soient encore immondes ? Que vous en semble ?

Quand donc vous n'apercevez pas la raison de l'impureté de certaines choses c'est que vous en ignorez beaucoup d'autres, & que vous n'avez pas la connoissance de ce qui s'est passé entre Dieu, les Anges, & les Hommes. Vous ne sçavez pas l'Histoire de l'Eternité : Vous n'avez point lû

les

les Livres qui ſon écrits au Ciel : ce qui vous en a été révélé, n'eſt qu'une petite partie de la Bibliotheque Divine : & ceux qui comme nous en aprochent de plus près tandis qu'ils ſont en cette vie, ſont encore dans l'obſcurité & les tenébres. Adieu, Mahomet ſoit dans vôtre cœur.

A Com le dernier de la Lune de Chahban 1711.

LETTRE XVIII.

USBEK *à ſon Ami* RUSTAN.

A Iſphan.

NOus n'avons ſejourné que huit jours à Tocat : après trente-cinq jours de marche nous ſommes arrivez à Smirne.

De Tocal à Smirne, on ne trouve pas une ſeule Ville, qui mérite qu'on la nomme. J'ai vû avec étonnement la foibleſſe de l'Empire des Oſmanlins : ce corps malade ne ſe ſoutient pas par un

régime doux & temperé ; mais par des remedes violens qui l'épuiſent, & le minent ſans ceſſe.

Les Bachas, qui n'obtiennent leurs emplois qu'à force d'argent, entrent ruïnez dans les Provinces, & les ravagent comme des païs de Conquête. Une milice inſolente n'eſt ſoumiſe qu'à ſes caprices : les places ſont démantelées, les Villes deſertes ; les Campagnes deſolées ; la culture des terres, & le Commerce entierement abandonnez.

L'impunité régne dans ce Gouvernement ſevere : les Chrétiens qui cultivent les terres : les Juifs, qui levent les tributs ſont expoſez à mille violences.

La proprieté des terres eſt incertaine : & par conſequent l'ardeur de les faire valoir, ralentie : il n'y a ni titre, ni poſſeſſion, qui vaille contre le caprice de ceux qui gouvernent. Ces Barbares ont tellement abandonné les Arts, qu'ils ont négligé juſqu'à l'Art mi-

militaire : pendant que les Nations d'Europe ſe rafinent tous les jours, ils reſtent dans leur ancienne ignorance : & ils ne s'aviſent de prendre leurs nouvelles inventions, qu'après qu'elles s'en ſont ſervies milles fois contr'eux.

Ils n'ont nulle expérience ſur la Mer, nulle habileté dans la Maneuvre : on dit qu'une poignée de Chrétiens ſortis d'un rocher * font ſuër tous les Ottomans, & fatiguent leur Empire.

Incapable de faire le Commerce, ils ſouffrent preſqu'avec peine que les Européens toûjours laborieux, & entreprénnans viennent le faire ; ils croyent faire grace à ces étrangers, que de permettre qu'ils les enrichiſſent.

Dans toute cette vaſte étenduë de païs, que j'ai traverſé ; je n'ai trouvé que Smirne, qu'on puiſſe regarder comme une Ville riche, & puiſſante : ce ſont les Euro-

* Ce ſont aparemment les Chevaliers de Malte.

péens,

péens, qui la rendent telle ; & il ne tient pas aux Turcs, qu'elle ne reſſemble à toutes les autres.

Voilà, cher Ruſtan, une juſte idée de cet Empire, qui avant deux ſiécles ſera le Theâtre des triomphes de quelques Conquerant.

A Smirne le 2. de la Lune de Rhamazan 1711.

LETTRE XIX.

USBEK. *à* ZACHI *ſa femme.*

Au Serrail d'Iſpahan.

VOus m'avez offenſé, Zachi, & je ſens dans mon cœur des mouvemens que vous devriez craindre : ſi mon éloignement ne vous laiſſoit le tems de changer de conduite, & d'apaiſer la violente jalouſie, dont je ſuis tourmenté.

J'aprens qu'ou vous a trouvée ſeule avec Nadir Eunuque blanc, qui payera de ſa tête ſon infidélité,

té, & ſa perfidie. Comment vous êtes-vous oubliée juſqu'à ne pas ſentir qu'il ne vous eſt pas permis de recevoir dans vôtre chambre un Eunuque blanc, tandis que vous en avez de noirs deſtinez à vous ſervir; Vous avez beau me dire que des Eunuques ne ſont pas des hommes, & que vôtre vertu vous met au deſſus des penſées que pourroit faire naître en vous une reſſemblance imparfaite. Cela ne ſuffit ni pour vous, ni pour moi: pour vous parce que vous faites une choſe, que les Loix du Serrail vous défendent: pour moi, en ce que vous m'ôtez l'honneur en vous expoſant à des regards? Peut-être aux entrepriſes d'un perfide, qui vous aura ſoüillé par ſes crimes, & plus encore par ſes regrets, & le deſeſpoir de ſon impuiſſance.

Vous me direz peut être que vous m'avez été toûjours fidéle. Eh pouviez-vous ne l'être pas? Com-

Comment auriez-vous trompé la vigilance des Eunuques noirs qui ſont ſi ſurpris de la vie que vous menez ? Comment auriez-vous pû briſer ces verroüils ; & ces portes, qui vous tiennent enfermée ? Vous vous vantez d'une vertu qui n'eſt pas libre : & peut-être que vos deſirs impurs vous ont ôté mille fois le merite ; & le prix de cette fidélité que vous vantez tant.

Je veux que vous n'ayez point fait tout ce que J'ai lieu de ſoupçonner, que ce perfide n'ait point porté ſur vous ſes mains ſacriléges, que vous ayez refuſé de prodiguer à ſa vûë les délices de ſon Maître : que couverte de vos habits, vous ayez laiſſé cette foible barriere entre lui & vous ; que frapé lui-même d'un ſaint reſpect, il ait baiſſé les yeux ; que manquant à ſa hardieſſe, il ait tremblé ſur les châtimens, qu'il ſe prépare : quand tout cela ſeroit vrai,

vrai, il ne l'eſt pas moins que vous avez fait une choſe, qui eſt contre votre devoir : & ſi vous l'avez violé gratuitement, ſans remplir vos inclinations déréglées : qu'euſſiez-vous fait pour les ſatisfaire ? Que feriez-vous encore, ſi vous pouviez ſortir de ce lieu ſacré, qui eſt pour vous une dure priſon; comme il eſt pour vos compagnes une azile favorable contre les atteintes du vice ; un Temple ſacré, où votre ſexe perd ſa foibleſſe, & ſe trouve invincible, malgré tous les deſavantages de la nature ? Que feriez-vous, ſi laiſſée à vous-même, vous n'aviez pour vous défendre que votre amour pour moi, qui eſt ſi griévement offenſé ; & votre devoir que vous avez ſi indignement trahi ? Que les mœurs du païs où vous vivez ſont ſaintes, qui vous arrachent à l'attentat des plus vils Eſclaves ! Vous devez me rendre graces de la gêne,

où je vous fais vivre ; puiſque ce n'eſt que par là que vous méritez encore de vivre.

Vous ne pouvez ſouffrir le Chef des Eunuques, parce qu'il a toûjours les yeux ſur votre conduite, & qu'il vous donne ſes ſages conſeils ; ſa laideur, dites-vous, eſt ſi grande, que vous ne pouvez le voir ſans peine, comme ſi dans ces ſortes de poſtes, on mettoit de plus beaux objets : ce qui vous afflige, eſt de n'avoir pas à ſa place l'Eunuque blanc qui vous deshonore.

Mais que vous a fait votre premiere Eſclave ? Elle vous a dit que les familiaritez que vous prenez avec le jeune Zelide, étoient contre la bienſeance ; voilà la raiſon de votre haine.

Je devrois être, Zachi, un Juge ſevere ; je ne ſuis qu'un époux, qui cherche à vous trouver innocente. L'amour que j'ai pour Roxane ma nouvelle épouſe, m'a laiſſé

laiſſé toute la tendreſſe que je dois avoir pour vous, qui n'êtes pas moins belle ; je partage mon amour entre vous deux ; & Roxane n'a d'autre avantage que celui que la vertu peut ajoûter à la beauté.

De Smirne le 12. de la Lune de Zilcade 1711.

LETTRE XX.

USBEK AU PREMIER EUNUQUE BLANC.

VOus devez trembler à l'ouverture de cette Lettre ; ou plûtôt vous le deviez, lorſque vous ſoufrites la perfidie de Nadire vous qui dans une vieilleſſe froide & languiſſante, ne pouvez ſans crime lever les yeux ſur les redoutables objets de mon amour : vous à qui il n'eſt jamais permis de mettre un pied ſacrilege ſur la porte du lieu terrible, qui les dé-

robe à tous les regards ; vous ſouffrez que ceux dont la conduite vous eſt confiée, ayent fait ce que vous n'auriez pas la témérité de faire & vous n'apercevez pas la foudre toute prête à tomber ſur eux, & ſur vous ?

Et qui êtes-vous que de vils inſtrumens, que je puis briſer à ma fantaiſie, qui n'éxiſtez qu'autant que vous ſçavez obéïr : qui n'êtes dans le monde, que pour vivre ſous mes Loix, ou pour mourir dès que je l'ordonne ; qui ne reſpirez qu'autant que mon bonheur, mon amour, ma jalouſie même ont beſoin de votre baſſeſſe ; & enfin qui ne pouvez avoir d'autre partage, que la ſoumiſſion ; d'autre ame, que mes volontez ; d'autre eſperance, que ma felicité ?

Je ſçai que quelqu'unes de mes femmes ſouffrent impatiemment les loix auſteres du devoir ; que la preſence continuelle d'un Eunu-

que

que noir les ennuye ; qu'elles ſont fatiguées de ces objets affreux, qui leur ſont donnez pour les amener à leur époux, je le ſçais ; mais vous qui vous prêtez à ce deſordre, vous ſerez puni d'une maniere à faire trembler tous ceux qui abuſent de ma confiance.

Je jure par tous les Prophetes du Ciel, & par Hali le plus grand de tous, que ſi vous vous écartez de vôtre devoir, je regarderai votre vie comme celles des inſectes, que je trouve ſous mes pids.

A Smirne le 2. de la Lune de Zilcade 1711.

LETTRE XXI.

USBEK *à ſon ami* IBBEN.

A Smirne.

NOus ſommes arrivez à Livourne dans quarante jours de Navigation. C'eſt une ville nouvelle ; elle eſt un témoignage du genie des Ducs de Toſcane,

qui ont fait d'un Village marecageux la Ville d'Italie la plus floriſſante.

Les Femmes y joüiſſent d'une grande liberté : elles peuvent voir les hommes à travers certaines fenêtres, qu'on nomme jalouſie : elles peuvent ſortir tous les jours avec quelques Vieilles, qui les accompagnent : elles n'ont qu'un voile ; * leur Beaux freres, leurs Oncles, leurs Neveux peuvent les voir, ſans que le mari s'en formaliſe preſque jamais.

C'eſt un grand ſpectacle pour un Mahometan de voir pour la premiere fois une Ville Chrétienne. Je ne parle pas des choſes, qui frapent d'abord tous les yeux ; comme la difference des édifices, des habits, des principales coûtumes : il y a juſques dans les moindres bagatelles quelque choſe de ſingulier, que je ſens, & que je ne ſçais pas dire.

* Les Perſanes en ont quatre.

Nous

Nous partirons demain pour Marſeille : nôtre ſéjour n'y ſera pas long : le deſſein de Rica & le mien, eſt de nous rendre inceſſamment à Paris, qui eſt le ſiege de l'Empire de l'Europe. Les voyageurs cherchent toûjours les grandes Villes, qui ſont une eſpece de patrie commune à tous les étrangers. Adieu, ſois perſuadé que je t'aimerai toûjours.

A Livourne le 12 de la Lune de Saphar 1712.

LETTRE XXII.

RICA à IBBEN.

A Smirne.

NOus ſommes à Paris depuis un mois, & nous avons toûjours été dans un mouvement continuel : il faut bien des affaires avant qu'on ſoit logé, qu'on ait trouvé les gens à qui on eſt adreſſé, & qu'on ſe ſoit pourvû des

choſes néceſſaires, qui manquent toutes à la fois.

Paris eſt auſſi grand qu'Iſpahan: les maiſons y ſont ſi hautes, qu'on jugeroit qu'elles ne ſont habitées que par des Aſtrologues. Tu juge bien qu'une Ville bâtie en l'air, qui a ſix ou ſept maiſons les unes ſur les autres, eſt extrêmement peuplée & que quand tout le monde eſt deſcendu dans la ruë, il s'y fait un bel embarras.

Tu ne le croirois pas peut être; depuis un mois que je ſuis ici, je n'y ai encore vû marcher perſonne: il n'y a point de gens au monde, qui tirent mieux parti de leur machine que les François: ils courent, ils volent: les voitures lentes d'Aſie, le pas réglé de nos Chameaux les feroient tomber en ſyncope. Pour moi qui ne ſuis point fait à ce train, & qui vais ſouvent à pied ſans changer d'allure; j'enrage quelquefois comme un Chrétien: car encore paſſe qu'on

qu'on m'éclabouſſe depuis les pieds juſqu'à la tête : mais je ne puis pardonner les coups de coude, que je reçois régulierement & periodiquement : un homme qui vient après moi, & qui me paſſe, & me fait faire un demi tour & un autre qui me croiſe de l'autre côté, me remet ſoudain où le premier m'avoit pris ; & je n'ai pas fait cent pas, que je ſuis plus briſé, que ſi j'avois fait dix lieuës

Ne crois pas que je puiſſe quant à preſent te parler à fonds des mœurs, & des coûtumes Eurropéennes : je n'en ai moi même qu'une legere idée, & je n'ai eu à peine que le tems de m'étonner.

Le Roi de France eſt le plus puiſſant Prince de l'Europe : il n'a point de mines d'Or comme le Roi d'Eſpagne ſon voiſin ; mais il a plus de richeſſes que lui ; parce qu'il les tire de la vanité de ſes Sujets, plus inépuiſables que les Mines : on lui a vû entreprendre

ou

ou soûtenir de grandes guerres n'ayant d'autres fonds que des titres d'honneur à vendre ; & par un prodige de l'orgueil humain, ses troupes se trouvoient payées, ses Places munies, & ses Flottes équipées.

D'ailleurs ce Roi est un grand Magicien : il exerce son Empire sur l'esprit même de ses Sujets : il les fait penser comme il veut : S'il n'a qu'un million d'écus dans son Tresor, & qu'il en ait besoin de deux, il n'a qu'à leur persuader qu'un écu en vaut deux, & ils le croyent. S'il a une guerre difficile à soûtenir & qu'il n'ait point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier est de l'argent, & ils en sont aussitôt convaincus : il va même jusqu'à leur faire croire qu'il les guérit de toutes sortes de maux en les touchant, tant est grande la force & la puissance qu'il a sur les esprits.

Ce

Ce que je te dis de ce Prince ne doit pas t'étonner : il y a un autre Magicien plus fort que lui, qui n'eſt pas moins maître de ſon eſprit, qu'il l'eſt lui-même de celui des autres. Ce Magicien s'apelle le Pape : tantôt il lui fait croire que trois ne ſont qu'un ; que le pain qu'on mange, n'eſt pas du pain ; ou que le vin qu'on boit n'eſt pas du vin, & mille autres choſes de cette eſpece.

Et pour le tenir toûjours en haleine, & ne point lui laiſſer perdre l'habitude de croire, il lui donne de tems en tems pour l'exercer de certains Articles de croyance. Il y a deux ans qu'il lui envoya un grand Ecrit, qu'il apella *Conſtitution*, & voulut obliger ſous de grandes peines ce Prince, & ſes Sujets de croire tout ce qui y étoit contenu. Il réüſſit à l'égard du Prince, qui ſe ſoumit auſſi-tôt, & donna l'exemple à ſes Sujets : mais quelques-uns d'entr'eux

tr'eux ſe révolterent, & dirent qu'ils ne vouloient rien croire de tout ce qui étoit dans cet Ecrit: ce ſont les femmes qui ont été les matrices de toute cette révolte, qui diviſe toute la Cour, tout le Royaume & toutes les Familles. Cette Conſtitution leur défend de lire un Livre, que tous les Chrétiens diſent avoir été aporté du Ciel: c'eſt proprement leur Alcoran. Les femmes indignées de l'outrage fait à leur ſexe, ſoulevent tout contre la Conſtitution: elles ont mis les hommes de leur parti, qui dans cette occaſion ne veulent point avoir de privilege. Il faut pourtant avoüer que ce Moufti ne raiſonne pas mal, & par le grand Hali, il faut qu'il ait été inſtruit des principes de nôtre ſainte Loi: car puiſque les femmes ſont d'une création inferieure à la nôtre, & que nos Prophetes nous diſent qu'elles n'entreront point dans le Paradis? pourquoi

pourquoi faut-il qu'elles se mêlent de lire un Livre, qui n'eſt fait que pour aprendre le chemin du Paradis ?

J'ai oüi raconter du Roi des choſes qui tiennent du prodige ; & je ne doute pas que tu ne balance à les croire.

On dit que pendant qu'il faiſoit la guerre à ſes voiſins, qui s'étoient tous liguez contre lui ; il avoit dans ſon Royaume un nombre innombrable d'ennemis inviſibles qui l'entouroient : on ajoûte qu'ils les a cherchez pendant plus de trente ans ; & que malgré les ſoins infatigables de certains Dervis, qui ont ſa confiance ; il n'en a pû trouver un ſeul ; ils vivent avec lui ; ils ſont à ſa Cour ; dans ſa Capitale ; dans ſes Troupes ; dans ſes Tribunaux : & cependant on dit qu'il aura le chagrin de mourir ſans les avoir trouvez : on diroit qu'ils exiſtent en general, & qu'ils ne ſont plus rien en particuler :

ticulier : c'eſt un Corps, mais point de membres. Sans doute que le Ciel veut punir ce Prince de n'avoir pas été aſſez moderé envers les Ennemis, qu'il a vaincus, puis qu'il lui en donne d'inviſibles, & dont le genie & le deſtin ſont au-deſſus du ſien.

Je continuerai à t'écrire, & je t'aprendrai des choſes bien éloignées du caractere, & du genie Perſan : c'eſt bien la même terre qui nous porte tous deux : mais les hommes du Païs, où je vis, & ceux du païs où tu es, ſont des hommes bien differens.

De Paris le 4. de la Lune de Rebiab 2. 1712.

LETTRE XXIII.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

J'Ai reçû une Lettre de ton Neveu Rhedi : il me mande qu'il quitte Smirne dans le deſſein de voir

voir l'Italie, que l'unique but de ſon Voyage, eſt de s'inſtruire, & de ſe rendre par là plus digne de toi; je te félicite d'avoir un Neveu, qui ſera quelque jour la conſolation de ta vieilleſſe.

Rica t'écrit une longue Lettre; il m'a dit qu'il te parloit beaucoup de ce païs ci: la vivacité de ſon eſprit fait qu'il ſaiſit tout avec promptitude; pour moi, qui penſe plus lentement, je ne ſuis pas en état de te rien dire.

Tu ès le ſujet de nos converſations les plus tendres: nous ne pouvons aſſez parler du bon accüeil que tu nous a fait à Smirne; & des ſervices que ton amitié nous rend tous les jours. Puiſſes-tu, genereux Ibben, trouver par tout des amis auſſi reconnoiſſans, & auſſi fidéles que nous!

Puis-je te revoir bien-tôt, & retrouver avec toi ces jours heureux, qui coulent ſi douce-

ment

ment entre deux amis ! Adieu.

De Paris le 4. de la Lune de Rebiab 2. 1712.

LETTRE XXIV.

USBEK à ROXANE.

Au Serrail d'Ispahan.

QUe vous êtes heureuse, Roxane, d'être dans le doux païs de Perse, & non pas dans ces Climats empoisonnez, où l'on ne connoît ni la pudeur, ni la vertu ! Que vous êtes heureuse ! Vous vivez dans mon Serrail comme dans le séjour de l'innocence ; inaccessibles aux attentats de tous les humains : vous vous trouvez avez joye dans une heureuse impuissance de faillir : jamais homme ne vous a soüillée de ses regards lascifs : votre beau-pere même dans la liberté des festins, n'a jamais vû votre belle bouche : vous

vous n'avez jamais manqué de vous attacher un bandeau ſacré pour la couvrir. Heureuſe Roxane ! Quand vous avez été à la campagne, vous avez toûjours eu des Eunuques, qui ont marché devant vous, pour donner la mort à tous les téméraires, qui n'ont pas fui votre vûë : moi-même à qui le Ciel vous a donnée pour faire mon bonheur, quelle peine n'ai-je pas euë pour me rendre maître de ce tréſor, que vous défendiez avec tant de conſtance ! Quel chagrin pour moi dans les premiers jours de nôtre Mariage de ne pas vous voir ! Et quelle impatience quand je vous eus vûë ! vous ne la ſatisfaiſiez pourtant pas ; vous l'irritiez au contraire par les refus obſtinez d'une pudeur allarmée : vous me confondiez avec tous ces hommes à qui vous vous cachez ſans ceſſe. Vous ſouvient-il de ce jour, où je vous perdis parmi vos eſclaves,

qui vous trahirent, & vous déro-berent à mes recherches ? Vous souvient-il de cet autre, où voyant vos larmes impuissantes, vous employâtes l'autorité de votre mere, pour arrêter les fureurs de mon amour ? Vous souvient-il, lorsque toutes les ressources vous manquerent de celles que vous trouvâtes dans vôtre courage ? Vous mîtes le poignard à la main, & menaçâtes d'immoler un époux, qui vous aimoit, s'il continuoit à exiger de vous, ce que vous cherissiez plus que votre époux même ! Deux mois se passerent dans ce combat de l'Amour & de la Vertu : vous poussâtes trop loin vos chastes scrupules : vous ne vous rendîtes pas même après avoir été vaincuë : vous défendîtes jusqu'à la derniere extrêmité une virginité mourante : vous me regardâtes comme un ennemi qui vous avoit fait un outrage, non pas comme un époux

époux qui vous avoit aimée : vous fûtes plus de trois mois, que vous n'oſiez me regarder ſans rougir : votre air confus ſembloit me reprocher l'avantage que j'avois pris ; je n'avois pas même une poſſeſſion tranquille : vous me dérobiez tout ce que vous pouviez de ces charmes & de ces graces ; & j'étois enyvré des plus grandes faveurs, ſans en avoir obtenu les moindres.

Si vous aviez été élevée dans ce païs-ci, vous n'auriez pas été ſi troublée : les femmes y ont perdu toute retenuë ; elles ſe preſentent devant les hommes à viſage decouvert, comme ſi elles vouloient demander leur défaite ; elles les cherchent de leurs regards ; elles les voyent dans les Moſquées, les promenades, chez elles-mêmes ; l'uſage de ſe faire ſervir par des Eunuques, leur eſt inconnu ; au lieu de cette noble ſimplicité, & de cette aima-

ble pudeur qui régne parmi vous ; on voit une impudence brutale, à laquelle il eſt impoſſible de s'accoûtumer.

Oüi, Roxane, ſi vous étiez ici, vous vous ſentiriez outragée dans l'affreuſe ignominie, où votre Sexe eſt deſcendu, vous fuïriez ces abominables lieux ; & vous ſoupireriez pour cette douce retraite, où vous trouvez l'innocence ; où vous êtes ſûre de vous-même ; où nul péril ne vous fait trembler ; où enfin vous pouvez m'aimer, ſans craindre de perdre jamais l'Amour que vous me devez.

Quand vous relevez l'éclat de votre teint par les plus belles couleurs quand vous vous parfumez tout le corps des eſſences les plus précieuſes ; quand vous vous parez de vos plus beaux habits, quand vous cherchez à vous diſtinguer de vos compagnes par les graces de la danſe,

&

& par la douceur de vôtre chant; que vous combattez gracieuſement avec celles de charmes, de douceur & d'enjouëment, je ne puis pas m'imaginer que vous ayez d'autre objet que celui de me plaire : & quand je vous vois rougir modeſtement, que vos regards cherchent les miens, que vous vous inſinuez dans mon cœur par des paroles douces & flatteuſes ; je ne ſçaurois, Roxane, douter de votre amour.

Mais que puis-je penſer des femmes d'Europe : L'art de compoſer leur teint, les ornemens dont elles ſe parent, les ſoins qu'elles prennent de leur perſonne, le deſir continuel de plaire qui les occupe, ſont autant de taches faites à leur vertu, & d'outrages à leur époux.

Ce n'eſt pas, Roxane, que je penſe qu'elles pouſſent l'attentat auſſi loin, qu'une pareille conduite devroit le faire croire ; &

cet

qu'elles portent la débauche à cet excez horrible, qui fait fremir, de violer abſolument la foi conjugale ; il y a bien peu de femmes aſſez abandonnées, pour porter le crime ſi loin ; elles portent toutes dans leur cœur un certain caractere de vertu, qui eſt gravé, que la naiſſance donne, & que l'éducation affoiblit, mais ne détruit pas : elles peuvent bien ſe relâcher des devoirs exterieurs, que la pudeur exige : mais quand il s'agit de faire les derniers pas ; la nature ſe révolte. Auſſi quand nous vous enfermons ſi étroitement ; que nous vous faiſons garder par tant d'eſclaves ; que nous gênons ſi fort vos deſirs, lors qu'ils volent trop loin : ce n'eſt pas que nous craignions la derniere infidélité : mais c'eſt que nous ſçavons que la pureté ne ſçauroit être trop grande, & que la moindre tache peut la corrompre.

Je

Je vous plains, Roxane, votre chaſteté ſi long-tems éprouvée méritoit un époux, qui ne vous eût jamais quittée, & qui pût lui-même imprimer les deſirs, que votre ſeule vertu ſçait ſoumettre.

De Paris le 7. de la Lune de Regeb. 1712.

LETTRE XXV.

USBEK *à* NESSIR.

A Iſpahan.

NOus ſommes à preſent à Paris, cette ſuperbe rivale de la Ville du Soleil.*

Lorſque je partis de Smirne, je chargeai mon ami Ibben de te faire tenir une boëte, où il y avoit quelque preſens pour toi: tu recevras cette Lettre par la même voye. Quoi qu'éloigné de lui de cinq ou ſix cens lieuës, je lui donne de mes nouvelles, & je re-

* Iſpahan.

çois

çois des ſiennes auſſi facillement, que s'il étoit à Iſpahan, & moi à à Com. J'envoye mes Lettres à Marſeille: d'où il part continuellement des Vaiſſeaux pour Smirne: de là il envoye celles qui ſont pour la Perſe, par les Caravanes d'Armeniens, qui partent tous les jours pour Iſpahan.

Fatica joüit d'une ſanté parfaite: la force de ſa Conſtitution, ſa jeuneſſe, & ſa gayeté naturelle, le mettent au-deſſus de toutes les épreuves.

Mais pour moi je ne me porte pas bien: mon corps & mon eſprit ſont abattus, je me livre à des réflexions qui deviennent tous les jours plus triſtes: ma ſanté qui s'affoiblit, me tourne vers ma patrie; & me rend ce païs-ci plus étranger.

Mais, cher Neſſir, je te conjure: fais en ſorte que mes femmes ignorent l'état où je ſuis: ſi elles m'aiment, je veux épargner leurs

larmes:

larmes : & si elles ne m'aiment pas, je ne veux point augmenter leur hardiesse.

Si mes Eunuques me croyoient en danger s'ils pouvoient esperer l'impunité d'une lâche complaisance, ils cesseroient bien-tôt d'être sourds à la voix flatteuse de ce Sexe, qui se fait entendre aux rochers, & remuë les choses inanimées.

Adieu, Nessir, j'ai du plaisir à te donner des marques de ma confiance.

De Paris le 5. de la Lune de Chabban 1712.

LETTRE XXVI.

RICA à *. *. *.

JE vis hier une chose assez singuliere quoi qu'elle se passe tous les jours à Paris.

Tout le peuple s'assemble sur la fin de l'après dînée, & va joüer une espece de Scéne, que j'ai en-

tendu apeller Comedie : le grand mouvement eſt ſur une eſtrade, qu'on nomme le Theâtre ; aux côtez on voit dans de petits, qu'on nomme loges, des hommes & des femmes qui joüent enſemble des Scenes muëttes, à peu près comme celles qui ſont en uſage en nôtre Perſe.

Tantôt c'eſt une amante affligée, qui exprime ſa langueur ; tantôt une autre avec des yeux vifs, & un air paſſionné devore des yeux ſon amant, qui la regarde de même ; toutes les paſſions ſont peintes ſur les viſages, & exprimées avec une éloquence, qui n'en eſt que plus vive, pour être muette. Là les Acteurs ne paroiſſent qu'à demi-corps, & ont ordinairement un manchon par modeſtie, pour cacher leurs bras. Il y a en bas une troupe de gens debout, qui ſe moquent de ceux qui ſont en haut ſur le Théâtre, & ces derniers rient à leur tour de ceux qui ſont en bas. Mais

Mais ceux qui prennent le plus de peine, ſont quelques jeunes gens, qu'on prend pour cet effet dans un âge peu avancé, pour ſoûtenir à la fatigue; ils ſont obligez d'être par tout; ils paſſent par des endroits, qu'eux ſeuls connoiſſent montent avec une adreſſe ſurprenante d'étage en étage; ils ſont en haut, en bas dans toutes les loges: ils plongent, pour ainſi dire, on les perd: ils reparoiſſent: ſouvent ils quittent le lieu de la Scene, & vont joüer dans un autre: on en voit même, qui, par un prodige, qu'on n'auroit oſé eſperer de leur béquilles, marchent, & vont comme les autres. Enfin on ſe rend à des ſales, où l'on joüe une Comedie particuliere: on commence par des révérences, on continuë par des embraſſades: on dit que la connoiſſance la plus legere met un homme en droit d'en étouffer un autre, il ſemble que le lieu inſpire de la tendreſſe;

en effet, on dit que les Princeſſes, qui y regnent, ne ſont point cruelles; & ſi on en excepte deux ou trois heures par jour, où elles ſont aſſez ſauvages, on peut dire que le reſte du tems elles ſont traitables; & que c'eſt une yvreſſe, qui les quitte aiſement.

Tout ce que je te dis ici ſe paſſe à peu près de même dans un autre endroit, qu'on nomme l'Opera: toute la difference eſt que l'on parle à l'un, & chante à l'autre. Un de mes amis me mena l'autre jour dans la loge, où ſe deshabilloit une des principales Actrices: nous fîmes ſi bien connoiſſance, que le lendemain je reçûs d'elle cette Lettre.

MONSIEUR,

JE ſuis la plus malheureuſe fille du monde; j'ai toûjours été la plus vertueuſe Actrice de l'Opera: il y a ſeptou huit mois que j'étois dans la loge, où vous me vîtes hier; comme je

je m'habillois en Prêtreſſe de Diane, un jeune Abbé vint m'y trouver & ſans reſpect pour mon habit blanc, mon voile & mon bandeau, il me ravit mon innocence : j'ai beau lui exagerer le ſacrifice que je lui ai fait ; il ſe met à rire, & me ſoutient qu'il m'a trouvée très profane : cependant je ſuis ſi groſſe, que je n'oſe plus me preſenter ſur le Theâtre; car je ſuis ſur le chapitre de l'honneur d'une délicateſſe inconcevable ; & je ſoutiens toûjours qu'à une fille bien née, il eſt plus facile de faire perdre la vertu, que la modeſtie : avec cette délicateſſe vous jugez bien que ce jeune Abbé n'eût jamais réuſſi, s'il ne m'avoit promis de ſe marier avec moi : un motif ſi légitime me fit paſſer ſur les petites formalitez ordinaires, & commencer par où j'aurois dû finir : mais puiſque ſon infidélité m'a deshonorée, je ne veux plus vivre à l'Opera, où entre vous & moi l'on ne me donne gueres de quoi vivre, car à preſent que j'a-

vance en âge, & que je perds du côté des charmes ma penſion, qui eſt toûjours la-même, ſemble diminuer tous les jours. J'ai apris par un homme de votre ſuite, que l'on faiſoit un cas infini dans votre Païs d'une bonne Danſeuſe : & que ſi j'étois à Iſpahan, ma fortune ſeroit auſſi-tôt faite. Si vous vouliez m'accorder votre protection, & m'amener avec vous dans ce païs là, vous auriez l'avantage de faire du bien à une fille, qui par ſa vertu & ſa conduite, ne ſe rendroit pas indigne de vos bontez. Je ſuis.....

De Paris le 2. de la Lune de Chalval 1712.

LETTRE XXVII.

RICA à IBBEN

A Smirne.

LE Pape eſt le Chef des Chrétiens : c'eſt une vieille idole, qu'on encenſe par habitude. Il étoit

étoit autrefois redoutable aux Princes mêmes, car il les dépoſoit auſſi facilement, que nos magnifiques Sultans dépoſent les Rois d'Irimette, & de Georgie : mais on ne le craint plus. Il ſe dit Succeſſeur d'un des premiers Chrétiens, qu'on apelle S. Pierre : & c'eſt certainement une riche Succeſſion : car il a des Treſors immenſes, & un grand Païs ſous ſa domination.

Les Evêques ſont des gens de Loi, qui lui ſont ſubordonnez, & ont ſous ſon autorité deux fonctions bien differentes. Quand ils ſont aſſemblez, ils font comme lui des Articles de Foi : Quand ils ſont en particulier, ils n'ont gueres d'autre fonction que de diſpenſer d'accomplir la Loi. Car tu ſçauras que la Religion Chrétienne eſt chargée d'une infinité de pratiques très difficiles : & comme on a jugé qu'il eſt moins aiſé de remplir ces devoirs, que

d'avoir des Evêques, qui en diſpenſent; on a pris ce dernier parti pour l'utilité publique: ainſi ſi on ne veut pas faire le Rahmazan; ſi on ne veut pas s'aſſujettir aux formalitez des Mariages: ſi on veut rompre ſes vœux; ſi on veut ſe marier contre les défenſes de la Loi; quelquefois même ſi on veut revenir contre ſon ſerment; on va à l'Evêque, ou au Pape, qui donne auſſi-tôt la diſpenſe.

Les Evêques ne font pas des Articles de Foi de leur propre mouvement: il y a un nombre infini de Docteurs, la plûpart Dervis, qui ſoulevent entr'eux mille Queſtions nouvelles ſur la Religion: on les laiſſe diſputer longtems, & la guerre dure, juſqu'à ce qu'une déciſion vienne la terminer.

Auſſi puis-je t'aſſurer qu'il n'y a jamais eu de Royaume, où il y ait eu tant de guerres Civiles, que dans celui de Chriſt.

Ceux

Ceux qui mettent au jour quelque Propoſition nouvelle, ſont d'abord apellez Hérétiques. Chaque héréſie a ſon nom, qui eſt pour ceux, qui y ſont engagez, comme le mot de raillement : mais n'eſt Hérétique qui ne veut : il n'y a qu'à partager le different par la moitié, & donner une diſtinction à ceux, qui accuſent d'héréſie : & quelle que ſoit la diſtinction, intelligible, ou non, elle rend un homme blanc comme de la neige, & il peut ſe faire apeller Orthodoxe.

Ce que je te dis eſt bon pour la France & l'Allemagne ; car j'ai oüi dire qu'en Eſpagne & en Italie, il y a de certains Dervis, qui n'entendent point raillerie, & qui font brûler un homme comme de la paille. Quand on tombe entre les mains de ces gens-là, heureux celui qui a toûjours prié Dieu avec des petits morceaux de bois à la main : qui a

porté

porté ſur lui deux morceaux de Drap attachez à deux rubans ; & qui a été quelquefois dans une Province qu'on apelle la Galice ; ſans cela un pauvre Diable eſt bien embaraſſé, quand il jureroit comme un Payen qu'il eſt Ortodoxe ; on pouroit bien ne pas demeurer d'accord des qualitez, & le brûler comme hérétique : il auroit beau donner ſa diſtinction ; point de diſtinction : il ſeroit en cendres avant que l'on eût ſeulement penſé à l'écoûter.

Les autres Juges préſument qu'un accuſé eſt innocent, ceux-ci le préſument toûjours coupable : dans le doute ils tiennent pour régle de ſe déterminer du côté de la rigueur : aparemment parce qu'ils croyent les hommes mauvais : mais d'un autre côté, ils en ont ſi bonne opinion, qu'il ne les jugent jamais capables de mentir : car ils reçoivent le témoignage des ennemis capitaux, des

femmes

femmes de mauvaiſe vie, de ceux qui exercent une profeſſion infame. Ils font dans leur Sentence un petit compliment à ceux qui ſont revêtus d'une chemiſe de ſoulfre : & leur diſent qu'ils ſont bien fâchez de les voir ſi mal habillez : qu'ils ſont doux & qu'ils abhorrent le ſang, & ſont au deſeſpoir de les voir condamnez ; mais pour ſe conſoler ils confiſquent tous les biens de ces malheureux à leur profit.

Heureuſe la terre, qui eſt habitée par les enfans des Prophetes : ces trites ſpectacles y ſont inconnus * : la ſainte Religion que les Anges y ont aportée, ſe défend par ſa vérité même : elle n'a point beſoin de ſes moyens violens pour ſe maintenir.

A Paris le 4. de la Lune de Chalval 1712.

* Les Perſans ſont les plus tolérans de tous les Mahometans.

LET-

LETTRE XXVIII.

RICA *au même.*

A Smirne.

LEs habitans de Paris sont d'une curiosité, qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avois été envoyé du Ciel : Vieillards, hommes, femmes, enfans, tous vouloient me voir : si je sortois, tout le monde se mettoit aux fenêtres ; si j'étois aux Tuilleries, je voyois aussi-tôt un cercle se former autour de moi : les femmes mêmes faisoient un arc en Ciel, nuancé de mille couleurs qui m'entouroit : si j'étois aux spectacles ; je voyois aussi-tôt cent lorgnettes dressées contre ma figure : enfin jamais homme n'a tant été vû que moi. Je souriois quelquefois d'entendre des gens, qui n'étoient presque jamais sortis de leur

leur chambre, qui disoient entr'eux; il faut avoüer qu'il a l'air bien Persan. Chose admirable: Je trouvois de mes Portraits par tout: je me voyois multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignoit de ne m'avoir pas assez vû.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge: je ne me croyois pas un homme si curieux, & si rare: & quoique j'aye très-bonne opinion de moi; je ne me serois jamais imaginé que je dûsse troubler le repos d'une grande Ville, où je n'étois point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit Persan, & à en endosser un à l'Européenne, pour voir s'il resteroit encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connoître ce que je valois réellement: libre de tous les ornemens étrangers, je me vis aprétié au plus juste: j'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'a-

m'avoit fait perdre en un instant l'attention & l'estime publique : car j'entrai tout à coup dans un néant affreux : je demeurois quelquefois une heure dans une compagnie, sans qu'on m'eût regardé, & qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche : mais si quelqu'un par hazard aprenoit à la compagnie que j'étois Persan ; j'entendois aussi-tôt autour de moi un bourdonnement : ah, ah, Monsieur est Persan ? C'est une chose bien extraordinaire ! Comment peut-on être Persan ?

A Paris le 6. de la Lune de Chalval 1712.

LETTRE XXIX.

RHEDI à USBEK

A Paris.

JE suis à present à Venise, mon cher Usbek ; on peut avoir vû toutes les Villes du Monde, & être

être ſurpris en arrivant à Veniſe : on ſera toûjours étonné de voir une Ville, des Tours, & des Moſquées ſortir de deſſous l'eau, & de trouver un Peuple innombrable dans un endroit, où il ne devroit y avoir que des Poiſſons.

Mais cette Ville profane manque du treſor le plus précieux, qui ſoit au monde ; c'eſt-à-dire d'eau vive ; il eſt impoſſible d'y accomplir une ſeule ablution légale. Elle eſt en abomination à nôtre S. Prophete ; & il ne la regarde jamais du haut du Ciel, qu'avec colere.

Sans cela, mon cher Uſbek, je ſerois charmé de vivre dans une Ville, où mon eſprit ſe forme, tous les jours je m'inſtruis des ſecrets du Commerce, des interêts des Princes, de la forme de leur gouvernement ; je ne néglige pas même les ſuperſtitions Européennes ; je m'aplique à la Medecine, à la Phyſique, à l'Aſtronomie ;

mie; j'étudie les Arts; enfin je sors des nuages, qui couvroient mes yeux dans le Païs de ma naissance.

A Venise le 16. de la Lune de Chalval 1712.

LETTRE XXX.

RICA à ***.

J'Allai l'autre jour voir une maison, où l'on entretient environ trois ces personnes assez pauvrement; j'eux bien-tôt fait: car l'Eglise ni les bâtimens ne méritent pas d'être regardez. Ceux qui sont dans cette maison étoient assez gais; plusieurs d'entr'eux jouoient aux cartes, ou à d'autres jeux que je ne connois point. Comme je sortois, un de ces hommes sortoit aussi; & m'ayant entendu demander le chemin du Marais, qui est le quartier le plus éloigné de Paris; j'y vais, me dit-il, je vous y conduirai, suivez-

moi.

moi. Il me mena à merveille, me tira de tous les embaras, & me ſauva adroitement des Caroſſes & des Voitures : nous étions près d'arriver, quand la curioſité me prit, mon bon ami, lui dis-je, ne pourrois-je point ſçavoir qui vous êtes ? Je ſuis aveugle, Monſieur, me répondit-il. Comment, lui dis-je, vous êtes aveugle ? Et que ne priez-vous cet honnête homme, qui joüoit aux cartes avec vous de nous conduire ? Il eſt aveugle auſſi, me répondit il ; il y a quatre cens ans que nous ſommes trois cens aveugles dans cette maiſon, où vous m'avez trouvé : mais il faut que je vous quitte ; Voilà la ruë que vous demandiez ; je vais me mettre dans la foule ; j'entre dans cette Egliſe, où je vous jure, j'embaraſſerai plus les gens, qu'ils ne m'embaraſſeront.

De Paris le 17. de la Lune de Chalval 1712

LETTRE XXXI.

USBEK à RHEDI.

A Veniſe.

LE Vin eſt ſi cher à Paris par les Impôts que l'on y met, il ſemble qu'on ait entrepris d'y faire executer le précepte du divin Alcoran, qui défend d'en boire.

Lorſque je penſe aux funeſtes effets de cette liqueur, je ne puis m'empêcher de la regarder comme le preſent le plus redoutable que la nature ait fait aux hommes. Si quelque choſe a flétri la vie, & la réputation de nos Monarques; ç'a été leur intempérance; c'eſt la ſource la plus empoiſonnée de leurs injuſtices, & de leurs cruautez.

Je le dirai à la honte des hommes; la Loi interdit à nos Princes l'uſage du Vin; & ils en boivent avec un excès, qui les dégrade de l'humanité

l'humanité même. Cet uſage au contraire eſt permis aux Princes Chrétiens ; & on ne remarque pas qu'il leur faſſe faire aucune faute. L'eſprit humain eſt la contradiction même ; dans une débauche licentieuſe, on ſe révolte avec fureur contre les préceptes ; & la Loi faite pour nous rendre plus juſtes, ne ſert ſouvent qu'à nous rendre plus coupables.

Mais quand je deſaprouve l'uſage de cette liqueur, qui fait perdre la Raiſon ; je ne condamne pas de même ces boiſſons qui l'égayent. C'eſt la ſageſſe des Orientaux de chercher des remédes contre la triſteſſe, avec autant de ſoin que contre les maladies les plus dangereuſes. Lorſqu'il arrive quelque malheur à un Européen ; il n'a d'autre reſſouce que la lecture d'un Philoſophe, qu'on apelle Seneque ; mais les Aſiatiques plus ſenſez qu'eux, & meilleurs Phiſiciens en cela, prennent des

breuvages capables de rendre l'homme gai, & de charmer le ſouvenir de ſes peines.

Il n'y a rien de ſi affligeant que les conſolations tirées de la neceſſité du mal, de l'inutilité des remedes, de la fatalité du Deſtin, de l'ordre de la Providence, & du malheur de la condition humaine; c'eſt ſe moquer de vouloir adoucir un mal, par la conſidération que l'on eſt né miſerable; il vaut bien mieux enlever l'eſprit hors de ſes réflexions; & traiter l'homme comme ſenſible, au lieu de le traiter comme raiſonnable.

L'ame unie avec le corps en eſt ſans ceſſe tyrannisée: ſi le mouvement du ſang eſt trop lent; ſi les eſprits ne ſont pas aſſez épurez; s'ils ne ſont pas en quantité ſuffiſante, nous tombons dans l'accablement, & dans la triſteſſe: mais ſi nous prenons des breuvages qui puiſſent changer cette diſpoſition de nôtre corps; nôtre ame redevient

vient capable de recevoir des impressions qui l'égayent ; & elle sent un plaisir secret de voir sa machine reprendre, pour ainsi dire, son mouvement & sa vie.

A Paris le 25 de la Lune de Zilcadé 1713.

LETTRE XXXII.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

LEs femmes de Perse sont plus belles que celles de France : mais celles de France sont plus jolies ; Il est difficile de ne point aimer les premieres, & de ne se point plaire avec les secondes : les unes sont plus tendres & plus modestes ; les autres sont plus gayes & plus enjoüées.

Ce qui rend le sang si beau en Perse, c'est la vie réglée que les femmes y menent ; elles ne joüent, ni ne veillent ; elles ne boivent poin[t]

point de Vin, & ne s'expoſent preſque jamais à l'air. Il faut avoüer que le Serrail eſt plûtôt fait pour la ſanté que pour les plaiſirs : c'eſt une vie unie, qui ne pique point : tout s'y reſſent de la ſubordination & du devoir; les plaiſirs mêmes y ſont graves, & les joyes ſeveres, & on ne les goûte preſque jamais, que comme des marques d'autorité, & de dépendance.

Les hommes mêmes n'ont pas en Perſe la même gayeté que les François : on ne leur voit point cette liberté d'eſprit, & cet air content, que je trouve ici dans tous les états, & dans toutes les conditions.

C'eſt bien pis en Turquie, où l'on pouroit trouver des familles, où de pere en fils perſonne n'a ri, depuis la fondation de la Monarchie.

Cette gravité des Aſiatiques vient du peu de commerce qu'il y a entr'eux : ils ne ſe voyent que

lors

lors qu'ils y ſont forcez par la Ceremonie ; l'amitié, ce doux engagement du cœur, qui fait ici la douceur de la vie, leur eſt preſque inconnuë : ils ſe retirent dans leurs maiſons où ils trouvent toûjours une compagnie qui les attend ; de maniere que chaque famille eſt, pour ainſi dire, iſolée des autres.

Un jour que je m'entretenois là-deſſus avec un homme de ce païs ci, il me dit ; Ce qui me choque le plus de vos mœurs, c'eſt que vous êtes obligez, de vivre avec des eſclaves, dont le cœur & l'eſprit ſe ſentent toûjours de la baſſeſſe de leur condition : ces gens lâches affoibliſſent en vous les ſentimens de la Vertu, que l'on tient de la nature ; & ils les ruïnent depuis l'enfance qu'ils vous obſedent.

Car enfin defaite-vous des préjugez : que peut on attendre de l'éducation qu'on reçoit d'un miſerable

ſerable, qui fait conſiſter ſon honneur à garder les femmes d'un autre, & s'énorgueïllit du plus vil emploi qui ſoit parmi les humains; qui eſt mépriſable par ſa fidélité même, qui eſt la ſeule de ſes Vertus; parce qu'il y eſt porté par envie, par jalouſie & par deſeſpoir; qui brûlans de ſe vanger des deux Sexes, dont il eſt le rebut, conſent à être tyranniſé par le plus fort, pourvû qu'il puiſſe deſoler le plus foible: qui tirant de ſon imperfection, de ſa laideur & de ſa difformité tout l'éclat de ſa condition, n'eſt eſtimé parce qu'il eſt indigne de l'être; qui enfin rivé pour jamais à la porte, où il eſt attaché, plus dur que les gonds, & les verroüils qui la tiennent, ſe vante de cinquante ans de vie dans ce poſte indigne, où chargé de la jalouſie de ſon Maître, il a exercé toute ſa baſſeſſe.

A Paris le 14 de la Lune.
de Zilhazé 2. 1713.

LET-

LETTRE XXXIII.

USBEK *à* GEMCHID *son Cousin, Dervis du brillant Monastere de Tauris.*

QUe penſe-tu des Chrétiens, ſublime Dervis ? Crois-tu qu'au jour du Jugement ils ſeront comme les infidéles Turcs, qui ſerviront d'Anes aux Juifs, & ſeront menez par eux au grand trot en Enfer ? Je ſçais bien qu'ils n'iront point dans le ſéjour des Prophetes, & que le grand Hali n'eſt point venu pour eux. Mais parce qu'ils n'ont pas été aſſez heureux pour trouver des Moſquées dans leur Païs, crois-tu qu'ils ſoient condamnez à des chatimens éternels ? & que Dieu les puniſſe pour n'avoir pas pratiqué une Religion, qu'il ne leur a pas fait connoître ? Je puis te le dire, j'ai ſouvent examiné ces Chrétiens, je

les ai interrogez, pour voir s'ils avoient quelque idée du grand Hali qui étoit le plus beau de tous les hommes : j'ai trouvé qu'ils n'en avoient jamais oüi parler.

Ils ne reſſemblent point à ces infidéles, que nos ſaints Prophetes faiſoient paſſer au fil de l'épée, parce qu'ils refuſoient de croire aux miracles du Ciel : ils ſont plûtôt comme ces malheureux qui vivoient dans les ténebres de l'idolâtrie, avant que la divine lumiere vint éclairer le viſage de nôtre grand Prophete.

D'ailleurs ſi l'on examine de près leur Religion, on y trouvera comme une ſemence de nos dogmes. J'ai ſouvent admiré les ſecrets de la Providence, qui ſemble les avoir voulu préparer par là à la converſion generale. J'ai oüi parler d'un Livre de leurs Docteurs, intitulé *la Polygamie Triomphante*, dans lequel il eſt prouvé

prouvé que la Polygamie eſt ordonnée aux Chrétiens : leur Baptême eſt l'image de nos ablutions légales : & les Chrétiens n'errent que dans l'efficacité qu'ils donnent à cette premiere ablution, qu'ils croyent devoir ſuffire pour toutes les autres : leurs Prêtres & leurs Moines prient comme nous ſept fois le jour : ils eſperent de joüir d'un Paradis, où ils goûteront mille délices, par le moyen de la réſurrection des corps : ils ont comme nous des jeûnes marquez, des mortifications avec leſquelles ils eſperent fléchir la miſericorde Divine : ils rendent un culte aux bons Anges, & ſe méfient des mauvais : ils ont une ſainte crédulité pour les miracles que Dieu opere par le Miniſtere de ſes Serviteurs : ils reconnoiſſent comme nous l'inſuffiſance de leurs mérites, & le beſoin qu'ils ont d'un Interceſſeur auprès de Dieu. Je

vois par tout le Mahometiſme ; quoique je n'y trouve point Mahomet. On a beau faire ; la verité s'échape, & perce toûjours les tenébres qui l'environnent. Il viendra un jour où l'Eternel ne verra ſur la terre que des vrais Croyans : le tems qui conſume tout détruira les erreurs mêmes : tous les hommes ſeront étonnez de ſe voir ſous le même étendart ; tout juſqu'à la Loi, ſera conſommé ; les divins exemplaires ſeront enlevez de la terre, & portez dans les celeſtes Archives.

A Paris le 20. *de la Lune de Zilhazé* 1713.

LETTRE XXXIV.

USBEK. à RHEDI.

A Veniſe.

LE Caffé eſt très en uſage à Paris : il y a un grand nombre de Maiſons publiques où on

le

le diſtribuë. Dans quelques-unes de ces maiſons on dit des nouvelles, dans d'autres on joüe aux Echets : il y en a une où l'on aprête le Caffé de telle maniere, qu'il donne de l'eſprit à ceux qui en prennent : au moins de tous ceux qui en ſortent, il n'y a perſonne qui ne croye qu'il en a quatre fois plus que lors qu'il y eſt entré.

Mais ce qui me choque de ces beaux eſprits ; c'eſt qu'ils ne ſe rendent pas utiles à leur Patrie, & qu'ils amuſent leurs talens ; à des choſes pueriles : par exemple, lorſque j'arrivai à Paris, je les trouvai échauffés ſur une Diſpute la plus mince que ſe puiſſe imaginer : il s'agiſſoit de la réputation d'un vieux Poëte Grec, dont depuis deux mille ans on ignore la Patrie auſſi bien que le tems de ſa mort. Les deux parties avoüoient que c'étoit un Poëte excellent : il n'étoit

queſtion que du plus ou du moins de mérite, qu'il falloit lui attribuer. Chacun en vouloit donner le taux : mais parmi ces diſtributeurs de réputation, les uns faiſoient meilleur poids que les autres : voilà la querelle : elle étoit bien vive ; car on ſe diſoit cordialement de part & d'autre des injures ſi groſſieres ; on faiſoit des plaiſanteries ſi ameres, que je n'admirois pas moins la maniere de diſputer, que le ſujet de la diſpute Si quelqu'un, diſois-je en moi-même, étoit aſſez étourdi pour aller devant un de ces défenſeurs du Poëte Grec, attaquer la réputation de quelque honnête Citoyen, il ne ſeroit pas mal relevé ; & je crois que ce zele ſi delicat ſur la réputation des morts, s'embraſeroit d'une bonne maniere pour défendre celle des vivans : mais quoiqu'il en ſoit, ajoûtois-je, Dieu me garde de m'attirer jamais l'inimitié

le

des Cenſeurs de ce Poëte, que le ſéjour de deux mille ans dans le tombeau, n'a pû garantir d'une haine ſi implacable : ils frapent à preſent des coups en l'air : mais que ſeroit-ce ſi leur fureur étoit animée par la preſence d'un ennemi ?

Ceux dont je te viens de parler, diſputent en Langue vulgaire, & il faut les diſtinguer d'une autre ſorte de Diſputeurs, qui ſe ſervent d'une Langue barbare, qui ſemble ajoûter quelque choſe à la fureur & à l'opiniâtreté des combattans : il y a des quartiers où l'on voit comme une mêlée noire & épaiſſe de ces ſortes de gens : ils ſe nourriſſent de diſtinctions ; ils vivent de raiſonnemens obſcurs, & de fauſſes conſequences : ce métier où l'on devroit mourir de faim, ne laiſſe pas de rendre : on a vû une Nation entiere chaſſée de ſon païs, traverſer les Mers pour s'é-

tablir en France ; n'emportant avec elle pour parer aux néceſſitez de la vie, qu'un redoutable talent pour la diſpute. Adieu.

A Paris le dernier de la Lune de Zilhazé 1713.

LETTRE XXXV.

USBEK *à* IBBEN.

A Smirne.

LE Roi de France eſt vieux : nous n'avons point d'exemples dans nos Hiſtoires d'un Monarque qui ait ſi long tems régné. On dit qu'il poſſede à un très haut degré le talent de ſe faire obéïr : il gouverne avec le même genie ſa Famille, ſa Cour, ſon Etat, on lui a ſouvent entendu dire que de tous les Gouvernemens du monde, celui des Turcs, ou celui de nôtre Auguſte Sultan lui plairoit le mieux ; tant il fait cas de la politique Orientale.

J'ai

J'ai étudié ſon caractere, & j'y ai trouvé des contradictions, qu'il m'eſt impoſſible de réſoudre : par exemple, il a un Miniſtre qui n'a que dix-huit ans ; & une Maîtreſſe qui en a quatre-vingt : il aime ſa Religion, & il ne peut ſouffrir ceux qui diſent qu'il la faut obſerver à la rigueur ; quoi qu'il fuïe le tumulte des Villes, & qu'il ſe communique peu ; il n'eſt occupé depuis le matin juſqu'au ſoir, qu'à faire parler de lui : il aime les Trophées, & les Victoires ; mais il craint autant de voir un bon General à la tête de ſes Troupes, qu'il auroit ſujet de le craindre à la tête d'une Armée ennemie : il n'eſt je croi : jamais arrivé qu'à lui, d'être en même-tems comblé de plus de richeſſes, qu'un Prince n'en ſçauroit eſperer ; & accablé d'une pauvreté qu'un particulier ne pouroit ſoutenir.

Il aime à gratifier ceux qui le ſervent : mais il paye auſſi liberalement

lement les aſſiduitez, ou plûtôt l'oiſiveté de ſes Courtiſans, que les campagnes laborieuſes de ſes Capitaines; ſouvent il préfere un homme qui le deshabille, ou qui lui donne la Serviette lors qu'il ſe met à table, à un autre qui lui prend des Villes, ou lui gagne des Batailles: il ne croit pas que la grandeur ſouveraine doive être gênée dans la diſtribution des graces; & ſans examiner ſi celui, qu'il comble de biens eſt homme de merite; il croit que ſon choix va le rendre tel: auſſi lui a-t'on vû donner une petite penſion à un homme qui avoit fuï deux lieuës; & un beau gouvernement à un autre, qui en avoit fuï quatre.

Il eſt magnifique, ſur tout dans ſes bâtimens: il y a plus de Statuës dans les Jardins de ſon Palais, que de Citoyens dans une grande Ville: ſa Garde eſt auſſi forte, que celle du Prince, devant qui tous les trônes ſe renverſent:

ſent : ſes Armées ſont auſſi nombreuſes, ſes reſſources auſſi grandes, & ſes Finances auſſi inépuiſables.

A Paris le 7. de la Lune de Mahartan 1713.

LETTRE XXXVI.

RICA *à* IBBEN.

A Smirne.

C'Eſt une grande queſtion parmi les hommes ; de ſçavoir, s'il eſt plus avantageux d'ôter aux femmes la liberté que de la leur laiſſer ; il me ſemble qu'il y a bien des raiſons pour & contre. Si les Européens diſent qu'il n'y a pas de generoſité à rendre malheureuſes les perſones que l'on aime ; nos Aſiatiques répondent qu'il y a de la baſſeſſe aux hommes de renoncer à l'Empire, que la nature leur a donné ſur les femmes. Si on leur dit que le grand nombre

des

des femmes enfermées eſt embaraſſant : ils répondent que dix femmes qui obéïſſent, embaraſſent moins qu'une qui n'obéït pas. Ques'ils objectent à leur tour que les Européens ne ſçauroient être heureux avec des femmes, qui ne leur ſont pas fidéles; on leur répond que cette fidélité, qu'ils vantent tant, n'empêche point le dégoût, qui ſuit toûjours les paſſions ſatisfaites; que nos femmes ſont trop à nous : qu'une poſſeſſion ſi tranquille ne nous laiſſe rien à deſirer, ni à craindre; qu'un peu de coquetterie eſt un ſel, qui pique, & prévient la corruption. Peut-être qu'un homme plus ſage que moi, ſeroit embaraſſé de décider : car ſi les Aſiatiques ſont fort bien de chercher des moyens propres à calmer leurs inquiétude ; les Européens ſont fort bien auſſi de n'en point avoir.

Après tout, diſent-ils, quand nous ſerions malheureux en qualité

lité de maris, nous trouverions toûjours moïen de nous dédommager, en qualité d'Amans; pour qu'un homme pût ſe plaindre avec raiſon de l'infidélité de ſa femme, il faudroit qu'il n'y eût que trois perſonnes dans le monde; ils ſeront toûjours à but, quand il y en aura quatre.

C'eſt autre queſtion de ſçavoir, ſi la Loi naturelle ſoumet les femmes aux hommes. Non, me diſoit l'autre jour un Philoſophe très galant, la nature n'a jamais dicté une telle Loi, l'empire que nous avons ſur elles, eſt une véritable tyrannie; elles ne nous l'ont laiſſé prendre, que parce qu'elles ont plus de douceur que nous, & par conſéquent plus d'humanité & de raiſon; ces avantages, qui devoient ſans doute leur donner la ſuperiorité, ſi nous avions été raiſonnables, la leur ont fait perdre, parce que nous ne le ſommes point.

Or,

Or s'il eſt vrai que nous n'avons ſur les femmes qu'un pouvoir tirannique ; il ne l'eſt pas moins qu'elles ont ſur nous un empire naturel ; celui de la beauté, à qui rien ne réſiſte. Le nôtre n'eſt pas de tous les païs ; mais celui de la beauté eſt univerſel : pourquoi aurions-nous donc un privilége ? Eſt-ce parce que nous ſommes les plus forts ? Mais c'eſt une véritable injuſtice : nous employons toutes ſortes de moyens pour leur abatre le courage ; les forces ſeroient égales, ſi l'éducation l'étoit auſſi : éprouvons-les dans les talens, que l'éducation n'a point affoiblis, & nous verrons ſi nous ſommes ſi forts.

Il faut l'avoüer quoique cela choque nos mœurs : chez les peuples les plus polis, les femmes ont toûjours eu de l'autorité ſur leurs maris : elle fut établie par une Loi chez les Egyptiens, en l'honneur d'Iſis, & chez les Babyloniens, en l'hon-

l'honneur de Semiramis. On disoit des Romains qu'ils commandoient à toutes les Nations ; mais qu'ils obéïssoient à leurs femmes. Je ne parle point des Sauromates, qui étoient véritablement dans la servitude du Sexe ; ils étoient trop barbares, pour que leur xemple puisse être cité.

Tu verras, mon cher Ibben, que j'ai pris le goût de ce païs-ci, où l'on aime à soûtenir des opinions extraordinaires, & à réduire tout en paradoxe. Le Prophete a décidé la question, & a réglé les droits de l'un & de l'autre Sexe : les femmes, dit-il, doivent honorer leurs maris ; leurs maris les doivent honorer ; mais ils ont l'avantage d'un degré sur elles.

A Paris le 26. de la Lune de Gammadi 2. 1713.

LET-

LETTRE XVI.

HAGI IBEI* *au Juif* BEN JOSUE', *Proſelite Mahometan.*

A Smirne.

IL me ſemble Ben Joſué, qu'il y a toûjours des ſignes éclatans, qui préparent la naiſſance des hommes extraordinaires : comme ſi la nature ſouffroit une eſpece de criſe, & que la puiſſance céleſte ne produiſit qu'avec effort.

Il n'y a rien de ſi merveilleux que la naiſſance de Mahomet. Dieu, qui par les decrets de ſa Providence, avoit réſolu dès le commencent d'envoyer aux hommes ce grand Prophête, pour enchaîner ſatan, créa une lumiere deux mille ans avant Adam, qui paſſant d'élû en élû, d'ancêtre en ancêtre de Mahomet, parvint enfin juſqu'à lui, comme un témoi-

* Hagi eſt un homme, qui a fait le pelerinage de la Mecque.

gnage

gnage autentique qu'il étoit descendu des Patriarches.

Ce fut auſſi à cauſe de ce même Prophete, que Dieu, ne voulut pas qu'aucun enfant fut conçû, que la nature de la femme ne ceſſât d'être immonde : & que le membre viril ne fut livré à la circonciſion.

Il vint au monde circoncis : & la joye parut ſur ſon viſage dès ſa naiſſance : la terre trembla trois fois, comme ſi elle eût enfanté elle-même ; tous les Idoles ſe proſternerent : les Trônes furent renverſez ; Lucifer fut jetté au fond de la Mer ; & ce ne fut qu'après avoir nagé pendant quarante jours, qu'il ſortit de l'abîme, & s'enfuït ſur le mont Cabés, d'où avec une voix terrible il apella les Anges.

Cette nuit Dieu poſa un terme entre l'homme & la femme, qu'aucun d'eux ne pût paſſer : l'Art des Magiciens, & Negro-

mans ſe trouva ſans vertu ; on entendit une voix du Ciel, qui diſoit ces paroles, j'ai envoyé au monde mon ami fidéle.

Selon le témoignage d'Iſben Aben, Hiſtorien Arabe, les générations des Oiſeaux, des Nuées, des Vents, & tous les eſcadrons des Anges ſe réünirent pour élever cet enfant, & ſe diſputerent ces avantages. Les Oiſeaux diſoient dans leur gazoüillemens, qu'il étoit plus commode qu'ils l'éleva ſſent ; parce qu'ils pouvoient plus facilement raſſembler pluſieurs fruits de divers lieux. Les Vents murmuroient & diſoient : c'eſt plûtôt à nous parce que nous pouvons lui aporter de tous les endroits, les odeurs les plus agréables. Non, non diſoient les nuées, non, c'eſt à nos ſoins qu'il ſera confié : parce que nous lui ferons part à tous les inſtans, de la fraîcheur des eaux. Là-deſſus les Anges indignez s'écrioient :

que

que nous reſtera-t'il donc à faire ? Mais une voix du Ciel fut entenduë, qui termina toutes les diſputes ; il ne ſera point ôté d'entre les mains des mortels ; parce qu'heureuſe les mammelles qui l'alaiteront, & les mains qui le toucheront ; & la maiſon qu'il habitera, & le lit où il repoſera.

Après tant de témoignages ſi éclatans, mon cher Joſué, il faut avoir un cœur de fer pour ne pas croire ſa ſainte Loi. Que pouvoit faire davantage le Ciel pour autoriſer ſa Miſſion divine ; à moins que de renverſer la nature, & de faire périr les hommes mêmes, qu'il vouloit convaincre ?

De Paris le 20. *de la Lune de Rhegeb* 1713.

LETTRE XXXVIII.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

DE's qu'un Grand eſt mort, on s'aſſemble dans une Moſquée ; l'on fait ſon Oraiſon Funebre, qui eſt un diſcours à ſa loüange, avec lequel on ſeroit bien embaraſſé de décider au juſte du mérite du défunt.....

Je voudrois bannir les pompes funebres : il faut pleurer les hommes à leur naiſſance, & non pas à leur mort. A quoi ſervent les cérémonies, & tout l'attiral lugubre, qu'on fait paroître à un mourant dans ſes derniers momens, les larmes mêmes de ſa famille, & la douleur de ſes amis, qu'à lui exagerer la perte qu'il va faire ?

Nous ſommes ſi aveugles, que nous ne ſçavons quand nous devous

vons nous affliger ou nous réjoüir ; nous n'avons preſque jamais que de fauſſes triſteſſes, ou de fauſſes joyes.

Quand je vois le Mogol, qui toutes les années va ſottement ſe mettre dans une balance, & ſe fait peſer comme un bœuf ; quand je vois les peuples ſe réjoüir de ce que ce Prince eſt devenu plus materiel, c'eſt-à-dire, moins capable de le gouverner : j'ai pitié, Ibben, de l'extravagance humaine.

A Paris le 20. de la Lune de Rhegeb 1713.

LETTRE XXXIX.

LE PREMIER EUNUQUE NOIR à USBEK

ISmaël un de tes Eunuques noirs vient de mourir, magnifique Seigneur, & je ne puis m'empêcher de le remplacer.

Comme

Comme les Eunuques ſont extrêmement rares à preſent, j'avois penſé de me ſervir d'un eſclave noir, que tu as à la campagne : mais je n'ai pû juſqu'ici le porter à ſouffrir qu'on le conſacrât à cet emploi. Comme je vois qu'au bout du compte c'eſt ſon avantage; je voulus l'autre jour uſer à ſon égard d'un peu de rigueur ; & de concert avec l'Intendant de tes Jardins, j'ordonnai que malgré lui on le mit en état de te rendre les ſervices qui flattent le plus ton cœur, & de vivre comme moi dans ces redoutables lieux, qu'il n'oſe pas même regarder : mais il ſe mit à hurler comme ſi on avoit voulu l'écorcher : & fit tant qu'il échapa de nos mains, & évita le fatal couteau. Je viens d'aprendre qu'il veut t'écrire pour te demanmander grace : ſoutenant que je n'ai conçû ce deſſein, que par un deſir inſatiable de vengeance ſur certaines railleries piquantes, qu'il

qu'il dit avoir faites de moi. Cependant je te jure par les cent mille Prophetes, que je n'ai agi que pour le bien de ton ſervice, la ſeule choſe qui me ſoit chere, & hors laquelle je ne regarde rien. Je me proſterne à tes pieds.

Du Serrail de Fatmé le 7. de la Lune de Maharran 1713.

LETTRE XL.

PHARAN *à* USBEK.

ſon Souverain Seigneur.

SI tu étois ici magnifique Seigneur, je paroîtrois à ta vûë tout couvert de papier blanc; il n'y en auroit pas aſſez encore, pour écrire toutes les inſultes, que ton premier Eunuque noir, le plus méchant de tous les hommes, m'a faites depuis ton départ.

Sous pretexte de quelques railleries, qu'il prétend que j'ai faites ſur

ſur le malheur de ſa condition, il exerce ſur ma tête une vangeance inépuiſable : il a animé contre moi le cruel Intendant de tes jardins, qui depuis ton départ m'oblige à des travaux inſurmontables ; dans leſquels j'ai penſé mille fois laiſſer la vie, ſans perdre un moment l'ardeur de te ſervir. Combien de fois ai-je dit en moi-même j'ai un Maître rempli de douceur, & je ſuis le plus malheureux eſclave qui ſoit ſur la terre !

Je te l'avoüe, Magnifique Seigneur, je ne me croyois pas deſtiné à de plus grandes miſeres : mais ce traître d'Eunuque à voulu mettre le comble à ſa méchanceté. Il y a quelques jours que de ſon autorité privée il me deſtina à la garde de tes femmes ſacrées : c'eſt-à-dire, à une execution, qui ſeroit pour moi mille fois plus cruelle que la mort. Ceux qui en naiſſant ont eu le malheur de recevoir

cevoir de leurs cruels Parens un traitement pareil, ſe conſolent peut-être ſur ce qu'ils n'ont jamais connu d'autre état que le leur mais qu'on me faſſe deſcendre de l'humanité, & qu'on m'en prive, je mourrois de douleur, ſi je ne mourois pas de cette barbarie.

J'embraſſe tes pieds ſublime Seigneur, dans une humilité profonde : fais en ſorte que je ſente les effets de cette Vertu ſi repectée, & qu'il ne ſoit pas dit que par ton ordre, il y ait ſur la terre un malheureux de plus.

Des Jardins de Fatmé le 7. de la Lune de Maharram 1713.

LETTRE XLI.

USBEK à PHARAN.

Aux Jardins de Fatmé.

REcevez la joye dans vôtre cœur, & reconnoiſſez ces ſacrez caracteres : faites-les baiſer au grand Eunuque, & à l'Intendant

de mes Jardins : je leur défens de mettre la main ſur vous juſqu'à mon retour : dites-leur d'acheter l'Eunuque qui manque ; acquitez vous de vôtre devoir, comme ſi vous m'aviez toûjours devant les yeux ; car ſçachez que plus mes bontez ſont grandes, plus vous en ſerez puni, ſi vous en abuſez.

De Paris le 25. de la Lune de Regeb. 1713.

LETTRE XLII.

USBEK à RHEDI.

A Veniſe.

IL y a en France trois ſortes d'Etats, l'Egliſe, l'Epée, & la Robe. Chacun a un mépris ſouverain pour les deux autres ; tel, par exemple, que l'on devroit mépriſer, parce qu'il eſt un ſot, ne l'eſt ſouvent, que parce qu'il eſt homme de Robe.

Il n'y a pas juſqu'aux plus vils Artiſans qui ne diſputent ſur l'excelence

célence de l'Art, qu'ils ont choisi; chacun s'éleve au dessus de celui qui est d'une profession differente à proportion de l'idée, qu'il s'est fait de la superiorité de la sienne.

Les hommes ressemblent tous plus ou moins à cette femme de la Province d'Erivan; qui ayant reçû quelque grace d'un de nos Monarques, lui souhaita mille fois dans ses benedictions qu'elle lui donna que le Ciel le fit Gouverneur d'Erivan.

J'ai lû dans une Relation qu'un Vaisseau François ayant relâché à la Côte de Guinée, quelques hommes de l'équipage voulurent aller à terre acheter quelques Moutons. On les mena au Roi, qui rendoit la justice à ses Sujets sous un arbre: il étoit sur son trône, c'est-à-dire, sur un morceau de bois, aussi fier que s'il eût été assis sur celui du grand Mogol: il avoit trois ou quatre Gardes avec des piques de bois; un Parasol en for-

me de Dais le couvroit de l'ardeur du Soleil ; tous ſes ornemens & ceux de la Reine ſa femme, conſiſtoient en leur peau noire, & quelques bagues. Ce Prince plus vain encore que miſerable, demanda à ces étrangers ſi l'on parloit beaucoup de lui en France : il croyoit que ſon nom devoit être porté d'un Pole à l'autre : & à la difference de ce Conquerant, de qui on a dit, qu'il avoit fait taire toute la terre ; il croyoit lui, qu'il devoit faire parler tout l'Univers.

Quand le Can de Tartarie a dîné, un Heraut crie, que tous les Princes de la terre, peuvent aller dîner ſi bon leur ſemble : & ce Barbare qui ne mange que du lait, qui n'a pas de maiſon, qui ne vit que de brigandages, regarde tous les Rois du monde comme ſes Eſclaves, & les inſulte régulierement deux fois par jour.

A Paris le 28. *de la Lune de Rhegeb* 1713.

LET-

LETTRE XLIII.

RHEDI à USBEK.

A ***.

HIer matin comme j'étois au lit, j'entendis fraper rudement à ma porte, qui fut soudain ouverte, ou enfoncée par un homme, avec qui j'avois lié quelque societé, & qui me parût tout hors de lui-même.

Son habillement étoit beaucoup plus que modeste; sa perruque de travers n'avoit pas même été peignée; il n'avoit pas eu le tems de faire recoudre son pourpoint noir; & il avoit renoncé pour ce jour là aux sages precautions, avec lesquelles il avoit coûtume de déguiser le délabrement de son Equipage.

Levez-vous, me dit-il, j'ai besoin de vous tout aujourd'hui;

j'ai mille emplettes à faire, & je ſerai bien aiſe que ce ſoit avec vous : il faut premierement que nous allions à la ruë ſaint Honoré parler à un Notaire, qui eſt chargé de vendre une terre de cinq mil livres ; je veux qu'il m'en donne la préference. En venant ici je me ſuis arrêté un moment au Fauxbourg ſaint Germain, où j'ai leüé un hôtel deux mille écus, & j'eſpere paſſer le Contrat aujourd'hui.

Dès que je fus habillé, ou peu s'en falloit, mon homme me fit précipitamment deſcendre : commençons par aller acheter un Caroſſe, & établiſſons d'abord l'Equipage : en effet nous achetâmes non ſeulement un Caroſſe, mais auſſi pour cent mille francs de Marchandiſes en moins d'une heure : tout cela ſe fit promptement : parce que mon homme ne marchanda rien, & ne compta jamais, auſſi ne déplaça-t'il pas. Je rêvois

ſur

ſur tout ceci ; & quand j'éxaminois cet homme, je trouvois en lui une complication ſinguliere de richeſſes & de pauvreté ; de maniere que je ne ſçavois que croire : mais enfin je rompis le ſilence ; & le tirant à quartier je luis dis, Monſieur, qui eſt-ce qui payera tout cela ? Moi, me dit-il, venez dans ma chambre ; je vous montrerai des treſors immenſes, & des richeſſes enviées des plus grands Monarques : mais elles ne le ſeront pas de vous, qui les partagerez toûjours avec moi. Je le ſuis ; nous grimpons à ſon cinquiéme étage, & par une échelle nous nous guindons à un ſixiéme, qui étoit un Cabinet ouvert aux quatre vents, dans lequel il n'y avoit que deux ou trois douzaines de baſſins de terre remplis de diverſes liqueurs. Je me ſuis levé de grand matin, me dit-il ; & j'ai fait d'abord ce que je fais depuis vingt-cinq ans, qui eſt d'aller viſiter

ſiter mon œuvre : j'ai vû que le grand jour étoit venu, qui devoit me rendre plus riche, qu'homme qui ſoit ſur la terre. Voyez-vous cette liqueur vermeille ? Elle a à preſent toutes les qualitez que les Philoſophes demandent pour faire la tranſmutation des métaux : j'en ai tiré ces grains que vous voyez, qui ſont de vrai Or par leur couleur, quoi qu'un peu imparfait par leur peſanteur. Ce ſecret que Nicolas Flamel trouva, mais que Raimond Lulle, & un million d'autres chercherent toûjours, eſt venu juſqu'à moi, & je me trouve aujourd'hui un heureux Adepte. Faſſe le Ciel que je ne me ſerve de tant de treſors qu'il m'a communiquez que pour ſa gloire.

Je ſortis, & je deſcendis, ou plûtôt je me precipitai par cet eſcalier, tranſporté de colere ; & laiſſai cet homme ſi riche dans ſon Hopital. Adieu, mon cher Uſbek, j'irai te voir demain ; &

ſi tu veux, nous reviendrons enſemble à Paris.

A Paris le dernier de la Lune de Rhegeb 1713.

LETTRE XLIV.

USBEK à RHEDI.

A Veniſe.

JE vois ici des gens qui diſputent ſans fin ſur la Religion ; mais il ſemble qu'ils combattent en même-tems à qui l'obſervera le moins.

Non ſeulement ils ne ſont pas meilleurs Chrétiens ; mais même meilleurs Citoyens ; & c'eſt ce qui me touche : car dans quelque Religion qu'on vive, l'obſervation des Loix, l'amour pour les hommes, la pieté envers les parens, ſont toûjours les premiers actes de Religion.

En effet, le premier objet d'un homme

homme Religieux ne doit il pas être de plaire à la Divinité qui a établi la Religion, qu'il profeſſe ? Mais le moyen le plus ſûr pour y parvenir, eſt ſans doute d'obſerver les Régles de la Societé, & les devoirs de l'humilité : car en quelque Religion qu'on vive, dès qu'on en ſupoſe une, il faut bien que l'on ſupoſe auſſi que Dieu aime les hommes, puis qu'il établit une Religion pour les rendre heureux : que s'il aime les hommes, on eſt ſûr de lui plaire en les aimant auſſi ; c'eſt-à-dire, en exerçant envers eux tous les devoirs de la charité, & de l'humanité, & en ne violant point les Loix ſous leſquelles ils vivent.

On eſt bien plus ſûr par là de plaire à Dieu, qu'en obſervant telle ou telle cérémonie : car les cérémonies n'ont point un degré de bonté par elles-mêmes ; elles ne ſont bonnes qu'avec égard, &

& dans la ſupoſition que Dieu les a commandées : mais c'eſt la maniere d'une grande diſcuſſion ; on peut facilement s'y tromper, car il faut choiſir celles d'une Religion entre celles de deux mille.

Un homme faiſoit tous les jours à Dieu cette priere. Seigneur, je n'entens rien dans les diſputes, que l'on fait ſans ceſſe à votre ſujet : je voudrois vous ſervir ſelon vôtre volonté ; mais chaque homme que je conſulte, veut que je vous ſerve à la ſienne. Lorſque je veux vous faire ma priere, je ne ſçais en quelle Langue je dois vous parler ; je ne ſçais pas non plus en quelle poſture je dois me mettre : l'un dit que je dois vous prier debout ; l'autre veut que je ſois aſſis ; l'autre exige que mon corps porte ſur mes genoux. Ce n'eſt pas tout : il y en a qui prétendent que je dois me laver tous les matins

tins avec de l'eau froide ; d'autres soutiennent que vous me regarderez avec horreur, si je ne me fais pas couper un petit morceau de chair. Il m'arriva l'autre jour de manger un lapin dans un Carvanserai : trois hommes qui étoient auprés de là, me firent trembler : ils me soutinrent tous trois que je vous avois griévement offensé ; l'un *, parce que cet animal étoit immonde ; l'autre †, parce qu'il étoit étouffé ; l'autre enfin **, parce qu'il n'étoit pas poisson. Un Brachmane qui passoit par là, & que je pris pour Juge, me dit ; ils ont tort, car aparemment vous n'avez pas tué vous-même cet Animal : si fait, lui dis-je, Ah vous avez commis une action abominable, & que Dieu ne vous pardonnera jamais, me dit-il, d'une voix severe : que sçavez-vous si l'ame de votre pere n'étoit pas passée

* Un Juif. † Un Turc. ** Un Armenien.

ses,

dans cette bête ? Toutes ces choſes Seigneur, me jettent dans un embaras inconcevable : je ne puis remuër la tête, que je ne ſois menacé de vous offenſer : cependant je voudrois vous plaire, & employer à cela la vie que je tiens de vous : je ne ſçais ſi je me trompe ; mais je crois que le meilleur moyen pour y parvenir, eſt de vivre en bon Citoyen dans la Societé, où vous m'avez fait naître, & en bon pere dans la famille que vous m'avez donnée.

A Paris le 8. de la Lune de Chahban 1713.

LETTRE XLV.

ZACHI à USBEK.

A Paris.

J'Ai une grande nouvelle à t'aprendre : je me ſuis reconciliée avec Zephis : le Serrail partagé entre

entre nous s'eſt reüni : il ne manque que toi dans ces lieux, où la paix régne: vous, mon cher Uſbek, viens-y faire triompher l'Amour.

Je donnai à Zephis un grand Feſtin, où ta mere, tes femmes, & tes principales Concubines furent invitées : tes tantes, & pluſieurs de tes couſines s'y trouverent auſſi : elles étoient venuës à cheval, couvertes du ſombre nuage de leurs voiles, & de leurs habits.

Le lendemain nous partîmes de la Campagne, où nous eſperions être plus libres : nous montâmes ſur nos chameaux & nous nous mîmes quatre dans chaque loge. Comme la partie avoit été faite bruſquement, nous n'eûmes pas le tems d'envoyer à la ronde, annoncer le Courouc : mais le premier Eunuque toûjours induſtrieux prit une autre précaution ; car il joignit à la toile, qui nous empêchoit d'être vûës, un rideau

ſi épais que nous ne pouvions abſolument voir perſonne.

Quand nous fûmes arrivées à à cette Riviere, qu'il faut traverſer, chacun de nous ſe mit ſelon la coûtume dans une boëte, & ſe fit porter dans le Batteau : car on nous dit que la Riviere étoit pleine de monde. Un curieux qui s'aprocha trop près du lieu où nous étions enfermées, reçût un coup mortel, qui lui ôta pour jamais la lumiere du jour. Un autre qu'on trouva ſe baignant tout nud ſur le rivage, eût le même ſort : & tes fidéles Eunuques ſacrifierent à ton honneur & au nôtre ces deux infortunez.

Mais écoute le reſte de nos avantures. Quand nous fûmes au milieu du fleuve ; un vent ſi impetueux s'éleva, & un nuage ſi affreux, couvrit les airs, que nos Matelots commencerent à deſeſperer. Effrayées de ce péril, nous

nous nous évanouîmes preſque toutes. Je me ſouviens que j'entendis la voix, & la diſpute de nos Eunuques, dont les uns diſoient qu'il faloit nous avertir du péril, & nous tirer de nôtre priſon : mais leur Chef ſoutint toûjours qu'il mourroit plûtôt que de ſouffrir que ſon Maître fut ainſi deshonoré, & qu'il enfonceroit un poignard dans le ſein de celui qui feroit des propoſitions ſi hardies. Une de mes eſclaves toute hors d'elle courut vers moi deshabillée pour me ſecourir : mais un Eunuque noir la prit brutalement, & la fit rentrer dans l'endroit d'où elle étoit ſortie : pour lors je m'évanoüis, & ne revins à moi, que lorſque le péril fut paſſé.

Que les Voyages ſont embaraſſans pour les femmes, les hommes ne ſont expoſés qu'aux périls qui menaçent leur vie, & nous ſommes à tous les inſtans dans le

péril

péril de perdre nôtre vie, ou nôtre vertu. Adieu, mon cher Uſbek, je t'adorerai toûjours.

Du Serrail de Fatmé le 1. *de la Lune de Rhamazan.* 1713.

LETTRE XLVI.

USBEK à RHEDI.

A Veniſe.

CEux qui aiment à s'inſtruire ne ſont jamais oiſifs : quoique je ne ſois chargé d'aucune affaire importante, je ſuis cependant dans une occupation continuelle. Je paſſe ma vie à examiner: j'écris le ſoir ce que j'ai remarqué, ce que j'ai vû, ce que j'ai entendu dans la journée : tout m'intereſſe, tout m'étonne : je ſuis comme un enfant dont les organes encore tendres ſont vivement frapez par les moindres objets.

Tu ne le croirois pas peut-être, nous ſommes reçûs agréablement dans toutes les Compagnies, &

dans toutes les Societez : je crois devoir beaucoup à l'eſprit vif, & à la gayeté naturelle de Rica, qui fait qu'il recherche tout le monde, & qu'il en eſt également recherché ; nôtre air étranger n'offenſe plus perſonne, nous joüiſſons même de la ſurpriſe où l'on eſt de nous trouver quelque politeſſe : car les François n'imaginent pas que nôtre Climat produiſe des hommes : cependant, il faut l'avoüer, ils valent la peine qu'on les detrompe.

J'ai paſſé quelques jours dans une m'aiſon de campagne auprès de Paris, chez un homme de conſideration, qui eſt ravi d'avoir de la Compagnie chez lui : il a une femme fort aimable, & qui joint à une grande modeſtie, une gayeté, que la vie retirée ôte toûjours à nos Dames de Perſe.

Etranger que j'étois, je n'avois rien de mieux à faire que d'étudier ſelon ma coûtume ſur cette

te foule de gens, qui y abordoit ſans ceſſe, dont les caracteres me preſentoient toûjours quelque choſe de nouveau. Je remarquai d'abord un homme dont la ſimplicité me plût; je m'attachai à lui, il s'attacha à moi, de ſorte que nous nous trouvions toûjours l'un auprès de l'autre.

Un jour que dans un grand cercle nous nous entretenions en particulier, laiſſant les converſations générales à elles-mêmes: Vous trouverez peut-être en moi lui dis-je, plus de curioſité que de politeſſe: mais je vous ſuplie d'agréer que je vous faſſe quelques queſtions: car je m'ennuye de n'être au fait de rien, & de vivre avec des gens, que je ne ſçaurois démêler: mon eſprit travaille depuis deux jours: il n'y a pas un ſeul de ces hommes, qui ne m'ait donné la torture plus de deux cens fois; & cependant je ne les devinerois de mille ans; ils me

ſont plus inviſibles que les femmes de nôtre grand Monarque. Vous n'avez qu'à dire, me répondit il & je vous inſtruirai de tout ce que vous ſouhaitez d'autant mieux que je vous crois homme diſcret, & que vous n'abuſerez pas de ma confiance.

Qui eſt cet homme, lui dis-je, qui nous a tant parlé des repas qu'il a donnez aux Grands, qui eſt ſi familier avec vos Ducs, & qui parle ſi ſouvent à vos Miniſtres qu'on me dit être d'un accès ſi difficile? Il faut bien que ce ſoit un homme de qualité: mais il a la phyſionomie ſi baſſe, qu'il ne fait gueres honneur aux gens de qualité: & d'ailleurs je ne lui trouve point d'éducation. Je ſuis étranger, mais il me ſemble qu'il y a en general une certaine politeſſe commune à toutes les Nations, je ne le trouve point de celle-là; eſt-ce que vos gens de qualité ſont plus mal élevez que les autres?

Cet

Cet homme, me répondit-il, en riant, eſt un fermier : il eſt autant au deſſus des autres pas ſes richeſſes, qu'il eſt au deſſous de tout le monde par ſa naiſſance ; il auroit la meilleure table de Paris, s'il pouvoit ſe réſoudre à ne manger jamais chez lui : il eſt bien impertinent comme vous voyez ; mais il excelle par ſon Cuiſinier ; auſſi n'en eſt-il pas ingrat : car vous avez entendu qu'il l'a loüé tout aujourd'hui.

Et ce gros homme vétu de noir, lui dis-je, que cette Dame a fait placer auprès d'elle ? Comment a-t'il un habit ſi lugubre avec un air ſi gai, & un teint ſi fleuri ? Il ſourit gracieuſement dès qu'on lui parle ; ſa parure eſt plus modeſte, mais plus arrangée que celle de vos femmes. C'eſt, me répondit-il, un Prédicateur, & qui pis eſt un Directeur, tel que vous le voyez, il en ſçait plus que les maris : il connoît le foible des femmes à

mes; elles ſçavent auſſi bien qu'il ſa le ſien. Comment, dis-je ? il parle toûjours de quelque choſe, qu'il apelle la Grace ? Non pas toûjours, me répondit-il, à l'oreille d'une jolie femme, il parle encore plus volontiers de ſa chûte : il foudroye en public, mais il eſt doux comme un Agneau en particulier. Il me ſemble, dis-je pour lors, qu'on le diſtingue beaucoup, & qu'on a de grands égards pour lui. Comment ſi on le diſtingue ? C'eſt un homme néceſſaire ; il fait la douceur de la vie retirée ; petits conſeils, ſoins officieux, viſites marquées, il diſſipe un mal de tête mieux qu'homme du monde ; c'eſt un homme excélent.

Mais ſi je ne vous importune pas, dites-moi qui eſt celui qui eſt vis à vis de nous ; qui eſt ſi mal habillé : qui fait quelquefois des grimaces, & a un langage different des autres ; qui n'a pas d'eſprit pour parler mais parle pour avoir de

de l'eſprit? C'eſt, me répondit-il, un Poëte, & le groteſque du genre humain : ces gens-là diſent qu'ils ſont nez ce qu'ils ſont; cela eſt vrai, & auſſi ce qu'ils ſeront toute leur vie, c'eſt-à-dire, preſque toûjours les plus ridicules de tous les hommes : auſſi ne les épargne t'on point : ou verſe ſur eux le mépris à pleines mains, la famine a fait entrer celui-ci dans cette maiſon ; & il y eſt bien reçû du Maître & de la Maîtreſſe, dont la bonté & la politeſſe ne ſe démentent à l'égard de perſonne : il fit leur Epitalame lors qu'ils ſe marierent : c'eſt ce qu'il a fait de mieux en ſa vie : car il s'eſt trouvé que le Mariage a été auſſi heureux qu'il l'a prédit.

Vous ne le croiriez pas peût-être, ajoûta t'il, entêté comme vous êtes des préjugez de l'Orient ; il y a parmi nous des Mariages heureux ; & des femmes, dont la vertu eſt un gardien ſévére

re. Les gens dont nous parlons goûtent entr'eux une paix qui ne peut-être troublée ; ils ſont aimez & eſtimez de tout le monde : il n'y a qu'une choſe ; c'eſt que leur bonté naturelle leur fait recevoir chez eux toute ſorte de monde ; ce qui fait qu'il y a quelquefois mauvaiſe compagnie : ce n'eſt pas que je les deſaprouve ; il faut vivre avec les gens tels qu'ils ſont : les gens qu'on dit être de bonne compagnie ne ſont ſouvent que ceux dont le vice eſt plus rafiné ; peut-être qu'il en eſt comme des poiſons, dont les plus ſubtils ſont auſſi les plus dangereux.

Et ce vieux homme, lui dis-je tout bas, qui a l'air ſi chagrin ? Je l'ai pris d'abord pour un étranger : car outre qu'il eſt habillé autrement que les autres, il cenſure tout ce qui ſe fait en France, & n'aprouve pas vôtre Gouvernement. C'eſt un vieux guerrier, me dit-il, qui ſe rend mémorable

ble à tous ſes Auditeurs par la longueur de ſes exploits. Il ne peut ſouffrir que la France ait gagné des batailles, où il ne ſe ſoit pas trouvé, ou qu'on vante un ſiege, où il n'ait pas monté à la tranchée : il ſe croit ſi néceſſaire à nôtre Hiſtoire, qu'il s'imagine qu'elle finit, où il a fini ; il regarde quelques bleſſures qu'il a reçûës, comme la diſſolution de la Monarchie ; & à la différence de ces Philoſophes, qui diſent qu'on ne joüit que du preſent, & que le paſſé n'eſt rien, il ne joüit au contraire que du paſſé, & n'exiſte que dans les Campagnes qu'il a faites : il reſpire dans les tems qui ſe ſont écoulez, comme les Heros doivent vivre dans ceux, qui paſſeront après eux. Mais pourquoi, dis-je, a-t'il quitté le ſervice ? Il ne l'a pas quitté, me répondit-il, mais le ſervice l'a quitté, on l'a employé dans une petite place, où il racontera le reſte de ſes jours :

mais il n'ira jamais plus loin ; le chemin des honneurs lui eſt fermé. Et pourquoi cela, lui dis-je? Nous avons une maxime en France, me répondit-il, c'eſt de n'élever jamais les Officiers, dont la patience à langui dans les emplois ſubalternes ; nous les regardons comme des gens, dont l'eſprit s'eſt comme retreci dans les détails ; & qui par une habitude de petites choſes, ſont devenus incapables des plus grandes : nous croyons qu'un homme qui n'a pas les qualitez d'un Général à trente ans, ne les aura jamais : que celui qui n'a pas ce coup d'œil, qui montre tout d'un coup un terrain de pluſieurs lieuës dans toutes ſes ſituations différentes ; cette preſence d'eſprit, qui fait que dans une victoire on ſe ſert de tous ſes avantages, & dans un échec de toutes ſes reſſources, n'acquerera jamais ces talens : C'eſt pour cela que nous avons

des

des emplois brillans pour ces hommes grands & ſublimes, que le Ciel a partagé non ſeulement d'un cœur, mais auſſi d'un genie heroïque ; & des emplois ſubalternes pour ceux, dont les talens le ſont auſſi. De ce nombre ſont ces gens ; qui ont vielli dans une guerre obſcure ; ils ne réüſſiſſent tout au plus qu'à faire ce qu'ils ont fait toute leur vie : & il ne faut point commencer à les charger dans le tems qu'ils s'affoibliſſent.

Un moment après, la curioſité me reprit, & je lui dis : je m'engage à ne vous plus faire de queſtions, ſi vous voulez encore ſouffrir celle-ci. Qui eſt ce grand jeune homme qui a des cheveux, peu d'eſprit, & tant d'impertinence ? D'où vient qu'il parle plus haut que les autres ; & ſe ſçait ſi bon gré d'être au monde ? C'eſt un homme à bonnes fortunes, me répondit-il. A ces mots des gens

entrerent, d'autres ſortirent, on ſe leva, quelqu'un vint parler à mon Gentilhomme, & je reſtai auſſi peu inſtruit qu'auparavant. Mais un moment après je ne ſçai par quel hazard ce jeune homme ſe trouva auprès de moi : & m'adreſſant la parole : il fait beau ; voudriez-vous, Monſieur, faire un tour dans le parterre ? Je lui répondis le plus civilement qu'il me fut poſſible ; & nous ſortîmes enſemble. Je ſuis venu à la campagne, me dit-il, pour faire plaiſir à la maîtreſſe de la maiſon, avec laquelle je ne ſuis pas mal : il y a bien certaine femme dans le monde, qui peſtera un peu ; mais qu'y faire ? je vois les plus jolies femmes de Paris ; mais je ne me fixe pas à une, & je leur en donne bien à garder ; car entre vous & moi je ne vaut pas grand choſe. Apparemment, Monſieur, lui dis-je, que vous avez quelque charge ou quelque emploi, qui vous empêche

che d'être plus aſſidu auprès d'elles. Non, Monſieur, je n'ai d'autre emploi que de faire enrager un mari, ou deſeſpérer un pere, j'aime à allarmer une femme qui croit me tenir, & la mettre à deux doigts de ma perte; nous ſommes quelques jeunes gens qui partageons ainſi tout Paris, & l'interreſſons à nos moindres démarches. A ce que je comprens, lui dis-je, vous faites plus de bruit que le guerrier le plus valeureux; & vous êtes plus conſidéré qu'un grave Magiſtrat. Si vous étiez en Perſe vous ne joüiriez pas de tous ces avantages; vous deviendriez plus propre à garder nos Dames qu'à leur plaire. Le feu me monta au viſage; & je crois que pour peu que j'euſſe parlé, je n'aurois pû m'empêcher de le bruſquer.

Que dis-tu d'un païs, où l'on tolere de pareilles gens, & où l'on laiſſe vivre un homme qui fait un tel métier? Où l'infidélité, la tra-

hiſon, le rapt, la perfidie, & l'injuſte conduiſent à la conſidération ? Où l'on eſtime un homme parce qu'il ôte une fille à ſon pere, une femme à ſon mari, & trouble les ſocietez les plus douces, & les plus ſaintes ? Heureux les enfans d'Hali, qui défendent leurs familles de l'oprobre & de la ſéduction ; la lumiere du jour n'eſt pas plus pure que le feu, qui brûle dans le cœur de nos femmes : nos filles ne penſent qu'en tremblant au jour, qui doit les priver de cette Vertu, qui les rend ſemblables aux Anges, & aux Puiſſances incorporelles. Terre natale & cherie, ſur qui le Soleil jette ſes premiers regards ; tu n'es point ſoüillée par les crimes horribles, qui obligent cet Aſtre à ſe cacher, dès qu'il paroît dans le noir Orient.

A Paris le 5. de la Lune de Rhamazan 1713.

LET-

LETTRE XLVII.

RICA à USBEK

A ***.

ETant l'autre jour dans ma chambre je vis entrer un Dervis extraordinairement habillé : sa barbe descendoit jusqu'à sa ceinture de corde : il avoit les pieds nuds : son habit étoit gris, grossier & en quelques endroits pointu : le tout me parut si bizare, que ma premiere idée fut d'envoyer chercher un Peintre, pour en faire une fantaisie.

Il me fit d'abord un grand compliment, dans lequel il m'aprit qu'il étoit homme de mérite, & de plus Capucin, on m'a dit, ajoûta-t'il, Monsieur, que vous retournez bien-tôt à la Cour de Perse, où vous tenez un rang distingué : je viens vous demander vôtre protection, & vous prier de

de nous obtenir du Roi une petite habitation auprès de Casbin, pour deux ou trois Religieux. Mon Pere, lui dis-je, vous voulez donc aller en Perse ? Moi, Monsieur, me dit-il ? Je m'en donnerai bien de garde ; je suis ici Provincial, & je ne troquerois pas ma condition contre celle de tous les Capucins du monde. Eh que diable me demandez-vous donc ? C'est, me répondit-il, que si nous avions cet hospice, nos peres d'Italie y enverroient deux ou trois de leurs Religieux. Vous les connoissez aparemment, lui dis-je, ces Religieux. Non, Monsieur, je ne les connois pas. Eh morbleu, que vous importe donc qu'ils aillent en Perse ! C'est un beau projet de faire respirer l'air de Casbin à deux Capucins : cela sera très utile & à l'Europe, & à l'Asie : il est fort nécessaire d'interresser là-dedans les Monarques. Voilà ce qui s'apelle de belles Colonies ; allez, vous

vous & vos ſemblables n'êtes point faits pour être tranſplantez, & vous ferez bien de continuer à ramper dans les endroits où vous vous êtes engendrez.

De Paris le 15. de la Lune de Rhamazan 1713.

LETTRE XLVIII.

RICA *à* * * *

J'Ai vû des gens chez qui la vertu eſt ſi naturelle, qu'elle ne ſe faiſoit pas même ſentir : ils s'attachoient à leur devoir ſans s'y plier, & s'y portoient comme par inſtinct : bien loin de relever par leurs diſcours leur rares qualitez, Il ſembloit qu'elles n'avoient pas percé juſqu'à eux. Voilà les gens que j'aime, non pas ces hommes vertueux qui ſemblent être étonnez de l'être, & qui regardent une bonne action comme un prodige, dont le recit doit ſurprendre.

Si

Si la modeſtie eſt une vertu néceſſaire à ceux, à qui le Ciel a donné de grands talens : que peut-on dire de ces inſectes, qui oſent faire paroître un orgueil, qui deshonoreroit les plus grands hommes?

Je vois de tous côtez des gens qui parlent ſans ceſſe d'eux mêmes : leurs converſations ſont un miroir, qui preſente toûjours leur impertinente figure : ils vous parleront des moindres choſes, qui leur ſont arrivées ; & ils veulent que l'intérêt qu'ils y prennent, les groſſiſſe à vos yeux : ils ont tout fait, tout vû, tout dit, tout penſé ; ils ſont un modéle univerſel ; un ſujet de comparaiſons inépuiſables ; une ſource d'exemples, qui ne tarit jamais. Oh que la loüange eſt fade, lors qu'elle reflechit vers le lieu d'où elle part !

Il y a quelques jours qu'un homme de ce caractere nous acca-

bla

bla pendant deux heures de lui, de ſon mérite, & de ſes talens: mais comme il n'y a point de mouvement perpetuel dans le monde, il ceſſa de parler: la converſation nous revint donc, & nous la prîmes.

Un homme qui paroiſſoit aſſez chagrin, commença par ſe plaindre de l'ennui répandu dans les converſations, quoi toûjours des ſots, qui ſe peignent eux-mêmes, & qui raménent tout à eux? Vous avez raiſon, reprit bruſquement nôtre Diſcoureur: il n'y a qu'à faire comme moi, je ne me louë jamais: j'ai du bien, de la naiſſance; je fais de la dépenſe; mes amis diſent que j'ai quelque eſprit: mais je ne parle jamais de tout cela: ſi j'ai quelques bonnes qualitez, celle dont je fais le plus de cas, c'eſt ma modeſtie.

J'admirois cet impertinent; & pendant qu'il parloit tout haut, je diſois tout bas: heureux celui qui

qui a assez de vanité pour ne dire jamais de bien de lui ; qui craint ceux qui l'écoutent ; & ne compromet point son mérite avec l'orgueïl des autres.

De Paris le 20. de la Lune de Rhamazan 1713.

LETTRE XLIX.

NARCUM, *Envoyé de Perse en Moscovie, à* USBEK

A Paris.

ON m'a écrit d'Ispahan ; que tu avois quitté la Perse, & que tu étois actuellement à Paris. Pourquoi faut-il que j'aprenne de tes nouvelles par d'autres que par toi ?

Les ordres du Roi des Rois me retiennent depuis cinq ans dans ce païs-ci ; où j'ai terminé plusieurs négociations importantes.

Tu sçais que le Czar est le seul des

dés Princes Chrétiens, dont les interêts ſoient mêlez avec ceux de la Perſe, parce qu'il eſt ennemi des Turcs comme nous.

Son Empire eſt plus grand que le nôtre : car on compte deux mille lieuës depuis Moſcow juſqu'à la derniere place de ſes Etats du côté de la Chine.

Il eſt le maître abſolu de la vie, & des biens de ſes Sujets, qui ſont tous eſclaves, à la réſerve de quatre familles. Le Lieutenant des Prophetes, le Roi des Rois, qui à le Ciel pour marche pieds, ne fait pas un exercice plus redoutable de ſa puiſſance.

A voir le Climat affreux de la Moſcovie, on ne croiroit jamais que ce fut une peine d'en être exilé : cependant dès qu'un Grand eſt diſgracié, on le relegue en Siberie. Comme la Loi de nôtre Prophete nous défend de boire du vin, celle du Prince le défend aux Moſcovites.

Ils

Ils ont une maniere de recevoir leurs Hôtes, qui n'eſt point du tout Perſane. Dès qu'un étranger entre dans la maiſon, le mari lui preſente ſa femme, l'étranger la baiſe : & cela paſſe pour une politeſſe faite au mari.

Quoique les Peres au Contrat de mariage de leurs filles ſtipulent ordinairement que le mari ne les foüettera pas ; cependant on ne ſçauroit croire combien les femmes Moſcovites aiment à être battuës ; elles ne peuvent comprendre qu'elles poſſedent le cœur de leur mari, s'il ne les bat comme il faut : une conduite oppoſée de ſa part, eſt une marque d'indifference impardonnable. Voici une Lettre qu'une d'elles écrivit dernierement à ſa mere.

MA CHERE MERE

JE ſuis la plus malheureuſe femme du monde : il n'y a rien que je n'aye fait pour me faire aimer de mon

mon mari ; & je n'ai jamais pû y réüſſir. Hier j'avois mille affaires dans la maiſon ; je ſortis, & je demeurai tout le jour dehors : je crus à mon retour qu'il me batteroit fort bien ; mais il ne me dit pas un ſeul mot. Ma ſœur eſt bien autrement traitée : ſon mari la roüe de coups tous les jours : elle ne peut pas regarder un homme, qu'il ne l'aſſomme ſoudain : ils s'aiment beaucoup auſſi ; & ils vivent de la meilleure intelligence du monde.

C'eſt ce qui la rend ſi fiere : mais je ne lui donnerai pas long tems ſujet de me mepriſer : j'ai réſolu de me faire aimer de mon mari, à quelque prix que ce ſoit : je le ferai ſi bien enrager, qu'il faudra bien qu'il me donne des marques d'amitié, il ne ſera pas dit que je ne ſerai pas battuë, & que je vivrai dans la maiſon, ſans que l'on penſe à moi ; la moindre chiquenaude qu'il me donnera, je crierai de toute ma force, afin qu'on s'imagine qu'il y va

tout

tout de bon, & je crois que ſi quelque voiſin venoit au ſecours, je l'étranglerois. Je vous ſuplie ma chere mere, de vouloir bien repreſenter à mon mari, qu'il me traite d'une maniere indigne. Mon pere, qui eſt un ſi honnête homme, n'agiſſoit pas de même : & il me ſouvient lorſque j'étois petite fille, qu'il me ſembloit quelquefois qu'il vous amoit trop. Je vous embraſſe, ma chere mere.

Les Moſcovites ne peuvent point ſortir de l'Empire, quand ce ſeroit pour voyager : ainſi ſéparez des autres Nations par les Loix du païs, ils ont conſervé leurs anciennes coûtumes avec d'autant plus d'attachement, qu'il ne croyoient pas qu'il fut poſſible qu'on en pût avoir d'autres.

Mais le Prince, qui régne à preſent a voulu tout changer : il a eu de grands démêlez avec eux au ſujet de leur barbe : le Clergé & les

les Moines n'ont pas moins combattu en faveur de leur ignorance.

Il s'attache à faire fleurir les Arts, & ne néglige rien pour porter dans l'Europe, & l'Asie la gloire de sa Nation oubliée jusqu'ici, & presque uniquement connuë d'elle-même.

Inquiet & sans cesse agité, il erre dans ses vastes Etats, laissant par tout des marques de sa severité naturelle.

Il les quitte comme s'ils ne pouvoient le contenir, & va chercher dans l'Europe d'autres Provinces, & de nouveaux Royaumes.

Je t'embrasse, mon cher Usbek, donne-moi de tes nouvelles, je te conjure.

De Moscow le 2. de la Lune de Chalval 1713.

LETTRE L.

RICA à USBEK.

A ***.

J'Etois l'autre jour dans une Societé, où je me divertis assez bien. Il y avoit là des femmes de tous les âges : une de soixante, une de quarante, laquelle avoit une niéce, qui pouvoit en avoit vingt ou vingt-deux. Un certain instinct me fit aprocher de cette derniere, & elle me dit à l'oreille. Que dites-vous de ma tante, qui à son âge veut avoir des amans, & fait encore la jolie ? Elle a tort lui dis-je, c'est un dessein qui ne convient qu'à vous. Un moment après je me trouvai auprés de sa tante, qui me dit : Que dites-vous de cette femme, qui a pour le moins soixante ans, qui a passé aujourd'hui plus d'une heure à sa toilette ? C'est du

tems

tems perdu lui dis-je, & il faut avoir vos charmas pour devoir y ſonger. J'allai à cette malheureuſe femme de ſoixante ans, & la plaignois dans mon ame, lors qu'elle me dit à l'oreille : Y a t'il rien de ſi ridicule ? Voyez cette femme qui a quatre-vingt ans, & qui met des rubans couleur de feu : elle veut faire la jeune, & ellé y réüſſit ; car cela aproche de l'enfance. Ah bon Dieu dis-je en moi-même, ne ſentirons-nous jamais que le ridicule des autres ? C'eſt peut-être un bonheur, diſois-je enſuite, que nous trouvions de la conſolation dans les foibleſſes d'autrui. Cependant j'étois en train de me divertir, & je dis : nous avons aſſez monté, deſcendons à preſent, & commençons par la vieille qui eſt au ſommet. Madame, vous vous reſſemblez ſi fort, cette Dame, à qui je viens de parler & vous, qu'il ſemble que vous ſoyez deux

ſœur ; & je ne crois pas que vous ſoyez plus âgées l'une que l'autre. Eh vraiment, Monſieur, me dit-elle, lorſque l'une mourra, l'autre devra avoir grand peur : je ne crois pas qu'il y ait d'elle à moi deux jours de difference. Quand je tins cette femme décrepite, j'allai à celle de ſoixante ans. Il faut, Madame, que vous décidiez un pari que j'ai fait : j'ai gagé que cette Dame & vous, lui montrant la femme de quarante ans, étiez de même âge. Ma foi, dit-elle, je ne crois pas qu'il y ait ſix mois de difference. Bon, m'y voilà ; continuons, Je deſcendis encore ; & j'allai à la femme de quarante ans, Madame, faites-moi la grace de me dire, ſi c'eſt pour rire que vous apellez cette Demoiſelle, qui eſt à l'autre table vôtre niéce ? Vous êtes auſſi jeune qu'elle : elle a même quelque choſe dans le viſage de paſſé, que vous n'avez certainement

ment pas ; & ces couleurs vives qui paroiſſent ſur vôtre teint.... Attendez, me dit-elle, je ſuis ſa tante ; mais ſa mere avoit pour le moins vingt-cinq ans plus que moi ? nous n'étions pas de même lit ; j'ai oüi dire à feuë ma ſœur, que ſa fille & moi nâquîmes à la même anné Je le diſois bien, Madame, & je n'avois pas tort d'être étonné.

Mon cher Uſbek, les-femmes qui ſe ſentent finir d'avance par la perte de leurs agrémens, voudroient reculer vers la jeuneſſe ; eh comment ne chercheroient-elles pas à tromper les autres ? Elles ſont tous leurs efforts pour ſe tromper elles-mêmes, & pour ſe dérober la plus affligeante de toutes les idées.

A Paris le 3. de la Lune de Chalval 1713.

LET-

LETTRE LI.

ZELIS à USBEK

A Paris.

JAmais passion n'a été plus forte & plus vive que celle de Cosrou Eunuque blanc pour mon esclave Zelide; il la demande en mariage avec tant de fureur, que je ne puis la lui refuser: Et pourquoi ferois je de la résistance, lorsque sa mere n'en fait pas; & que Zelide elle-même paroît satisfaite de l'idée de ce mariage imposteur, & de l'ombre vaine qu'on lui presente.

Que veut-elle faire de cet infortuné, qui n'aura d'un mari que la jalousie; qui ne sortira de sa froideur que pour entrer dans un desespoir inutile, qui se rapellera toûjours la memoire de ce qu'il a été, pour la faire souvenir de ce qu'il n'est plus, qui toûjours prêt

à

ſe donner, & ne ſe donnant jamais, ſe trompera, la trompera ſans ceſſe, & lui fera eſſuyer à chaque inſtant tous les malheurs de ſa condition

Eh quoi ? être toûjours dans les images, & dans les phantômes ; ne vivre que pour imaginer ? Se trouver toûjours auprès des plaiſirs, & jamais dans les plaiſirs ? Languiſſante dans les bras d'un malheureux, au lieu de répondre à ſes ſoupirs, ne répondre qu'à ſes regrets ?

Quel mépris ne doit-on pas avoir pour un homme de cette eſpece, fait uniquement pour garder, & jamais pour poſſeder ? Je cherche l'amour, & je ne la vois pas.

Je te parle librement, parce que tu aimes ma naïveté, & que tu preferes, mon air libre, & ma ſenſibilité pour les plaiſirs, à la pudeur feinte de mes compagnes.

Je t'ai oüi dire mille fois que les Eunu-

Eunuques goûtent avec les femmes une ſorte de volupté, qui nous eſt inconnuë : que la nature ſe dédommage de ſes pertes; qu'elle a des reſſources, qui réparent le deſavantage de leur condition ; qu'on peut bien ceſſer d'être homme, mais non pas d'être ſenſible ; & que dans cet état on eſt comme dans un troiſiéme ſens, où l'on ne fait, pour ainſi dire, que changer de plaiſirs.

Si cela étoit, je trouverois Zelide moins à plaindre ; c'eſt quelque choſe de vivre avec des gens moins malheureux.

Donne-moi tes ordres là-deſſus, & fais-moi ſçavoir ſi tu veux que le mariage s'accompliſſe dans le Serrail. Adieu.

Du Serrail d'Iſpahan le 5. de la Lune de Chalval 1713.

Fin du Tome premier.

LETTRES PERSANES.

NOUVELLE EDITION.

TOME SECOND.

A LONDRES.

M. DCC. XXXV.

LETTRES PERSANES.

LETTRE LII.

RICA à USBEK

A ***.

J'Etois ce matin dans ma chambre laquelle comme tu ſçais, n'eſt ſeparée des autres que par une cloiſon fort mince, & percée en pluſieurs endroits; de maniere qu'on entend tout ce qui ſe dit dans la chambre voiſine. Un homme qui ſe promenoit à grands pas diſoit à un autre: Je ne ſçais ce que c'eſt; mais tout ſe tourne contre moi; il y a plus de trois jours que je n'ai rien dit, qui m'ait fait honneur;

& je me ſuis trouvé confondu pêle-mêle dans toutes les converſations, ſans qu'on ait fait la moindre attention à moi, & qu'on m'ait deux fois adreſſé la parole. J'avois préparé quelques ſaillies pour relever mon diſcours, jamais on n'a voulu ſouffrir que je les fiſſe venir : j'avois un conte fort joli à faire ; mais à meſure que j'ai voulu l'aprocher, on l'a eſquivé comme ſi je l'avois fait exprès : j'ai quelques bon mots, qui depuis quatre jours vieilliſent dans ma tête, ſans que j'en aye pû faire le moindre uſage : ſi cela continuë, je crois qu'à la fin je ſerai un ſot : il ſemble que ce ſoit mon Etoile, & que je ne puiſſe m'en diſpenſer. Hier j'avois eſperé de briller avec trois ou quatre vieilles femmes, qui certainement ne m'impoſent point ; & je devois dire les plus jolies choſes du monde ; je fus plus d'un quart d'heure à diriger ma converſation : mais elles

elles ne tinrent jamais un propos ſuivi ; & elles couperent comme des Parques fatales, le fil de tous mes diſcours. Veux-tu que je te diſe ; la réputation de bel eſprit coûte bien à ſoûtenir : je ne ſçais comment tu as fait pour y parvenir. Il me vient dans l'idée une choſe, reprit l'autre : travaillons de concert à nous donner de l'eſprit ; aſſocions-nous pour cela : nous nous dirons chacun tous les jours dequoi nous devons parler, & nous nous ſecourerons ſi bien, que ſi quelqu'un vient nous interrompre au milieu de nos idées ; nous l'attirerons nous-mêmes, & s'il ne veut pas venir de bon gré nous lui ferons violence ; nous conviendrons des endroits où il faudra aprouver ; de ceux où il faudra ſourire ; des autres où il faudra rire tout-à-fait, & à gorge deployée : tu verras que nous donnerons le ton à toutes les converſations, & qu'on admirera la

vivacité de nôtre esprit, & le bonheur de nos reparties : nous nous protegerons par des signes de tête mutuels : tu brilleras aujourd'hui ; demain tu seras mon second : j'entrerai avec toi dans une maison ; & je m'écrierai en te montrant : il faut que je vous dise une réponse bien plaisante que M. vient de faire à un homme, que nous avons trouvé dans la ruë ; & je me tournerai vers toi : il ne s'y attendoit pas, il a été bien étonné. Je reciterai quelques-uns de mes vers ; & tu diras : j'y étois quand il les fit ; c'étoit dans un souper, & il ne rêva pas un moment : souvent même nous nous raillerons toi & moi ; & l'on dira : Voyez comme ils s'attaquent ; comme ils se défendent ; il ne s'épargnent pas voyons comment il sortira de là ; à merveille ; quelle presence d'esprit ; Voilà une véritable bataille : mais on ne dira pas que nous nous étions escarmouchez dès la veille.

Il faudra acheter de certains Livres qui ſont des recuëils de bons mots, compoſez à l'uſage de ceux qui n'ont pas d'eſprit, & qui en veulent contrefaire; tout depend d'avoir des modéles : je veux qu'avant ſix mois nous ſoyons en état de tenir une converſation d'une heure toute remplie de bons mots: mais il faudra avoir une attention; c'eſt de ſoutenir leur fortune : ce n'eſt pas tout que de dire un bon mot: il faut le publier, il faut le répandre, & le ſemer par tout; ſans cela autant de perdu : & je t'avouë qu'il n'y a rien de ſi deſolant que de voir une jolie choſe qu'on a dite, mourir dans l'oreille d'un ſot, qui l'entend. Il eſt vrai que ſouvent il y a une compenſation, & que nous diſons auſſi bien des ſotiſes, qui paſſent *incognito*; & c'eſt la ſeule choſe, qui peut nous conſoler dans cette occaſion. Voilà, mon cher, le parti qu'il nous faut prendre : fais ce que je te di-

rai, & je te promets avant six mois une place à l'Academie : c'eſt pour te dire que le travail ne ſera pas long : car pour lors tu pouras renoncer à ton art ; tu ſeras homme d'eſprit malgré que tu en ayes. On remarque en France que dès qu'un homme entre dans une compagnie ; il prend d'abord ce qu'on apelle l'eſprit du Corps ; tu en feras de même ; & je ne crains pour toi que l'embarras des aplaudiſſemens.

A Paris le 6. de la Lune de Zilcadé 1714.

LETTRE LIII.

RICA *à* IBBEN.

A Smirne.

CHez les Peuples d'Europe le premier quart d'heure du mariage aplanit toutes les difficultez ; les dernieres faveurs ſont toûjours de même datte que la bénedic-

nediction nuptiale: les femmes n'y font point comme nos Perſanes, qui diſputent le terrain quelquefois des mois entiers: il n'y a rien de plenier: ſi elles ne perdent rien, c'eſt qu'elles n'ont rien à perdre: mais on ſçait toûjours, choſe honteuſe! le moment de leur défaite; & ſans conſulter les Aſtres, on peut produire au juſte l'heure de la naiſſance de leurs enfans.

Les François ne parlent preſque jamais de leurs femmes: c'eſt qu'ils ont peur d'en parler devant des gens, qui les connoiſſent mieux qu'eux.

Il y a parmi eux des hommes très malheureux, que perſonne ne conſole; ce ſont les maris jaloux; il y en a que tout le monde haït, ce ſont les maris jaloux: il y en a que tous les hommes mépriſent, ce ſont encore les maris jaloux.

Auſſi n'y a-t'il point de païs où ils ſoient en ſi petit nombre, que

chez les François : leur tranquilité n'eſt pas fondée ſur la confiance, qu'ils ont en leurs femmes ; c'eſt au contraire ſur la mauvaiſe opinion, qu'ils en ont : toutes les ſages précautions des Aſiatiques ; les voiles qui les couvrent ; les priſons où elles ſont détenuës ; la vigilance des Eunuques leur paroiſſent des moyens plus propres à exercer l'induſtrie du Sexe, qu'à la laſſer. Ici les maris prennent leur parti de bonne grace, & regardent les infidélitez comme des coups d'une Etoile inévitable. Un mari qui voudroit ſeul poſſeder ſa femme, ſeroit regardé comme un perturbateur de la joïe publique ; & comme un inſenſé, qui voudroit joüir de la lumiere du Soleil, à l'excluſion des autres hommes.

Ici un mari qui aime ſa femme, eſt un homme qui n'a pas aſſez de mérite pour ſe faire aimer d'une autre : qui abuſe de la néceſſité de

la

la Loi pour ſupléer aux agrémens qui lui manquent ; qui ſe ſert de tous ſes avantages au préjudice d'une Societé entiere, qui s'aproprie ce qui ne lui avoit été donné qu'en engagement, & qui agit autant qu'il eſt en lui pour renverſer une convention tacite, qui fait le bonheur de l'un & de l'autre ſexe. Ce titre de mari d'une jolie femme, qui ſe cache en Aſie avec tant de ſoin ſe porte ici ſans iniquiétude : on ſe ſent en état de faire diverſion par tout. Un Prince ſe conſole de la perte d'une place, par la priſe d'une autre. Dans le tems que le Turc nous prenoit Bagdat, n'enlevions-nous pas au Mogol la forteresſe de Cantahor ?

Un homme qui en general ſouffre les infidélitez de ſa femme, n'eſt point deſaprouvé ; au contraire on le louë de ſa prudence : il n'y a que les cas particuliers, qui deshonorent.

Ce

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait des Dames vertueuſes, & on peut dire qu'elles ſont diſtinguées : mon conducteur me les faiſoit toûjours remarquer ; mais elles étoient toutes ſi laides, qu'il faut être un Saint pour ne pas haïr la vertu.

Après ce que je t'ai dit des mœurs de ce païs-ci, tu t'imagine facilement que les François ne s'y piquent gueres de conſtance : ils croyent qu'il eſt auſſi ridicule de jurer à une femme, qu'on l'aimera toûjours ; que de ſoûtenir qu'on ſe portera toûjours bien, ou qu'on ſera toûjours heureux. Quand ils promettent à une femme qu'ils l'aimeront toûjours ; ils ſupoſent qu'elle de ſon côté leur promet d'être toûjours aimable ; & ſi elle manque à ſa parole, ils ne ſe croyent plus engagez à la leur.

A Paris le 7. de la Lune de Zilcadé 2. 1713.

LET-

LETTRE LIV.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

LE jeu eſt très en uſage en Europe : c'eſt un état que d'être joüeur : ce ſeul titre tient lieu de naiſſance, de bien, de probité : il met tout homme qui le porte au rang des honnêtes gens ſans examen : quoi qu'il n'y ait perſonne qui ne ſache, qu'en jugeant ainſi, il s'eſt trompé très ſouvent : mais on eſt convenu d'être incorrigible.

Les femmes y ſont ſur tout très adonnées : il eſt vrai qu'elles ne s'y livrent gueres dans leur jeuneſſe, que pour favoriſer une paſſion plus chere ; mais à meſure qu'elles vieilliſſent, leur paſſion pour le jeu ſemble rajeunir ; & cette paſſion remplit tout le vuide des autres.

Elles

Elles veulent ruïner leurs maris ; & pour y parvenir, elles ont des moyens pour tous les âges, depuis la plus tendre jeuneſſe juſqu'à la vieilleſſe la plus décrepite: les habits & les équipages commencent le dérangement, la coquetterie l'augmente ; le jeu l'acheve.

J'ai vû ſouvent neuf ou dix femmes, ou plûtôt neuf ou dix ſiécles, rangez autour d'une table : je les ai vûës dans leurs eſperances, dans leur crainte, dans leurs joyes, ſur tout dans leurs fureurs : tu aurois dit qu'elles n'auroient jamais le tems de s'apaiſer, & que la vie alloit les quitter avant leur deſeſpoir ; tu aurois été en doute ſi ceux qu'elles payoient, étoient leurs créanciers, ou leurs légataires.

Il ſemble que nôtre Saint Prophete ait eu principalement en vûë de nous priver de tout ce qui peut troubler nôtre raiſon : il nous

nous a interdit l'uſage du vin, qui la tient enſevelie ; il nous a par un précepte exprès défendu les jeux de hazard ; & quand il lui a été impoſſible d'ôter la cauſe des paſſions, il les a amorties. L'amour parmi nous ne porte ni trouble, ni fureur : c'eſt une paſſion languiſſante, qui laiſſe nôtre ame dans le calme : la pluralité des femmes nous ſauve de leur empire, elle tempere la violence de nos deſirs.

A Paris le 18. de la Lune de Zilhazé 1714.

LETTRE LV.

USBEK à RHEDI

A Veniſe.

LEs libertins entretiennent ici un nombre infini de filles de joye ; & les dévots un nombre innombrable de Dervis ; ces Dervis font trois vœux, d'obéiſ-

béïſſance, de pauvreté, & de chaſteté. On dit que le premier eſt le mieux obſervé de tous ; quant au ſecond, je te répons qu'il ne l'eſt point; je te laiſſe à juger du troiſiéme.

Mais quelque riches que ſoient ces Dervis, ils ne quittent jamais la qualité de pauvres : nôtre glorieux Sultan renonceroit plûtôt à ſes magnifiques & ſublimes titres : ils ont raiſon, car ce titre de pauvre les empêche de l'être.

Les Medecins, & quelques-uns de ces Dervis, qu'on apelle Confeſſeurs, ſont toûjours ici ou trop eſtimez ou trop mépriſez: cependant on dit que les heritiers s'accommodent mieux des Medecins que des Confeſſeurs.

Je fus l'autre jour dans un Convent de ces Dervis : un d'entr'eux venerable par ſes cheveux blancs, m'accuëillit fort honnêtement ; & après m'avoir fait voir toute la maiſon, il me mena dans le Jardin,

où nous nous mîmes à diſcourir. Mon Pere, lui dis-je, quel emploi avez-vous dans la Communauté? Monſieur, me répondit-il, avec un air très content de ma queſtion, je ſuis Caſuiſte, Caſuiſte, repris-je? Depuis que je ſuis en France, je n'ai pas oüi parler de cette charge. Eh quoi, vous ne ſçavez pas ce que c'eſt qu'un Caſuiſte! Eh bien écoutez? je vais vous en donner une idée, qui ne vous laiſſera rien à deſirer. Il y a deux ſortes de pechez; de mortels, qui excluent abſolument du Paradis: de véniels, qui offenſent Dieu à la vérité; mais ne l'irritent pas au point de nous priver de la béatitude: or tout nôtre Art conſiſte à bien diſtinguer ces deux ſortes de pechez; car à la réſerve de quelques Libertins, tous les Chrétins veulent gagner le Paradis: mais il n'y a gueres perſonne qui ne le veuille gagner à meilleur marché qu'il eſt poſſible. Quand

on

on connoît bien les pechez mortels ; on tâche de ne pas commettre de ceux là ; & l'on fait ſon affaire : il y a des hommes qui n'aſpirent pas à une ſi grande perfection ; & comme ils n'ont point d'ambition, ils ne ſe ſoucient pas des premieres places : auſſi ils entrent en Paradis le plus juſte qu'ils peuvent, pourvû qu'ils y ſoient, cela leur ſuffit : leur but eſt de n'en faire ni plus ni moins. Ce ſont des gens qui raviſſent le Ciel, plûtôt qu'ils ne l'obtiennent ; & qui diſent à Dieu : Seigneur, j'ai accompli les conditions à la rigueur ; vous ne pouvez vous empêcher de tenir vos promeſſes, comme je n'en ai pas fait plus que vous n'en avez demandé ; je vous diſpenſe de m'en accorder plus que vous n'en avez promis.

Nous ſommes donc des gens néceſſaires, Monſieur. Ce n'eſt pas tout pourtant ; vous allez bien voir autre choſe. L'action ne fait

pas

pas le crime ; c'eſt la connoiſſance de celui qui le commet : celui qui fait un mal, tandis qu'il peut croire que ce n'en eſt pas un ; eſt en ſûreté de conſcience : & comme il y a un nombre infini d'actions équivoques : un Caſuiſte peut leur donner un degré de bonté, qu'elles n'ont point, en les qualifiant telles ; & pourvû qu'il puiſſe perſuader qu'elles n'ont pas de venin, il le leur ôte tout entier.

Je vous dis ici le ſecret d'un métier, où j'ai vieilli ; je vous en fais voir les rafinemens : il y a un tour à donner à tout, même aux choſes qui en paroiſſent les moins ſuſceptibles. Mon Pere lui dis-je, cela eſt fort bon : mais comment vous accommodez-vous avec le Ciel ? Si le Grand Sophi avoit dans ſa Cour un homme comme vous, qui fit à ſon égard ce que vous faites contre vôtre Dieu, qui mit de la différence entre ſes ordres, & qui

aprît à ſes Sujets dans quel cas ils doivent les exécuter, & dans quel autre ils peuvent les violer ; il le feroit empâler ſur l'heure. Là-deſſus je ſaluai mon Dervis, & le quittai ſans attendre ſa réponſe.

A Paris le 23. de la Lune de Maharram 1714.

LETTRE LVI.

RICA *à* RHEDI.

A Veniſe.

A Paris, mon cher Rhedi, il y a bien des métiers. Là un homme obligeant vient pour un peu d'argent vous offrir le ſecret de faire de l'or.

Un autre vous promet de vous faire coucher avec les Eſprits Aëriens, pourvû que vous ſoyez ſeulement trente ans ſans voir des femmes.

Vous trouverez enſuite des devins ſi habiles, qu'ils vous diront tout vôtre vie, pourvû qu'ils ayent

ayent ſeulement eu un quart d'heure de converſation avec vos domeſtiques.

Des femmes adroites ſont de la Virginité une fleur, qui périt, & renaît tous les jours; & ſe cuëillit la centiéme fois plus douloureuſement que la premiere.

Il y en a d'autres, qui réparant par la force de leur Art toutes les injures du tems, ſçavent rétablir ſur un viſage une beauté qui chancelle; & même rapeller une femme du ſommet de la vieilleſſe, pour la faire redeſcendre juſqu'à la jeuneſſe la plus tendre.

Tous ces gens-là vivent, ou cherchent à vivre dans une Ville, qui eſt la mere de l'invention.

Les revenus des Citoyens ne s'y afferment point; ils ne conſiſtent qu'en eſprit & en induſtrie: chacun a la ſienne, qu'il fait valoir de ſon mieux.

Qui voudroit nombrer tous les gens de Loi, qui pourſuivent le

revenu de quelque Moſquée, auroit auſſi-tôt compté les ſables de la Mer, & les eſclaves de nôtre Monarque.

Un nombre infini de Maîtres de Langues, d'Arts, & Sciences, enſeignent ce qu'ils ne ſçavent pas; & ce talent eſt bien conſidérable, car il ne faut pas beaucoup d'eſprit pour montrer ce qu'on ſçait; mais il en faut infiniment pour enſeigner ce qu'on ignore.

On ne peut mourir ici que ſubitement, la mort ne ſçauroit autrement exercer ſon empire: car il y a dans tous les coins des gens qui ont des remedes infaillibles contre toutes les maladies imaginables.

Toutes les Boutiques ſont tenduës de filets inviſibles, où ſe vont prendre tous les acheteurs; l'on en ſort pourtant quelquefois à bon marché: une jeune Marchande cajole une heure entiere

tiere, pour lui faire acheter un paquet de curedents.

Il n'y a perſonne qui ne ſorte de cette Ville plus précautionné qu'il n'y eſt entré : à force de faire part de ſon bien aux autres, on aprend à le conſerver ; ſeul avantages des étrangers dans cette Ville enchantereſſe.

A Paris le 10. *de la Lune de Saphar* 1714.

LETTRE LVII.

RICA *à* USBEK.

A ***.

J'Etois l'autre jour dans une maiſon, où il y avoit un cercle de gens de toute eſpece : je trouvai la converſation occupée par deux vielles femmes, qui avoient en vain travaillé tout le matin à ſe rajeunir. Il faut avoüer, diſoit

soit une d'entr'elles, que les hommes d'aujourd'hui sont bien differens de ceux que nous voyions dans nôtre jeuneſſe : ils étoient polis, gracieux, complaiſans : mais à preſent je les trouve d'une brutalité inſuportable. Tout eſt changé, dit pour lors un homme qui paroiſſoit accablé de goute : le tems n'eſt plus comme il étoit, il y a quarante ans ; tout le monde ſe portoit bien, on marchoit, on étoit gai, on ne demandoit qu'à rire & à danſer : à preſent tout le monde eſt d'une triſteſſe inſuportable. Un moment après la converſation tourna du côté de la politique : morbleu, dit un vieux Seigneur, l'Etat n'eſt plus gouverné : trouvez-moi à preſent un Miniſtre comme Monſieur Colbert : je le connoiſſois beaucoup ce Monſieur Colbert ; il étoit de mes amis ; il me faiſoit toûjours payer de mes penſions avant qui que ce fût ; le bel ordre

dre qu'il y avoit dans les Finances ! Tout le monde étoit à ſon aiſe ; mais aujourd'hui, je ſuis ruïné. Monſieur, dit pour lors un Eccleſiaſtique, vous parlez là du tems le plus miraculeux de nôtre invincible Monarque : y a t'il rien de ſi grand que ce qu'il faiſoit alors pour détruire l'Hereſie ? Et comptez-vous pour rien l'abolition des duels, dit d'un air content un autre homme, qui n'avoit point encore parlé ? La remarque eſt judicieuſe, me dit quelqu'un à l'oreille : cet homme eſt charmé de l'Edit, & il l'obſerve ſi bien, qu'il y a ſix mois qu'il reçût cent coups de bâton, pour ne le pas violer.

Il me ſemble, Uſbek, que nous ne jugeons jamais des choſes que par un retour ſecret, que nous faiſons ſur nous-mêmes. Je ne ſuis pas ſurpris que les Négres peignent le Diable d'une blancheur ébloüiſſante, & leurs Dieux

Dieux noirs comme du charbon, que la Venus de certains Peuples ait des mammelles, qui lui pendent juſques aux cuiſſes, & qu'enfin tous les Idolâtres ayent répreſenté leurs Dieux avec une figure humaine, & leur ayent fait part de toutes leurs inclinations. On a dit fort bien que ſi les Triangles faiſoient un Dieu, ils lui donneroient trois côtez.

Mon cher Uſbek, quand je vois des hommes qui rampent ſur un atôme, c'eſt-à-dire la Terre, qui n'eſt qu'un point de l'Univers, ſe propoſer directement pour modéles de la Providence, je ne ſçais comment accorder tant d'extravagance, avec tant de petiteſſe.

A Paris le 14. *de la Lune de Saphar* 1714.

BIBL. INST. ...

LETTRE LVIII.

USBEK. à IBBEN.

A Smirne.

TU me demande s'il y a des Juifs en France? Sçacheque par tout où il y a de l'argent, il y a des Juifs. Tu me demande ce qu'ils y font? Préciſement ce qu'ils font en Perſe: rien ne reſſemble plus à un Juif d'Aſie, qu'un Juif Européen.

Ils font paroître chez les Chrétiens comme parmi nous, une obſtination invincible pour leur Religion, qui va juſqu'à la folie.

La Religion Juive eſt un vieux tronc, qui a produit deux branches, qui ont couvert toute la terre, je veux dire le Mahometiſme, & le Chriſtianiſme: ou plûtôt c'eſt une mere qui a engendré deux filles, qui l'ont accablée de mille playes: car en fait de

Religion les plus proches ſont les plus grandes ennemies. Mais quelques mauvais traitemens qu'elle en ait reçû, elle ne laiſſe pas de ſe glorifier de les avoir miſes au monde : elle ſe ſert de l'un & de l'autre, pour embraſſer le Monde entier, tandis que d'un autre côté ſa vieilleſſe venerable embraſſe tous les tems.

Les Juifs ſe regardent donc comme la ſource de toute ſainteté, & l'origine de toute Religion: ils nous regardent au contraire comme des Hérétiques, qui ont changé la Loi, ou plûtôt comme des Juifs rebelles.

Si le changement s'étoit fait inſenſiblement, ils croyent qu'ils auroient été facilement ſeduits : mais comme il s'eſt fait tout-à-coup, & d'une maniere violente, comme ils peuvent marquer le jour & l'heure de l'une & de l'autre naiſſance: ils ſe ſcandaliſent de trouver en nous

nous des âges, & se tiennent fermes à une Religion, que le monde même n'a pas précédée.

Ils n'ont jamais eu dans l'Europe un calme pareil à celui, dont ils joüissent. On commence à se défaire parmi les Chrétiens de cet esprit d'intolerance, qui les animoit: on s'est mal trouvé en Espagne de les avoir chassez; & en France d'avoir fatigué des Chrétiens, dont la croyance differoit un peu de celle du Prince. On s'est aperçû que le zele pour les progrès de la Religion, est different de l'attachement, qu'on doit avoir pour elle; & que pour l'aimer & l'observer, il n'est pas necessaire de haïr & de persecuter ceux qui ne l'observent pas.

Il seroit à souhaiter que nos Mahumans pensassent aussi sensement sur cet article, que les Chrétiens; que l'on pût une bonne fois faire la paix entre Hali, & Abubeker & laisser à Dieu le

ſoin de décider des mérites de ces Saints Prophetes : je voudrois qu'on les honorât par des Actes de vénération & de reſpect ; & non pas par de vaines préferences ; & qu'on cherchât à mériter leur faveur, quelque place que Dieu leur ait marquée, ſoit à ſa droite ou bien ſous le marche-pied de ſon trône.

A Paris le 18. de la Lune de Saphar 1714.

LETTRE LIX.

USBEK à RHEDI.

A Veniſe.

J'Entrai l'autre jour dans une Egliſe fameuſe, qu'on apelle Nôtre-Dame : pendant que j'admirois ce ſuperbe édifice, j'eus occaſion de m'entretenir avec un Eccleſiaſtique, que la curioſité y avoit attiré comme moi.

moi. La converſation tomba ſur la tranquilité de ſa profeſſion. La plûpart des gens, me dit-il, envient le bonheur de nôtre Etat ; & ils ont raiſon, cependant il a ſes deſagrémens : nous ne ſommes point ſi ſeparez du monde, que nous n'y ſoyons apellez en mille occaſions : là nous avons un rôle très difficile à ſoutenir.

Les gens du monde ſont étonnans : ils ne peuvent ſouffrir nôtre Aprobation, ni nos Cenſures ; ſi nous les voulons corriger, ils nous trouvent ridicules ; ſi nous les aprouvons, ils nous regardent comme des gens au deſſous de nôtre caractere : Il n'y a rien de ſi humiliant que de penſer qu'on a ſcandaliſé les impies mêmes. Nous ſommes donc obligez de tenir une conduite équivoque, & d'impoſer aux libertins ; non pas par un caractere décidé ; mais par l'incertitude où nous les

mettons de la maniere dont nous recevons leurs discours : il faut avoir beaucoup d'esprit pour cela ; cet état de neutralité est difficile ; les gens du monde, qui hazardent tout ; qui se livrent à toutes leurs saillies ; qui, selon le succès, les poussent ou les abandonnent ; réüssissent bien mieux.

Ce n'est pas tout, cet état si heureux, & si tranquille, que l'on vante tant, nous ne le conservons pas dans le monde. Dès que nous y paroissons, on nous fait disputer : on nous fait entreprendre, par exemple, de prouver l'utilité de la priere à un homme, qui ne croit pas en Dieu ; la nécessité du jeûne à un autre, qui a nié toute sa vie l'immortalité de l'ame : l'entreprise est laborieuse ; & les rieurs ne sont pas pour nous. Il y a plus, une certaine envie d'attirer les autres dans nos opinions, nous tourmente

mente ſans ceſſe, & eſt, pour ainſi dire, attachée à nôtre profeſſion. Cela eſt auſſi ridicule, que ſi on voyoit les Européens travailler en faveur de la nature humaine, à blanchir le viſage des Africains. Nous troublons l'Etat, nous nous tourmentons nous-mêmes à faire recevoir des points de Religion, qui ne ſont point fondamentaux; & nous reſſemblons à ce Conquerant de la Chine, qui pouſſa ſes Sujets à une révolte generale, pour les avoir voulu obliger à ſe rogner les cheveux, ou les ongles.

Le zele même que nous avons pour faire remplir à ceux dont nous ſommes chargez, les devoirs de nôtre ſainte Religion, eſt ſouvent dangereux; & il ne ſçauroit être accompagné de trop de prudence Un Empereur nommé Theodoſe fit paſſer au fil de l'épée tous les habitans d'une Ville, même les femmes & les petits

enfans : s'étant enſuite preſenté pour entrer dans une Egliſe, un Evêque nommé Ambroiſe lui fit fermer les portes, comme à un meurtrier & un Sacrilége, & en cela il fit une action heroïque. Cet Empereur ayant enſuite fait la pénitence, qu'un tel crime exigeoit, ayant été admis dans l'Egliſe, s'alla placer parmi les Prêtres : le même Evêque l'en fit ſortir : & en cela il commit l'action d'un fanatique, & d'un fou ; tant il eſt vrai que l'on doit ſe défier de ſon zele Qu'importoit à la Religion ou à l'Etat que ce Prince eût ou n'eût pas une place parmi les Prêtres ?

A Paris le 1. de la Lune de Rabiab. 1714.

LETTRE LX.

ZELIS à USBEK.

A Paris.

TA fille ayant atteint ſa ſéptiéme année, j'ai crû qu'il étoit tems de la faire paſſer dans les apartemens interieurs du Serrail, & de ne point attendre qu'elle ait dix ans, pour la confier aux Eunuques noirs. On ne ſçauroit de trop bonne heure priver une jeune perſonne des libertez de l'enfance, & lui donner une éducation ſainte dans les Sacrez murs, où la pudeur habite.

Car je ne puis être de l'avis de ces Meres, qui ne renferment leurs filles, que lors qu'elles ſont ſur le point de leur donner un époux, qui les condamnant au Serrail plûtôt qu'elles ne les y conſacrent, leur font embraſſer violemment une maniere de vie, qu'elles

qu'elles auroient dû leur inſpirer. Faut-il tout attendre de la force de la Raiſon, & rien de la douceur de l'habitude.

C'eſt en vain que l'on nous parle de la ſubordination, où la nature nous a miſes : ce n'eſt pas aſſez de nous la faire ſentir, il faut nous la faire pratiquer, afin qu'elle nous ſoutienne dans ce tems critique, où les paſſions commencent à naître, & à nous encourager à l'indépendance.

Si nous n'étions attachées à nous que par le devoir, nous pourions quelquefois l'oublier, ſi nous n'y étions entraînées que par le penchant, peut-être un penchant plus fort pouroit l'affoiblir. Mais quand les Loix nous donnent à un homme, elles nous dérobent à tous les autres, & nous mettent auſſi loin d'eux, que ſi nous en étions à cent mille lieuës.

La nature induſtrieuſe en faveur

veur des hommes, ne s'eſt pas bornée à leur donner des deſirs ; elle a voulu que nous en euſſions nous-mêmes, & que fuſſions des inſtrumens animez de leur felicité, elle nous a mis dans le feu des paſſions, pour les faire vivre tranquilles : s'ils ſortent de leur inſenſibilité, elle nous a deſtinées à les y faire rentrer ; ſans que nous puiſſions jamais goûter cet heureux état, où nous les mettons.

Cependant Uſbek, ne t'imagine pas que ta ſituation ſoit plus heureuſe que la mienne : j'ai goûté ici mille plaiſirs, que tu ne connois pas : mon imagination a travaillé ſans ceſſe à m'en faire connoître le prix : j'ai vécu, & tu n'as fait que languir.

Dans la priſon même, où tu me retiens je ſuis plus libre que toi, tu ne ſçaurois redoubler tes attentions pour me faire garder, que je ne joüiſſe de tes inquiétudes : & tes ſoupçons, ta jalouſie,

tes chagrins ſont autant de marques de ta dépendance.

Continuë, cher USBEK, fais veiller ſur moi nuit & jour : ne te fie pas même aux précautions ordinaires : augmente mon bonheur en aſſurant le tien, & ſçache que je ne redoute rien, que ton indifference.

Du Serrail d'Iſpahan le 2. de la Lune de Rabiab 1. 1714.

LETTRE LXI.

RICA à USBEK

A ***.

JE crois, que tu veux paſſer ta vie à la campagne ; je ne te perdois au commencement que pour deux ou trois jours ; & en voilà quinze que je ne t'ai vû ; il eſt vrai que tu es dans une maiſon charmante : que tu y trouve une Societé qui te convient ; que tu y raiſonne tout à ton aiſe : il n'en faut pas davantage pour te faire oublier tout l'Univers. Pour

Pour moi je mêne à peu près la même vie, que tu m'as vû mener : je me répans dans le monde, & je cherche à le connoître : mon esprit perd insensiblement tout ce qui lui reste d'Asiatique, & je plie sans effort aux mœurs Européennes. Je ne suis plus si étonné de voir dans une maison cinq ou six femmes, avec cinq ou six hommes, & je trouve que cela n'est pas mal imaginé.

Je le puis dire, je ne connois les femmes que depuis que je suis ici: j'en ai plus apris dans un mois, que je n'aurois fait en trente ans dans un Serrail.

Chez nous les caracteres sont tous uniformes, parce qu'ils sont forcez : on ne voit point les gens tels qu'ils sont ; mais tels qu'on les oblige d'être : dans cette servitude du cœur & de l'esprit, on n'entend parler que la crainte, qui n'a qu'un langage, & non pas la nature, & qui s'exprime si differem-

ment,

ment, & qui paroît ſous tant de formes.

La diſſimulation, cet Art parmi nous ſi pratiqué & ſi néceſſaire, eſt ici inconnuë : tout parle, tout ſe voit, tout s'entend : le cœur ſe montre comme le viſage : dans les mœurs : dans la vertu, dans le vice même, on aperçoit toûjours quelque choſe de naïf.

Il faut, pour plaire aux femmes, un certain talent different de celui qui leur plaît encore davantage : il conſiſte dans une eſpece de badinage dans l'eſprit, qui les amuſe, en ce qu'il ſemble leur promettre à chaque inſtant ce qu'on ne peut tenir, que dans de trop longs intervalles.

Ce badinage naturellement fait pour les toilettes, ſemble être venu à former le caractere general de la Nation ; on badine au Conſeil, on badine à la tête d'une Armée, on badine avec un Ambaſſadeur :

deur : les professions ne paroissent ridicules qu'à proportion du serieux qu'on y met : un Medecin ne le seroit plus, si les habits étoient moins lugubres, & s'il tuoit ses malades en badinant.

A Paris le 10. *de la Lune de Rebiab* 1. 1714.

LETTRE LXII.

LE CHEF DES EUNUQUES NOIRS, A USBEK

A Paris.

JE suis dans un embarras que je ne sçaurois t'exprimer, magnifique Seigneur, le Serrail est dans un desordre & une confusion épouventable : la guerre regne entre tes femmes ; tes Eunuques sont partagez : on n'entend que plaintes, que murmures, que reproches, mes remontrances sont mépriſées : tout semble permis dans

dans ce tems de licence : & je n'ai plus qu'un vain titre dans le Serrail.

Il n'y a aucune de tes femmes, qui ne se juge au-dessus des autres par sa naissance, par sa beauté, par ses richesses, par son esprit, par ton amour ; & qui ne fasse valoir quelques-uns de ces titres-là, pour avoir toutes les préferences: je perds à chaque instant cette longue patience, avec laquelle néanmoins j'ai eu le malheur de les mécontenter toutes : ma prudence, ma complaisance même, vertu si rare, & si étrangere dans le poste que j'occupe, ont été inutiles.

Veux-tu que je te découvre Magnifique Seigneur, la cause de tous ces désordres ? Elle est toute dans ton cœur, & dans les tendres égards, que tu as pour elles. Si tu ne me retenois pas la main : si au lieu de la voye des remontrances, tu me laissois celle des châtimens: si, sans te laisser attendrir à leurs plaintes,

plaintes, & à leurs larmes, tu les envoyois pleurer devant moi, qui ne m'attendris jamais, je les façonnerois bien-tôt au joug qu'elles doivent porter; & je laisserois leur humeur impérieuse, & indépendante.

Enlevé dès l'âge de quinze ans du fonds de l'Afrique ma patrie, je fus d'abord vendu à un Maître, qui avoit plus de vingt femmes, ou Concubines. Ayant jugé à mon air grave & taciturne, que j'étois propre au Serrail, il ordonna que l'on achevât de me rendre tel; & me fit faire une opération pénible dans les commencemens; mais qui me fut heureuse dans la suite, parce qu'elle m'approcha de l'oreille, & de la confiance de mes Maîtres. J'entrai dans ce Serrail, qui fut pour moi un nouveau Monde: le premier Eunuque, l'homme le plus severe que j'aye vû de ma vie, y gouvernoit avec un empire absolu.

lu. On n'y entendoit parler ni de diviſion, ni de querelles : un ſilence profond régnoit par tout, toutes ces femmes étoient couchées à la même heure d'un bout de l'année à l'autre, & levées à la même heure, elles étoient dans le bain tour à tour : elles en ſortoient au moindre ſigne que nous leur en faiſions : le reſte du tems, elles étoient preſque toûjours enfermées dans leurs chambres. Il avoit une régle, qui étoit de les faire tenir dans une grande propreté, & il avoit pour cela des attentions inexprimables : le moindre refus d'obéïr étoit puni ſans miſericorde. Je ſuis, diſoit-il, Eſclave : mais je le ſuis d'un homme, qui eſt vôtre Maître, & le mien ; & j'uſe du pouvoir qu'il m'a donné ſur vous ; c'eſt lui qui vous châtie, & non pas moi, qui ne fais que prêter ma main. Ces femmes n'entroient jamais dans la chambre de mon Maître, qu'elles n'y

y fussent apellées ; elles recevoient cette grace avec joye ; & s'en voyoient privées sans se plaindre : enfin moi, qui étoit le dernier des noirs dans ce Serrail tranquille, j'étois mille fois plus respecté, que je ne le suis dans le tien, où je les commande tous.

Dès que ce grand Eunuque eût connu mon génie, il tourna les yeux de mon côté, il parla de moi à mon Maître, comme d'un homme capable de travailler selon ses vûës, & de lui succeder dans le poste qu'il rempliſſoit : il ne fut point étonné de ma grande jeuneſſe ; il crut que mon attention me tiendroit lieu d'expérience. Que te dirai-je ? je fis tant de progrès dans sa confiance, qu'il ne faisoit plus de difficulté de me confier les clefs des lieux terribles ; qu'il gardoit depuis si long-tems. C'est sous ce grand Maître que j'apris l'art difficile de commander, & que je

me formai aux maximes d'un Gouvernement inflexible : j'étudiai ſous lui le cœur des femmes; il m'aprit à profiter de leurs foibleſſes, & à ne point m'étonner de leurs hauteurs. Souvent il ſe plaiſoit de me les faire exercer même, & de les conduire juſqu'au dernier retranchement de l'obéïſſance ; il les faiſoit enſuite revenir inſenſiblement, & vouloit que je paruſſe pour quelquetems plier moi-même. Mais il faloit le voir dans ces momens, où il les trouvoit tout près du deſeſpoir, entre les prieres & les reproches : il ſoûtenoit leurs larmes ſans s'émouvoir. Voilà, diſoit-il, d'un air content, comment il faut gouverner les femmes, leur nombre ne m'embaraſſe pas : je conduirois de même toutes celles de nôtre grand Monarque. Comment un homme peut-il eſpérer de captiver leur cœur, ſi ſes fidéles Eunuques n'ont commencé par ſoumettre leur eſprit ? Il

Il avoit non seulement de la fermeté, mais aussi de la pénétration : il lisoit leurs pensées & leurs dissimulations ; leurs gestes étudiez, leur visage feint ne lui déroboient rien : il sçavoit toutes leurs actions les plus cachées, & leurs paroles les plus secrettes : il se servoit des unes pour connoître les autres ; & il se plaisoit à récompenser la moindre confidence. Comme elles n'abordoient leur mari que lors qu'elles étoient averties, l'Eunuque y apelloit qui il vouloit, & tournoit les yeux de son Maître sur celles qu'il avoit en vûë, & cette distinction étoit la récompense de quelque secret révelé : il avoit persuadé à son Maître qu'il étoit du bon ordre, qu'il lui laissât ce choix, afin de lui donner une autorité plus grande. Voilà, comme on gouvernoit, magnifique Seigneur, dans un Serrail, qui étoit, je crois, le mieux réglé qu'il y eût en Perse. Laissez-

Laiſſe-moi les mains libres : permets que je me faſſe obéïr : huit jours remettront l'ordre dans le ſein de la confuſion : c'eſt ce que ta gloire demande, & que ta ſureté exigé. . . . . .

De ton Serrail d'Iſpahan le 9. de la Lune de Rebiab 1. 1714.

LETTRE LXIII.

USBEK à SES FEMMES.

Au Serrail d'Iſpahan.

J'Aprens que le Serrail eſt dans le deſordre, & qu'il eſt rempli de querelles & de diviſions inteſtines. Que vous recommandai-je en partant, que la paix & la bonne intelligence ? Vous me le promîtes, étoit-ce pour me tromper ? . . . . . .

C'eſt vous qui ſeriez trompées, ſi je voulois ſuivre les conſeils que me donne le grand Eunu-

Eunuque; ſi je voulois employer mon autorité, pour vous faire vivre comme mes exhortations le demandoient de vous.

Je ne ſçais me ſervir de ces moyens violens, que lorſque j'ai tenté tous les autres : faites donc en vôtre conſidération, ce que vous n'avez pas voulu faire à la mienne.

Le premier Eunuque a grand ſujet de ſe plaindre : il dit que vous n'avez aucun égard pour lui. Comment pouvez-vous accorder cette conduite avec la modeſtie de vôtre état ? N'eſt ce pas à lui que pendant mon abſence vôtre vertu eſt confiée ; C'eſt un treſor ſacré, dont il eſt le dépoſitaire : mais ces mépris que vous lui témoignez, ſont une marque que ceux, qui ſont chargez de vous faire vivre dans les loix de l'honneur vous ſont à charge.

Changez donc de conduite, je vous prie, & faites enſorte que

je

je puiſſe une autrefois rejetter les propoſitions, que l'on me fait contre vôtre liberté & vôtre repos.

Car je voudrois vous faire oublier que je ſuis vôtre Maître, pour me ſouvenir ſeulement que je ſuis vôtre Epoux.

A Paris le 5. de la Lune de Chahban 1714.

LETTRE LXIV.

RICA *à* *.*.*.

ON s'attache ici beaucoup aux Sciences ; mais je ne ſçais ſi on eſt fort ſçavant. Celui qui doute de tout comme Philoſophe ; n'oſe rien nier comme Theologien : cet homme contradictoire eſt toûjours content de lui, pourvû qu'on convienne des qualitez.

La fureur de la plûpart des François c'eſt d'avoir de l'eſprit ;

&

& la fureur de ceux qui veulent avoir de l'eſprit, c'eſt de faire des Livres.

Cependant il n'y a rien de ſi mal imaginé : la nature ſembloit avoir ſagement pourvû à ce que les ſotiſes des hommes fuſſent paſſageres, & les Livres les immortaliſent. Un ſot devroit être content d'avoir ennuyé tous ceux qui ont vécu avec lui : il veut encore tourmenter les races futures : il veut que ſa ſotiſe triomphe de l'oubli, dont il auroit pû joüir comme du tombeau, il veut que la poſtérité ſoit informée qu'il a vécu ; & qu'elle ſçache à jamais qu'il a été un ſot.

De tous les Auteurs il n'y en a point que je mépriſe plus que les Compilateurs, qui vont de tous côtez chercher des lambeaux des ouvrages des autres, qu'ils plaquent dans les leurs, comme des pieces de gazon dans un parterre : ils ne ſont point au-deſſus

de ces ouvriers d'Imprimerie, qui rangent des caracteres, qui combinez enſemble, font un Livre, où ils n'ont fourni que la main. Je voudrois qu'on reſpectât les Livres originaux, & il me ſemble que c'eſt une eſpece de profanation de tirer les pieces qui les compoſent, du ſanctuaire où elles ſont, pour les expoſer à un mépris qu'elles ne méritent point.

Quand un homme n'a rien à dire de nouveau, que ne ſe tait-il? Qu'a-t'on affaire de ces doubles emplois? Mais je veux donner un nouvel ordre. Vous êtes un habile homme: c'eſt-à-dire que vous venez dans ma Bibliotheque, & vous mettez en bas les Livres qui ſont en haut, & en haut ceux qui ſont en bas: vous avez fait un chef-d'œuvre.

Je t'écris ſur ce ſujet, ***, parce que je ſuis outré d'un Livre que je viens de quitter, qui eſt ſi

gros,

gros, qu'il sembloit contenir la Science universelle : mais il m'a rompu la tête sans m'avoir rien apris. Adieu.

A Paris le 8. *de la Lune de Chahban* 1714.

LETTRE LXV.

USBEK *à* IBBEN.

A Paris.

TRois Vaisseaux sont arrivez ici sans m'avoir aporté aucune de tes nouvelles. Es-tu malade, ou te plais-tu à m'inquiéter. Si tu ne m'aimes pas dans un païs, où tu n'es lié à rien, que sera-ce au milieu de la Perse, & dans le sein de ta famille ? Mais peut-être que je me trompe : tu és assez aimable pour trouver par tout des amis, le cœur est citoyen de tous les païs, comment une ame bien faite peut-elle s'empêcher de former des engagemens ?

Je te l'avouë ; je reſpecte les anciennes amitiez ; mais je ne ſuis pas fâché d'en faire par tout de nouvelles.

En quelque païs que j'aye été, j'y ai vécu comme ſi j'avois dû y paſſer ma vie : j'aï eu le même empreſſement pour les gens vertueux ; la même compaſſion, ou plûtôt la même tendreſſe pour les malheureux ; la même eſtime pour ceux, que la proſpérité n'a point aveuglez. C'eſt mon caractere, Uſbek, par tout où je trouverai des hommes, je me choiſirai des amis.

Il y a ici un Guebre qui, après toi, a, je crois, la premiere place dans mon cœur : c'eſt l'ame de la probité même : des raiſons particulieres l'ont obligé de ſe retirer dans cette Ville, où il vit tranquille du produit d'un trafic honnête, avec une femme qu'il aime. Sa vie eſt toute marquée d'actions généreuſes : & quoi qu'il cher-

che

che la vie obſcure, il y a plus d'heroïſme dans ſon cœur, que dans celui des plus grands Monarques

Je lui ai parlé mille fois de toi; je lui montre toutes tes Lettres: je remarque que cela lui fait plaiſir; & je vois déja que tu as un ami, qui t'eſt inconnu.

Tu trouveras ici ſes principales avantures: quelque répugnance qu'il eût à les écrire, il n'a pû les refuſer à mon amitié, & je les confie à la tienne.

HISTOIRE
D'APHERIDON & D'ASTARTE'.

JE ſuis né parmi les Guebres, d'une Religion qui eſt peut-être la plus ancienne qui ſoit au monde. Je fus ſi malheureux que l'amour me vint avant la Raiſon. J'avois a peine ſix ans que je ne pouvois vivre qu'avec ma ſœur: mes yeux s'attachoient toûjours ſur elle; & lorſqu'elle me quit-

roit un moment, elle les retrouvoit baignez de larmes : chaque jour n'augmentoit pas plus mon âge, que mon amour. Mon pere étonné d'une si forte sympathie, auroit bien souhaité de nous marier ensemble, selon l'ancien usage des Guebres introduit par Cambyse, mais la crainte des Mahometans, sous le joug desquels nous vivons, empêche ceux de nôtre Nation de penser à ces Alliances saintes, que nôtre Religion ordonne plûtôt qu'elle ne permet ; & qui sont des images si naïves de l'union déja formée par la nature.

Mon pere voyant donc qu'il auroit été dangereux de suivre mon inclination & la sienne, résolut d'éteindre une flame, qu'il croyoit naissante ; mais qui étoit déja à son dernier période, il prétexta un voyage & m'amena avec lui ; laissant ma sœur entre les mains d'une de ses parentes ;

car

car ma mere étoit morte depuis deux ans. Je ne vous dirai point quel fut le deſeſpoir de cette ſéparation : j'embraſſai ma ſœur toute baignée de larmes, mais je n'en verſai point car la douleur m'avoit rendu comme inſenſible. Nous arrivâmes à Tefflis : & mon pere ayant confié mon éducation à un de nos parens, m'y laiſſa, & s'en retourna chez lui.

Quelque tems après j'apris qu'il avoit, par le credit d'un de ſes amis, fait entrer ma ſœur dans le Beiram du Roi, où elle étoit au ſervice d'une Sultane. Si l'on m'avoit apris ſa mort, je n'en aurois pas été plus frapé : car outre que je n'eſperois plus de la revoir ; ſon entrée dans le Beiram l'avoit rendu Mahometane ; & elle ne pouvoit plus, ſuivant le préjugé de cette Religion, me regarder qu'avec horreur. Cependant ne pouvant plus

vivre à Tefflis, las de moi-même, & de la vie je retournai à Iſpahan. Mes premieres paroles furent ameres à mon pere ; je lui reprochai d'avoir mis ſa fille en un lieu, où l'on ne peut entrer qu'en changeant de Religion. Vous avez attiré ſur votre famille, lui dis-ja, la colere de Dieu, & du Soleil qui vous éclaire : vous avez plus fait que ſi vous aviez ſoüillé les Elemens ; puiſque vous avez ſoüillé l'ame de votre fille, qui n'eſt pas moins pure : j'en mourai de douleur & d'amour : mais puiſſe ma mort être la ſeule peine que Dieu vous faſſe ſentir ! A ces mots je ſortis : & pendant deux ans, je paſſai ma vie à aller regarder les Murailles du Beiram, & conſidérer le lieu où ma ſœur pouvoit être ; m'expoſant tous les jours mille fois à être égorgé par les Eunuques, qui font la ronde autour de ces redoutables lieux.

Enfin

Enfin mon pere mourut ; & la Sultane que ma ſœur ſervoit, la voyant tous les jours croître en beauté, en devint jalouſe, & la maria avec un Eunuque qui la ſouhaitoit avec paſſion. Par ce moyen ma ſœur ſortir du Serrail: & prit avec ſon Eunuque une maiſon à Iſpahan.

Je fus plus de trois mois ſans pouvoir lui parler : l'Eunuque le plus jaloux de tous les hommes, me remettant toûjours ſous divers prétextes. Enfin j'entrai dans ſon Beiram ; & il me lui fit parler au travers d'une jalouſie : des yeux de Linx ne l'auroient pas pû decouvrir ; tant elle étoit envelopée d'habits & de voiles ; & je ne la pûs reconnoître qu'au ſon de ſa voix. Qu'elle fut mon émotion, quand je me vis ſi près, & ſi éloigné d'elle ! Je me contraignis, car j'étois examiné. Quand à elle, il me parut qu'elle verſa quelques larmes. Son mar

vou

voulut me faire quelques mauvaiſes excuſes, mais je le traitai comme le dernier des Eſclaves. Il fut bien embaraſſé quand il vit que je parlois à ma ſœur une Langue qui lui étoit inconnuë; c'étoit l'ancien Perſan, qui eſt nôtre Langue ſacrée. Quoi, ma ſœur lui dis-je, eſt-il vrai que vous avez quitté la Religion de vos peres? Je ſçai qu'entrant au Beiram vous avez dû faire profeſſion du Mahometiſme: mais, dites-moi, votre cœur a t'il pû conſentir comme votre bouche, à quitter une Religion qui me permet de vous aimer? Et pour qui la quittez-vous cette Religion, qui nous doit être ſi chere? pour un miſerable encore flêtri des fers qu'il a portez; qui, s'il étoit homme, ſeroit le dernier de tous? Mon frere, dit-elle, cet homme dont vous parlez, eſt mon mari: il faut que je l'honore tout indigne qu'il vous paroît; & je ſe-

rois

rois auſſi la derniere des femmes ſi .... Ah ! ma ſœur, lui dis-je, vous êtes Guebre : il n'eſt ni votre Epoux, ni ne peut l'être ſi vous êtes fidéle comme vos peres, vous ne devez le regarder que comme un monſtre. Helas, dit-elle, que cette Religion ſe montre à moi de loin ! A peine en ſçavois-je les préceptes qu'il les falut oublier. Vous voyez que cette Langue, que je vous parle, ne m'eſt plus familiere, & que j'ai toutes les peines du monde à m'exprimer, mais comptez que le ſouvenir de notre enfance me charme toûjours, que depuis ce tems-là je n'ai eu que de fauſſes joyes ; qu'il ne s'eſt pas paſſé de jour que je n'aye penſé à vous ; que vous avez eu plus de part que vous ne croyez à mon mariage, & que je n'y ai été déterminé que par l'eſperance de vous revoir : mais que ce jour qui m'a tant coûté, va me coûter encore !

re ! Je vous vois-tout hors de vous-même ; mon mari fremit de rage & de jalouſie : je ne vous verrai plus ; je vous parle ſans doute pour la derniere fois de ma vie : ſi cela étoit, mon frere, elle ne ſeroit pas longue. A ces mots, elle s'attendrit : & ſe voyant hors de tenir la converſation, elle me quitta le plus déſolé de tous les hommes.

Trois ou quatre jours après je demandai à voir ma ſœur : le barbare Eunuque auroit bien voulu m'en empêcher : mais outre que ces ſortes de maris n'ont pas ſur leurs femmes la même autorité que les autres ; il aimoit ſi éperduëment ma ſœur, qu'il ne ſçavoit lui rien refuſer. Je la vis encore dans le même lieu & dans le même équipage, accompagnée de deux Eſclaves ; ce qui me fit avoir recours à nôtre langue particuliere. Ma ſœur, lui dis-je, d'où vient que je ne puis vous voir

voir ſans me trouver dans une ſituation affreuſe ? Les murailles qui vous tiennent enfermée, ces verroüils & ces grilles, ces miſerables gardiens qui vous obſervent me mettent en fureur : comment avez-vous perdu la douce liberté dont joüiſſoient vos ancêtres ? Vôtre mere qui étoit ſi chaſte, ne donnoit à ſon mari pour garand de ſa vertu, que ſa vertu même : ils vivoient heureux l'un & l'autre dans une confiance mutuelle : & la ſimplicité de leurs mœurs étoit pour eux une richeſſe plus précieuſe mille fois que le faux éclat, dont vous ſemblez joüir dans cette maiſon ſomptueuſe. En perdant votre Religion, vous avez perdu votre liberté, votre bonheur, & cette précieuſe égalité, qui fait l'honneur de vôtre ſexe. Mais ce qu'il y a de pis encore, c'eſt que vous êtes non pas la femme ; car vous ne pouvez pas l'être ; mais

l'eſclave

l'eſclave d'un eſclave, qui a été dégradé de l'humanité. Ah mon frere, dit elle, reſpectez mon Epoux; reſpectez la Religion que j'ai embraſſée: ſelon cette Religion, je n'ai pû vous entendre, ni vous parler ſans crime. Quoi, ma ſœur, lui dis-je tout tranſporté, vous la croyez donc véritable cette Relion? Ah! dit-elle, qu'il me ſeroit avantageux qu'elle ne le fut pas! Je fais pour elle un trop grand Sacrifice, pour que je puiſſe ne la pas croire: & ſi mes doutes.... A ces mots elle ſe tût. Oüi vos doutes, ma ſœur, ſont bien fondez quels qu'ils ſoient. Qu'attendez-vous d'une Religion, qui vous rend malheureuſe dans ce monde-ci, & ne vous laiſſe point d'eſperance pour l'autre? Songez que la nôtre eſt la plus ancienne, qui ſoit au monde; qu'elle a toûjours fleuri dans la Perſe; & n'a pas d'autre origine que cet empire, dont

dont les commencemens ne ſon point connus: que ce n'eſt que le hazard qui a introduit le Mahometiſme: que cette Secte y a été établie, non par la voye de la perſuation, mais de la conquête: ſi nos Princes naturels n'avoient pas été foibles; vous verriez régner encore le culte de ces anciens Mages. Tranſportez-vous dans ces ſiécles reculez; tout vous parlera du Magiſme, & rien de la Secte Mahometane, qui, pluſieurs milliers d'années après, n'étoit pas même dans ſon enfance. Mais, dit-elle, quand ma Religion ſeroit plus moderne que la vôtre, elle eſt au moins plus pure, puiſqu'elle n'adore que Dieu; au lieu que vous adorez encore le Soleil, les Etoiles, le Feu & même encore les Elemens. Je vois, ma ſœur, que vous avez apris parmi les Muſulmans, à calomnier nôtre ſainte Religion. Nous n'adorons ni les Aſtres, ni

les

les Elemens, & nos Peres ne les ont jamais adorez : jamais ils ne leur ont éleve des Temples : jamais ils ne leur ont offert des Sacrifices : ils leur ont ſeulement rendu un culte Religieux, mais inferieur comme à des ouvrages, & des manifeſtations de la Divinité. Mais, ma ſœur, au nom de Dieu qui nous éclaire, recevez ce Livre ſacré que je vous porte; c'eſt le Livre de nôtre Légiſlateur Zoroaſtre ; liſez-le ſans prévention : recevez dans votre cœur les rayons de lumiere, qui vous éclaireront en le liſant : ſouvenez-vous de vos Peres qui ont ſi long-tems honoré le Soleil dans la ville ſainte de Balk ; & enfin ſouvenez-vous de moi, qui n'eſpere de repos de fortune de vie, que de votre changement. Je la quittai tout tranſporté, & la laiſſai ſeule décider la plus grande affaire, que je puſſe avoir de ma vie.

J'y retournai deux jours après, je ne lui parlai point, j'attendis dans le ſilence l'arrêt de ma vie, ou de ma mort. Vous êtes aimé, mon frere, me dit-elle, & par une Guebre; j'ai long tems combattu: mais Dieux! que l'amour leve de difficultez! Que je ſuis ſoulagée! je ne crains plus de vous trop aimer; je puis ne mettre point de bornes à mon amour: l'excés même en eſt légitime. Ah que ceci convient bien à l'état de mon cœur! Mais vous qui avez ſçû rompre les chaînes que mon eſprit s'étoit forgées: quand romprez-vous celles qui me lient les mains? Dès ce moment je me donne à vous: faites voir par la promptitude avec laquelle vous m'accepterez, combien ce preſent vous eſt cher. Mon frere, la premiere fois que je pourai vous embraſſer, je crois que je mourrai dans vos bras. Je n'exprimerois jamais bien la joye, que je ſentis

à ces douces paroles : je me crus & je me vis en effet en un instant le plus heureux de tous les hommes : je vis presque accomplir tous les desirs, que j'avois formez en vingt-cinq ans de vie, & évanouir tous les chagrins, qui me l'avoient rendüe si laborieuse : mais quand je me fus un peu accoûtumé à ces douces idées, je vis que je n'étois pas si près de mon bonheur, que je m'étois figuré tout à coup, quoique j'eusse surmonté le plus grand de tous les obstacles. Il faloit surprendre la vigilance de ses gardiens ; je n'osois confier à personne le secret de ma vie ; il faloit que nous fissions tout elle & moi : si je manquois mon coup, je courois risque d'être empalé ; mais je ne voyois pas de peine plus cruelle que de le manquer. Nous convinmes qu'elle m'enverroit demander une horloge, que son pere lui avoit laissée ; & que j'y mettrois dedans une lime, pour

scier

ſcier les jalouſies de ſa fenêtre, qui donnoient dans la ruë, & une corde noüée pour deſcendre; que je ne la verrois plus dorénavant; mais que j'irois toutes les nuits ſous ſa fenêtre attendre qu'elle pût executer ſon deſſein. Je paſſai quinze nuits entieres ſans voir perſonne; parce qu'elle n'avoit pas trouvé le tems favorable. Enfin la ſeiziéme j'entendis une ſcie qui travailloit: de tems en tems l'ouvrage étoit interrompu, & dans ces intervalles ma frayeur étoit inexprimable. Enfin après une heure de travail, je la vis qui attachoit la corde; elle ſe laiſſa aller, & gliſſa dans mes bras, je ne connus plus le danger; & je reſtai long-tems ſans bouger de là: je la conduiſis hors la ville, où j'avois un cheval tout prêt: je la mis en croupe derriere moi, & m'éloignai avec toute la promptitude imaginable d'un lieu, qui pouvoit nous être ſi funeſte. Nous arrivâ-

avant le jour chez un Guebre dans un lieu desert où il étoit retiré, vivant frugalement du travail de ſes mains : nous ne jugeâmes pas à propos de reſter chez lui ; & par ſon conſeil nous entrâmes dans une épaiſſe foreſt, & nous nous mîmes dans le creux d'un vieux chêne, juſqu'à ce que le bruit de nôtre évaſion ſe fut diſſipé. Nous vivions tous deux dans ce ſéjour écarté ſans témoins, nous repétant ſans ceſſe que nous nous aimerions toûjours ; attendant l'occaſion que quelque Prêtre Guebre pût faire la cérémonie du mariage, preſcrite par nos livres ſacrez. Ma ſœur, lui diſois-je, que cette union eſt ſainte ; la nature nous avoit unis ; nôtre ſainte Loi va nous unir encore. Enfin un Prêtre vint calmer nôtre impatience amoureuſe ; il fit dans la maiſon du Payſan toutes les cérémonies du mariage : il nous benit, & nous ſouhaita mille fois toute

la

la vigueur du Guſtaſpe, & la ſainteté de l'Hohoraſpe. Bien-tôt après nous quittâmes la Perſe où nous n'étions pas en ſûreté ; & nous nous retirâmes en Georgie. Nous y vécumes un an, tous les jours plus charmez l'un de l'autre : mais comme mon argent alloit finir, & que je craignois la miſere pour ma ſœur, non pas pour moi, je la quittai pour aller chercher quelque ſecours chez nos parens. Jamais adieu ne fut plus tendre : mais mon voyage me fut non ſeulement inutile, mais funeſte : car ayant trouvé d'un côté tous nos biens confiſquez ; de l'autre mes parens preſque dans l'impuiſſance de me ſecourir, je ne raportai d'argent préciſement que ce qu'il faloit pour mon retour. Mais quel fut mon deſeſpoir ! Je ne trouvai plus ma ſœur : quelques jours avant mon arrivée, des Tartares avoient fait une incurſion dans la

ville

ville où elle étoit : & comme ils la trouverent belle, ils la prirent, & la vendirent à des Juifs qui alloient en Turquie ; & ne laisserent qu'une petite fille, dont elle étoit accouchée quelques mois auparavant. Je suivis ces Juifs, & les joignis à trois lieuës de là : mes prieres ; mes larmes furent vaines ; ils me demanderent toûjours trente Tomans, & ne se relâcherent jamais d'un seul. Après m'être adressé à tout le monde, avoir imploré la protection des Prêtres Turcs & Chrétiens ; je m'adressai à un Marchand Armenien, je lui vendis ma fille, & me vendis aussi pour trente-cinq Tomans : j'allai aux Juifs, je leur donnai trente Tomans, & portai les cinq autres à ma sœur, que je n'avois pas encore vûë. Vous êtes libre, lui dis-je, ma sœur, & je puis vous embrasser, voilà cinq Tomans que je vous porte ; j'ai du regret qu'on ne m'ait

m'ait pas acheté davantage. Quoi, dit-elle, vous vous êtes vendu ? Oüi, lui dis-je. Ah malheureux, qu'avez-vous fait; N'étois-je pas assez infortunée sans que vous travaillassiez à me le rendre davantage ? Vôtre liberté me consoloit, & votre esclavage me va mettre au tombeau. Ah mon frere, que votre amour est cruel ! Et ma fille, je ne la vois point ! je l'ai venduë aussi, lui dis-je. Nous fondîmes tous deux en larmes, & n'eûmes pas la force de nous rien dire. Enfin j'allai trouver mon maître, & ma sœur y arriva presque aussi-tôt que moi. Elle se jetta à ses genoux. Je vous demande, dit-elle, la servitude, comme les autres vous demandent la liberté : prenez-moi, vous me vendrez plus cher que mon mari. Ce fut alors qu'il se fit un combat qui arracha les larmes des yeux de mon Maître. Malheureux, dit-elle, as-tu pensé que je pusse accepter

pter ma liberté aux dépens de la tienne ? Seigneur, vous voyez deux infortunez qui mourrons ſi vous nous ſeparez : je me donne à vous, payez-moi, peut-être que cet argent & mes ſervices pourront quelque jour obtenir de vous, ce que je n'oſe vous demander: il eſt de votre interêt de ne nous point ſéparer, comptez que je diſpoſe de ſa vie. L'Armenien étoit un homme doux, qui fut touché de nos malheurs : ſervez-moi l'un & l'autre avec fidélité & avec zele, & je vous promets que dans un an, je vous donnerai votre liberté : je vois que vous ne méritez ni l'un ni l'autre les malheurs de votre condition : ſi lorſque vous ſerez libres, vous êtes auſſi heureux que vous le méritez, ſi la fortune vous rit, je ſuis certain que vous me ſatisferez de la perte que je ſouffrirai. Nous embraſſames tous deux ſes genoüils, & le ſuivîmes dans ſon voyage.

voyage. Nous nous soulagions l'un & l'autre dans les travaux de la servitude, & j'étois charmé lorsque j'avois pû faire l'ouvrage qui étoit tombé à ma sœur.

La fin de l'année arriva : nôtre Maître tint sa parole, & nous delivra. Nous retournâmes à Tessis ; là je trouverai un ancien ami de mon pere, qui exerçoit avec succez la Médecine dans cette ville : il me prêta quelque argent, avec lequel je fis quelque négoce. Quelques affaires m'apellerent ensuite à Smirne, où je m'établis : j'y vis depuis six ans, & j'y joüis de la plus aimable, & de la plus douce societé du monde : l'union régne dans ma famille, & je ne changerois pas ma condition pour celle de tous les Rois du monde. J'ai été assez heureux pour retrouver le Marchand Armenien à qui je dois tout, & lui ai rendu des services signalez.

A Smirne le 27. de la Lune de Gemmadi 1714.

LETTRE LXVI.

RICA à USBEK

A ***.

J'Allai l'autre jour dîner chez un homme de Robe qui m'en avoit prié pluſieurs fois. Après avoir parlé de bien des choſes, je lui dis : Monſieur, il me paroit que vôtre métier eſt bien pénible. Pas tant que vous vous imaginez, répondit-il, de la maniere dont nous le faiſons, ce n'eſt qu'un amuſement. Mais comment ? N'avez-vous pas toûjours la tête remplie des affaires d'autrui ? N'êtes vous pas toûjours occupé de choſes qui ne ſont point interreſſantes ? Vous avez raiſon, ces choſes ne ſont point interreſſantes ; car nous nous y interreſſons ſi peu que rien ; & cela même fait que le métier n'eſt pas ſi fatigant que vous dites. Quand je vis qu'il

prenoit

prenoit la choſe d'une maniere ſi dégagée, je continuai, & lui dis: Monſieur, je n'ai point vû vôtre Cabinet. Je le crois, car je n'en ai point Quand je pris cette charge j'eûs beſoin d'argent pour payer mes proviſions; je vendis ma Bibliotheque; & le Libraire qui la prit, d'un nombre prodigieux de Volumes, ne me laiſſa que mon Livre de raiſon: ce n'eſt pas que je les regrette: nous autres Juges ne nous enflons point d'une vaine ſcience: qu'avons-nous affaire de tous ces volumes de Loix? Preſque tous les cas ſont hypothetiques, & ſortent de la régle generale. Mais ne ſeroit-ce pas, Monſieur, lui dis-je, parce que vous les en faites ſortir? car enfin pourquoi chez tous les Peuples du monde y auroit-il des Loix, ſi elles n'avoient pas leur aplication? Et comment peut-on les apliquer, ſi on ne les ſçait pas? Si vous connoiſſiez le Palais, reprit

le Magiſtrat, vous ne parleriez pas comme vous faites : nous avons des Livres vivans, qui ſont les Avocats : ils travaillent pour nous, & ſe chargent de nous inſtruire. Et ne ſe chargent-ils pas auſſi quelquefois de vous tromper ; lui répartis-je : Vous ne feriez donc pas mal de vous garantir de leurs embuches ; ils ont des armes avec leſquelles ils attaquent vôtre équité : il ſeroit bon que vous en euſſiez auſſi pour la défendre : & que vous n'allaſſiez pas vous mettre dans la mêlée habillez à la legere, parmi des gens cuiraſſez juſqu'aux dents.

A Paris le 13. *de la Lune de Chabban* 1714.

LETTRE LXVII.

USBEK à RHEDI.

A Veniſe.

TU ne te ſerois jamais imaginé que je fuſſe devenu plus Metaphyſicien, que je ne l'étois : cela eſt pourtant, & tu en ſeras convaincu, quand tu auras eſſuyé ce débordement de ma philoſophie.

Les Philoſophes les plus ſenſez qui ont reflechi ſur la nature de Dieu, ont dit qu'il étoit un Etre ſouverainement parfait ; mais ils ont extrêmement abuſé de cette idée, ils ont fait une énumeration de toutes les perfections diférentes, que l'homme eſt capable d'avoir & d'imaginer ; & en ont chargé l'idée de la Divinité ; ſans ſonger que ſouvent ces attributs s'entr'empêchent, & qu'ils ne peuvent ſubſiſter dans un même ſujet, ſans ſe détruire.

Les Poëtes d'Occident disent qu'un Peintre ayant voulu faire le portrait de la Déesse de la Beauté, assembla les plus belles Grecques, & prit de chacune ce qu'elle avoit de plus gracieux, dont il fit un tout qu'il crût ressembler à la plus belle de toutes les Déesses. Si un homme en avoit conclu qu'elle étoit blonde & brune, qu'elle avoit les yeux noirs & bleus, qu'elle étoit douce & fiere ; il auroit passé pour ridicule.

Souvent Dieu manque d'une perfection qui pouroit lui donner une grande imperfection : mais il n'est jamais limité que par lui-même ; il est lui-même sa nécessité : ainsi quoi que Dieu soit tout-puissant, il ne peut pas violer ses promesses, ni tromper les hommes. Souvent même l'impuissance n'est pas dans lui, mais dans les choses relatives ; & c'est la raison pourquoi il ne peut pas changer les essences. Ainsi

Ainſi il n'y a point ſujet de s'étonner, que quelques-uns de nos Docteurs ayent oſé nier la preſcience infinie de Dieu ſur ce fondement, qu'elle eſt incompatible avec ſa juſtice.

Quelque hardie que ſoit cette idée, la Métaphyſique s'y prête merveilleuſement, Selon ſes principes, il n'eſt pas poſſible que Dieu prévoye les choſes qui dépendent de la détermination des cauſes libres ; parce que ce qui n'eſt point arrivé, n'eſt point ; & par conſequent ne peut être connu : car le rien qui n'a point de proprietez, ne peut être aperçû : Dieu ne peut point lire dans une volonté qui n'eſt point, & voir dans l'ame une choſe qui n'exiſte point en elle : Car juſqu'à ce qu'elle ſe ſoit déterminée, cette action, qui la détermine n'eſt point en elle,

L'ame eſt l'ouvrier de ſa détermination : mais il y a des oc-

caſions, où elle eſt tellement indéterminée, qu'elle ne ſçait pas même de quel côté ſe déterminer. Souvent même elle ne le fait que pour faire uſage de ſa liberté; de maniere que Dieu ne peut voir cette détermination par avance, ni dans l'action de l'ame, ni dans l'action que les objets font ſur elle.

Comment Dieu pouroit-il prévoir les choſes qui dépendent de la détermination des cauſes libres? il ne pourroit les voir que de deux manieres: par conjecture: ce qui eſt contradictoire avec la preſcience infinie: ou bien il les verroit comme des effets néceſſaires qui ſuivroient infailliblement d'une cauſe, qui les produiroit de même; ce qui eſt encore plus contradictoire: car l'ame ſeroit libre par la ſupoſition; & dans le fait elle ne le ſeroit pas plus qu'une boule de billard n'eſt libre de ſe remuer, lors qu'elle eſt pouſſée par une autre.

Ne

Ne crois pas pourtant que je veuille borner la ſcience de Dieu. Comme il fait agir les Créatures à ſa fantaiſie, il connoît tout ce qu'il veut connoître, mais quoi qu'il puiſſe voir tout, il ne ſe ſert pas toûjours de cette faculté : il laiſſe ordinairement à la Créature la faculté d'agir ou de ne pas agir, pour lui laiſſer celle de mériter ou de démériter. C'eſt pour lors qu'il renonce au droit qu'il a d'agir ſur elle, & de la déterminer : mais quand il veut ſçavoir quelque choſe, il le ſçait toûjours ; parce qu'il n'a qu'à vouloir qu'elle arrive comme il la voit, & déterminer les Créatures conformément à ſa volonté. C'eſt ainſi qu'il tire ce qui doit arriver du nombre des choſes purement poſſibles, en fixant par ſes decrets les déterminations futures des Eſprits ; & les privant de la puiſſance qu'il leur a donnée d'agir ou de ne pas agir.

Si

Si l'on peut ſe ſervir d'une comparaiſon dans une choſe qui eſt au deſſus des comparaiſons ; un Monarque ignore ce que ſon Ambaſſadeur fera dans une affaire importante : s'il le veut ſçavoir, il n'a qu'à lui ordonner de ſe comporter d'une telle maniere ; & il poura aſſurer que la choſe arrivera comme il la projette.

L'Alcoran & les Livres des Juifs s'élevent ſans ceſſe contre le dogme de la preſcience abſoluë : Dieu y paroît par tout ignorer la détermination future des Eſprits ; & il ſemble que ce ſoit la premiere verité que Moïſe ait enſeignée aux hommes.

Dieu met Adam dans le Paradis terreſtre à condition qu'il ne mangera pas d'un certain fruit ; précepte abſurde dans un Etre qui connoitroit les déterminations futures des ames ; car enfin un tel Etre peut-il mettre des conditions à ſes graces, ſans les rendre

rendre dériſoires. C'eſt comme ſi un homme qui auroit ſçû la priſe de Bagdat, avoit dit à un autre ; je vous donne mille écus ſi Bagdat n'eſt pas pris ; ne feroit-il pas là une bien mauvaiſe plaiſanterie ?

A Paris le dernier de la Lune de Chahban 1713.

LETTRE LXVIII.

ZELIS *à* USBEK.

A Paris.

SOliman que tu aimes eſt deſeſpéré d'un affront qu'il vient de recevoir. Un jeune étourdi nommé Suphis recherchoit depuis trois mois ſa fille en mariage : il paroiſſoit content de la figure de la fille, ſur le raport & la peinture que lui en avoient fait les femmes qui l'avoient vûë dans ſon enfance ; on étoit convenu de la dot ; & tout s'étoit paſſé ſans

ſans aucun incident. Hier aprés les premieres cérémonies, la fille ſortit à cheval accompagnée de ſon Eunuque, & couverte ſelon la coûtume depuis la tête juſqu'aux pieds: mais dès qu'elle fut arrivée devant la maiſon de ſon mari prétendu, il lui fit fermer la porte; & il jura qu'il ne la recevroit jamais ſi on n'augmentoit la dot. Les parens accoururent de côté & d'autre pour accommoder l'affaire; & après bien de la réſiſtance, ils firent convenir Soliman de faire un petit preſent à ſon gendre. Enfin les cérémonies du mariage accomplies, on conduit la fille dans le lit avec aſſez de violence: mais une heure après, cet étourdi ſe leva furieux; lui coupa le viſage en pluſieurs endroits, ſoutenant qu'elle n'étoit pas vierge, & la renvoya à ſon pere. On ne peut pas être plus frapé qu'il l'eſt de cette injure: il y a des perſonnes qui

qui ſoutiennent que cette fille eſt innocente. Les peres ſont bien malheureux d'être expoſez à tels affronts : ſi pareil traitement arrivoit à ma fille, je crois que j'en mourrois de douleur. Adieu.

Du Serrail de Fatmé le 9. de la Lune de Gemmadi 1. 1714.

LETTRE LXIX.

USBEK à ZELIS.

JE plains Soliman d'autant plus que le mal eſt ſans remede, & que ſon gendre n'a fait que ſe ſervir de la liberté de la Loi. Je trouve cette Loi bien dure, d'expoſer ainſi l'honneur d'une famille aux caprices d'un fou ; on a beau dire que l'on a des indices certains pour connoître la vérité, c'eſt une vieille erreur dont on eſt aujourd'hui revenu parmi nous ; & nos Médecins donnent des raiſons invincibles de l'incertitude de

de ces preuves. Il n'y a pas juſqu'aux Chrétiens qui ne les regardent comme chimeriques, quoi qu'elles ſoient clairement établies par leurs Livres ſacrez, & que leur ancien Légiſlateur en ait fait dépendre l'innocence, ou la condamnation de toutes les filles.

J'aprens avec plaiſir le ſoin que tu te donnes de l'éducation de la tienne : Dieu veüille que ſon mari la trouve auſſi belle & auſſi pure que Fatima : qu'elle ait dix Eunuques pour la garder : qu'elle ſoit l'honneur & l'ornement du Serrail où elle eſt deſtinée : qu'elle n'ait ſur ſa tête que des lambris dorez, & ne marche que ſur des tapis ſuperbes ; & pour comble de ſouhaits, puiſſent mes yeux la voir dans toute ſa gloire.

A Paris le 5. de la Lune de Chalval 1714.

LET-

LETTRE LXX.

RICA à USBEK

A ***.

JE me trouvai l'autre jour dans une compagnie, où je vis un homme bien content de lui. Dans un quart-d'heure il décida trois questions de morale; quatre problêmes historiques, & cinq points de Physique; je n'ai jamais vû un décisionaire si universel: son esprit ne fut jamais suspendu par le moindre doute. On laissa les Sciences; on parla des nouvelles du tems; il décida sur les nouvelles du tems. Je voulus l'attraper, & je dis en moi-même: il faut que je me mette dans mon fort; je vais me refugier dans mon païs. Je lui parlai de la Perse: mais à peine lui eus je dit quatre mots qu'il me donna deux démentis, fondé sur l'autorité de Messieurs Tavernier & Chardin. Ah bon Dieu,

Dieu, dis-je en moi-même, quel homme eſt-ce là ? Il connoîtra tout à l'heure les ruës d'Iſpahan mieux que moi ! Mon parti fut bien-tôt pris : je me tus, je le laiſſai parler, & il décide encore.

De Paris le 8. de la Lune de Zilcadé 1715.

LETTRE LXXI.

RICA *à* * * *.

J'Ai oüi parler d'une eſpece de Tribunal qu'on apelle l'Academie Françoiſe : il n'y en a point de moins reſpecté dans le monde : car on dit qu'auſſi-tôt qu'il a décidé le peuple caſſe ſes Arrêts, & lui impoſe des Loix qu'il eſt obligé de ſuivre.

Il y a quelque-tems que pour fixer ſon autorité, il donna un Code de ſes Jugemens : cet enfant de tant de peres, étoit preſque vieux, quand il naquit : & quoi qu'il

qu'il fut légitime, un batard, qui avoit déja paru, l'avoit preſque étouffé dans ſa naiſſance.

Ceux qui le compoſent, n'ont d'autre fonction que de jaſer ſans ceſſe : l'Eloge va ſe placer comme de lui-même dans leur babil éternel ; & ſitôt qu'ils ſont initiez dans ſes miſteres, la fureur du panegyrique vient les ſaiſir, & ne les quitte plus.

Ce Corps a quarante têtes toutes remplies de Figures, de Metaphores & d'Antitheſes : tant de bouches ne parlent preſque que par exclamation : ſes oreilles veulent toûjours être frapées par la cadence & l'harmonie. Pour les yeux, il n'en eſt pas queſtion : il ſemble qu'il ſoit fait pour parler, & non pas pour voir. Il n'eſt point ferme ſur ſes pieds ; car le tems qui eſt ſon fleau, l'ébranle à tous les inſtans, & détruit tout ce qu'il a fait. On a dit autrefois que ſes mains étoient avides ; je

ne t'en dirai rien, & je laiſſe décider cela à ceux qui le ſçavent mieux que moi.

Voilà des bizarreries ***. que l'on ne voit point dans nôtre Perſe; nous n'avons point l'eſprit porté à ces établiſſemens ſinguliers & bizarres; nous cherchons toûjours la nature dans nos coûtumes ſimples, & nos manieres naïves.

A Paris le 27. de la Lune de Zilhazé 1715.

LETTRE LXXII.

RICA *à* USBEK.

A ***.

IL y a quelques jours qu'un homme de ma connoiſſance me dit: je vous ai promis de vous produire dans les bonnes maiſons de Paris, je vous méne à preſent chez un grand Seigneur, qui eſt un des hommes du Royaume,

Royaume, qui repreſente le mieux.

Que cela veut-il dire, Monſieur? Eſt-ce qu'il eſt plus poli, plus affable qu'un autre? Ce n'eſt pas cela, me dit-il. Ah j'entens: il fait ſentir à tous les inſtans la ſupériorité qu'il a ſur tous ceux qui l'aprochent: ſi cela eſt, je n'ai que faire d'y aller: je prens déja condamnation, & je la lui paſſe toute entiere.

Il falut pourtant marcher; & je vis un petit homme ſi fier; il prit une priſe de Tabac avec tant de hauteur; il ſe moucha ſi impitoyablement; il cracha avec tant de flegme; il careſſa ſes chiens d'une maniere ſi offençante pour les hommes, que je ne pouvois me laſſer de l'admirer. Ah! bon Dieu, dis-je en moi-même, ſi lorſque j'étois à la Cour de Perſe, je repreſentois ainſi, je repreſentois un grand ſot! Il auroit falu, Uſbek, que nous euſſions eu un

bien mauvais naturel pour aller faire cent petites insultes à des gens qui venoient tous les jours chez nous, nous témoigner leur bienveillance : ils sçavoient bien que nous étions au dessus d'eux ; & s'ils l'avoient ignoré, nos bienfaits le leur auroient apris chaque jour. N'ayant rien à faire pour nous faire respecter, nous faisions tout pour nous rendre aimables : nous nous communiquions aux plus petits : au milieu des grandeurs, qui endurcissent toûjours, ils nous trouvoient sensibles ; ils ne voyoient que nôtre cœur au-dessus d'eux ; nous descendions jusqu'à leurs besoins, Mais lors qu'il faloit soutenir la Majesté du Prince dans les cérémonies publiques ; lors qu'il faloit faire respecter la Nation aux Etrangers ; lors qu'enfin dans les occasions périlleuses il faloit animer les Soldats ; nous remontions cent fois plus haut que nous n'é-

étions descendus; nous ramenions la fierté sur nôtre visage, & l'on trouvoit quelquefois que nous representions assez bien.

A Paris le 10. de la Lune de Saphar 1715.

LETTRE LXXIII.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

IL faut que je te l'avouë, je n'ai point remarqué chez les Chrétiens cette persuasion vive de leur Religion, qui se trouve parmi les Mufulmans; il y a bien loin chez eux de la profession à la croyance, de la croyance à la conviction, de la conviction à la pratique. La Religion est moins un sujet de sanctification, qu'un sujet de dispute, qui apartient à tout le monde: les gens de Cour, les gens de guerre, les femmes mêmes s'élevent contre

contre les Eccleſiaſtiques, & leur demandent de leur prouver ce qu'ils ſont réſolus de ne pas croire. Ce n'eſt pas qu'ils ſe ſoient déterminez par raiſon, & qu'ils ayent pris la peine d'examiner la verité, ou la fauſſeté de cette Religion qu'ils rejettent : ce ſont des rebelles qui ont ſenti le joug, & l'ont ſecoüé avant de l'avoir connu. Auſſi ne ſont-ils pas plus fermes dans leur incredulité que dans leur Foi, ils vivent dans un flux & reflux, qui les porte ſans ceſſe de l'un à l'autre. Un d'eux me diſoit un jour : je crois l'immortalité de l'ame par ſemeſtre ; mes opinions dépendent abſolument de la conſtitution de mon corps : ſelon que j'ai de plus ou moins d'eſprits animaux ; que mon eſtomac digere bien ou mal ; que l'air que je reſpire, eſt ſubtil ou groſſier ; que les viandes dont je me nourris, ſont legeres ou ſolides : je ſuis Spinoſiſte, Socinien, Catholique,

que, impie ou dévot. Quand le Medecin eſt auprès de mon lit; le Confeſſeur me trouve à ſon avantage. Je ſçais bien empêcher la Religion de m'affliger, quand je me porte bien: mais je lui permets de me conſoler, quand je ſuis malade; lorſque je n'ai plus rien à eſperer d'un côté, la Religion ſe preſente & me gagne par ſes promeſſes; je veux bien m'y livrer, & mourir du côté de l'eſperance.

Il y a long-tems que les Princes Chrétiens affranchirent tous les Eſclaves de leurs Etats, parce, diſoient-ils, que le Chriſtianiſme rend tous les hommes égaux. Il eſt vrai que cet acte de Religion leur étoit très utile; parce qu'ils abaiſſoient par là les Seigneurs, de la puiſſance deſquels ils retiroient le bas-peuple: ils ont enſuite fait des conquêtes dans des païs, où ils ont vû qu'il leur étoit avantageux d'avoir des Eſclaves, ils ont permis d'en

acheter & d'en vendre, oubliant ce principe de Religion, qui les touchoit tant. Que veux tu que je te diſe ? Verité dans un tems, erreur dans un autre. Que ne faiſons nous comme les Chrétiens ? Nous ſommes bien ſimples de refuſer des établiſſemens & des conquêtes faciles dans des climats heureux, * parce que l'eau n'y eſt pas aſſez pure pour nous laver ſelon les principes du ſaint Alcoran.

Je rends graces au Dieu Tout-puiſſant, qui a envoyé Hali ſon grand Prophete, de ce que je profeſſe une Religion, qui ſe fait préferer à tous les interêts humains, & qui eſt pure comme le Ciel, dont elle eſt deſcenduë.

A Paris le 13. de la Lune de Sapgardi 1715.

* Les Mahométans ne ſe ſoucient point de prendre Veniſe, par ce qu'il n'y trouveroient point d'eau pour leurs purifications.

LETTRE LXXIV.

USBEK *à son Ami* IBBEN.

A Smirne.

LEs Loix ſont furieuſes en Europe contre ceux qui ſe tuent eux-mêmes ; on les fait mourir pour ainſi dire une ſeconde fois : ils ſont traînez indignement par les ruës : on les notte d'infamie : on confiſque leurs biens.

Il me paroît, Ibben, que ces Loix ſont bien injuſtes. Quand je ſuis accablé de douleur, de miſere, de mépris, pourquoi veut-on m'empêcher de mettre fin à mes peines ; & me priver cruellement d'un remede, qui eſt en mes mains ?

Pourquoi veut-on que je travaille pour une Societé, dont je conſens de n'être plus ? Que je

tienne malgré moi une convention, qui s'eſt faite ſans moi ? La Societé eſt fondée ſur un avantage mutuel : mais lorſqu'elle me devient onereuſe, qui m'empêche d'y renoncer ? La vie m'a été donnée comme une faveur ; je puis donc la rendre, lors qu'elle ne l'eſt plus : la cauſe ceſſe ; l'effet doit donc ceſſer auſſi.

Le Prince veut-il que je ſois ſon Sujet, quand je ne retire point les avantages de la ſujettion ? Mes Concitoyens peuvent-ils demander ce partage inique de leur utilité, & de mon deſeſpoir ? Dieu different de tous les bienfaiteurs veut-il me condamner à recevoir des graces qui m'accablent ?

Je ſuis obligé de ſuivre les Loix, quand je vis ſous les Loix : mais quand je n'y vis plus, peuvent-elles me lier encore ?

Mais, dira-t'on vous troublez l'ordre de la Providence. Dieu a uni vôtre Ame avec vôtre Corps;

& vous l'en ſeparez : vous vous oppoſez donc à ſes deſſeins, & vous lui réſiſtez.

Que veut dire cela ? Troublai-je l'ordre de la Providence, lorſque je change les modifications de la matiere, & que je rends quarrée une boule que les premieres Loix du mouvement, c'eſt à-dire les Loix de la Création, & de la Conſervation, avoient faite ronde ? Non ſans doute ; je ne fais qu'uſer du droit qui m'a été donné ; & en ce ſens, je puis troubler à ma fantaiſie toute la nature, ſans que l'on puiſſe dire que je m'opoſe à la Providence.

Lorſque mon Ame ſera ſéparée de mon Corps, y aura-t'il moins d'ordre, & moins d'arrangement dans l'Univers ? Croyez-vous que cette nouvelle combinaiſon ſoit moins parfaite, & moins dépendante des Loix generales ? Que le monde y ait per-

du quelque choſe, & que les ouvrages de Dieu ſoient moins grands, ou plûtôt moins immenſes ?

Croyez-vous que mon Corps devenu un Epid de bled, un ver, un gazon, ſoit changé en un ouvrage de la nature moins digne d'elle ? Et que mon Ame dégagée de tout ce qu'elle avoit de terreſtre, ſoit devenuë moins ſublime ?

Toutes ces idées, mon cher Ibben, n'ont d'autre ſource que nôtre orgueïl ; nous ne ſentons point nôtre petiteſſe ; & malgré qu'on en ait nous voulons être comptez dans l'Univers, y figurer, & y être un objet important. Nous nous imaginons que l'anéantiſſement d'un Etre auſſi parfait que nous, dégraderoit toute la nature : & nous ne concevons pas qu'un homme de plus ou moins dans le monde ; que dis-je ? Tous les hommes enſemble : cent millions

lions de terres comme la nôtre, ne ſont qu'un atôme ſubtil & délié, que Dieu n'aperçoit qu'à cauſe de l'immenſité de ſes connoiſſances.

A Paris le 15. de la Lune de Saphar 1715.

LETTRE LXXV.

RICA *à* USBEK

A ***.

JE t'envoye la copie d'une Lettre qu'un François qui eſt en Eſpagne a écrite ici : je crois que tu ſeras bien aiſe de la voir.

JE PARCOURS depuis ſix mois l'Eſpagne & le Portugal ; & je vis parmi des peuples, qui mépriſant tous les autres, font aux ſeuls François l'honneur de les haïr.

La gravité eſt le caractere brillant des deux Nations, elle ſe

manifeſte principalement de deux manieres ; par les lunettes & par la mouſtache.

Les Lunettes font voir démonſtrativement que celui qui les porte, eſt un homme conſommé dans les Sciences, & enſeveli dans de profondes lectures, à un tel point que ſa vûë s'en eſt affoiblie : & tout nez, qui en eſt orné, ou chargé, peut paſſer ſans contredit pour le nez d'un Sçavant.

Pour la mouſtache, elle eſt reſpectable par elle même, & indépendamment des conſequences ; quoique pourtant on ne laiſſe pas d'en tirer ſouvent de grandes utilitez pour le ſervice du Prince, & l'honneur de la Nation ; comme le fit bien voir un fameux General-Portugais dans les Indes : * car ſe trouvant avoir beſoin d'argent, il ſe coupa une de ſes mouſtaches, & envoya demander aux habitans de Goa

* Jean de Caſtro.

vingt

vingt mille piſtoles ſur ce gage : elles lui furent prêtées d'abord, & dans la ſuite il retira ſa mouſtache avec honneur.

On conçoit aiſément que des peuples graves, & flegmatiques comme ceux-là, peuvent avoir de la vanité : auſſi en ont-ils. Ils la fondent ordinairement ſur deux choſes bien conſidérables. Ceux qui vivent dans le Continent de l'Eſpagne & du Portugal, ſe ſentent le cœur extrêmement élevé, lors qu'ils ſont ce qu'ils appellent de vieux Chrétiens ; C'eſt-à-dire qu'ils ne ſont pas originaires de ceux, à qui l'Inquiſition a perſuadé dans ces derniers ſiécles d'embraſſer la Religion Chrétienne. Ceux qui ſont dans les Indes ne ſont pas moins flattez, lors qu'ils conſidérent qu'ils ont le ſublime mérité d'être, comme ils diſent, hommes de chair blanche. Il n'y a jamais eu dans le Serrail du Grand Sei-

gneur de Sultane ſi orgueilleuſe de ſa beauté, que le plus vieux & le plus vilain matin ne l'eſt de la blancheur olivâtre de ſon teint, lors qu'il eſt dans une ville du Mexique, aſſis ſur ſa porte, les bras croiſez. Un homme de cette conſéquence ; une créature ſi parfaite ne travailleroit pas pour tous les tréſors du monde, & ne ſe réſoudroit jamais par une vile & mécanique induſtrie, de compromettre l'honneur & la dignité de ſa peau.

Car il faut ſçavoir que lors qu'un homme a un certain mérite en Eſpagne comme par exemple, quand il peut ajoûter aux qualitez dont je viens de parler, celle d'être le proprietaire d'une grande épée, ou d'avoir apris de ſon pere l'art de faire jurer une diſcordante Guitarre : il ne travaille plus : ſon honneur s'intereſſe au repos de ſes membres. Celui qui reſte aſſis dix heures par jour,

obtient

obtient préciſement la moitié plus de conſidération qu'un autre, qui n'en reſte que cinq ; parce que c'eſt ſur les chaiſes que la nobleſſe s'acquiert

Mais quoi que ces invincibles ennemis du travail faſſent parade d'une tranquilité Philoſophique : ils ne l'ont pourtant pas dans le cœur ; car ils ſont toûjours amoureux ; ils ſont les premiers hommes du monde pour mourir de langueur ſous la fenêtre de leurs maîtreſſes ; & tout Eſpagnol, qui n'eſt pas enrumé, ne ſçauroit paſſer pour galant.

Ils ſont premierement dévots : & ſecondement jaloux. Ils ſe garderont bien d'expoſer leurs femmes aux entrepriſes d'un Soldat criblé de coups, ou d'un Magiſtrat décrepité : mais ils les enfermeront avec un novice fervent qui baiſſe les yeux ; ou un robuſte Franciſcain qui les éleve.

Ils connoiſſent mieux que les autres

autres le foible des femmes : ils ne veulent pas qu'on leur voye le talon, & qu'on les surprenne par le bout des pieds : ils sçavent que l'imagination va toûjours ; que rien ne l'amuse en chemin ; elle arrive, & là on étoit quelquefois averti d'avance.

On dit par tout que les rigueurs de l'amour sont cruelles : elles le sont encore plus pour les Espagnols, les femmes les guerissent de leurs peines ; mais elles ne font que leur en faire changer ; & il leur reste toûjours un long & fâcheux souvenir d'une passion éteinte.

Ils ont de petites politesses, qui en France paroîtroient mal placées : par exemple un Capitaine ne bat jamais son Soldat, sans lui en demander permission, & l'Inquisition ne fait jamais brûler un Juif sans lui faire ses excuses.

Les Espagnols qu'on ne brûle

pas,

pas, paroiſſent ſi attachez à l'Inquiſition, qu'il y auroit de la mauvaiſe humeur de la leur ôter: je voudrois ſeulement qu'on en établit un autre; non pas contre les Herétiques, mais contre les Heréſiarques, qui attribuent à de petites pratiques Monachales, la même efficacité qu'aux ſept Sacremens; qui adorent tout ce qu'ils vénérent, & qui ſont ſi dévots, qu'ils ſont à peine Chretiens.

Vous pourez trouver de l'eſprit & du bon ſens chez les Eſpagnols, mais n'en cherchez point dans leurs Livres: voyez une de leurs Bibliotheques; les Romans d'un côté, & les Scholaſtiques de l'autre: vous diriez que les parties en ont été faites, & le tout raſſemblé, par quelque ennemi ſecret de la raiſon humaine.

Le ſeul de leurs Livres qui ſoit bon, eſt celui qui a fait voir le ridicule de tous les autres.

Ils

Ils ont fait des découvertes immenſes dans le nouveau Monde, & ils ne connoiſſent pas encore leur propre Continent : il y a ſur leurs Rivieres tel Port, qui n'a pas encore été découvert ; & dans leurs montagnes des Nations qui leur ſont inconnuës.

Ils diſent que le Soleil ſe leve & ſe couche dans leur païs : mais il faut dire auſſi qu'en faiſant ſa courſe, il ne rencontre que des Campagnes ruïnées, & des contrées déſertes.

Je ne ſerois pas fâché, Uſbek ; de voir une Lettre écrite à Madrid par un Eſpagnol, qui voyageroit en France : je crois qu'il vangeroit bien ſa Nation : quel vaſte champ pour un homme flegmatique, & penſif ? Je m'imagine qu'il commenceroit ainſi la deſcription de Paris.

Il y a ici une maiſon où l'on met les foux : on croiroit d'abord qu'elle eſt la plus grande

de de la Ville : non le remede eſt bien petit pour le mal. Sans doute que les François extrêmement décriez chez leurs voiſins, enferment quelques foux dans une maiſon, pour perſuader que ceux qui ſont dehors, ne le ſont pas.

Je laiſſe là mon Eſpagnol. Adieu mon cher Uſbek.

A Paris le 17. de la Lune de Saphar 1715.

LETTRE LXXVI.

USBEK à RHEDI.

A Veniſe.

LAplûpart des Légiſlateurs ont été des hommes bornez, que le hazard a mis à la tête des autres, & qui n'ont preſque conſulté que leurs préjugez, & leurs fantaiſies.

Il ſemble qu'ils ayent méconnu la grandeur & la dignité même de leur

leur ouvrage : ils ſe ſont amuſez à faire des inſtitutions pueriles, avec leſquelles ils ſe ſont à la verité conformez aux petits eſprits, mais décreditez auprès des gens de bons ſens.

Ils ſe ſont jettez dans les détails inutiles : ils ont donné dans des cas particuliers ; ce qui marque un génie étroit, qui ne voit les choſes que par parties ; & n'embraſſe rien d'une vûë generale.

Quelques uns ont affecté de ſe ſervir d'une autre Langue que la vulgaire ; choſe abſurde pour un faiſeur de Loix : comment peut-on les obſerver, ſi elles ne ſont pas connuës ?

Ils ont ſouvent aboli ſans néceſſité celles qu'ils ont trouvées établies ; c'eſt-à dire qu'ils ont jetté les Peuples dans les déſordres inſeparables des changemens.

Il eſt vrai que par une bizarre-

rie

rie qui vient plûtôt de la nature que de l'eſprit des hommes, il eſt quelquefois néceſſaire de changer certaines Loix. Mais le cas eſt rare, & lors qu'il arrive, il n'y faut toucher que d'une main tremblante : on y doit obſerver tant de ſolemnitez, & aporter tant de précautions, que le peuple en concluë naturellement que les Loix ſont bien ſaintes, puiſqu'il faut tant de formalitez pour les abroger.

Souvent ils les ont faites trop ſubtiles, & ont ſuivi des idées Logiciennes, plûtôt que l'équité naturelle. Dans la ſuite elles ont été trouvées trop dures ; & par un eſprit d'équité, on a crû devoir s'en écarter : mais ce remede étoit un nouveau mal. Quelles que ſoient les Loix, il faut toûjours les ſuivre, & les regarder comme la conſcience publique, à laquelle celle des particuliers doit ſe conformer toûjours.

Il faut pourtant avoüer que quelques-uns d'entr'eux ont eu une attention, qui marque beaucoup de ſageſſe ; c'eſt qu'ils ont donné aux peres une grnade autorité ſur leurs enfans : rien ne ſoulage plus les Magiſtrats ; rien ne dégarnit plus les Tribunaux ; rien enfin ne répand plus de tranquillité dans un Etat, où les mœurs ſont toûjours de meilleurs Citoyens que les Loix.

C'eſt de toutes les puiſſances celle dont on abuſe le moins : c'eſt la plus ſacrée de toutes les magiſtratures : c'eſt la ſeule qui ne dépend pas des conventions, & qui les a même précédées.

On remarque que dans les païs où l'on met dans les mains paternelles plus de récompenſes & de punitions, les familles ſont mieux réglées : les peres ſont l'image du Créateur de l'Univers, qui, quoi qu'il puiſſe conduire les hommes par ſon amour, ne laiſſe pas de

ſe

ſe les attacher encore par les motifs de l'eſpérance & de la crainte.

Je ne finirai pas cette Lettre ſans te faire remarquer la bizarrerie de l'eſprit des François. On dit qu'ils ont retenu des Loix Romaines un nombre infini de choſes inutiles, & même pis ; & ils n'ont pas pris d'elles la puiſſance paternelle, qu'elles ont établie comme la premiere autorité légitime.

A Paris le 18. *de la Lune de Saphar* 1715.

LETTRE LXXVII.

LE GRAND EUNUQUE *à* USBEK.

A Paris.

HIer les Armeniens menerent au Serrail une jeune Eſclave de Circaſſie, qu'ils vouloient vendre. Je la fis entrer dans les apartemens ſecrets, je la deshabillai, je l'examinai avec les re-

gards d'un Juge, & plus je l'examinai, & plus je lui trouvai de graces. Une pudeur virginale ſembloit vouloir les dérober à ma vûë : je vis tout ce qu'il lui en coutoit pour obéïr : elle rougiſſoit de ſe voir nuë même devant moi, qui exempt des paſſions qui peuvent allarmer la pudeur, ſuis inanimé ſous l'empire de ce ſexe, & qui, miniſtre de la modeſtie dans les actions les plus libres, ne porte que de chaſtes regards, & ne puis inſpirer que l'innocence.

Dès que je l'eus jugée digne de toi, je baiſſai les yeux : je lui jettai un manteau d'écarlate, je lui mit au doigt un anneau d'or : je me proſternai à ſes pieds : je l'adorai comme la Reine de ton cœur : je payai les Armeniens : je la dérobai à tous les yeux. Heureux Uſbek, tu poſſedes plus de beautez, que n'en enferment tous les Palais d'Orient. Quel plaiſir pour toi de trouver à ton retour

tout

tout ce que la Perſe a de plus raviſſant ; & de voir dans ton Serrail renaître les graces, à meſure que le tems, & la poſſeſſion travaillent à les détruire.

Du Serrail de Fatmé le 1. *de la Lune de Rebiab* 1. 1715.

LETTRE LXXVIII.

USBEK *à* RHEDI.

A Veniſe.

DEpuis que je ſuis en Europe, mon cher, Rhedi, j'ai vû bien des Gouvernemens : ce n'eſt pas comme en Aſie, où les régles de la politique ſe trouvent par tout les mêmes.

J'ai ſouvent penſé en moi-même pour ſçavoir lequel de tous les Gouvernemens étoit le plus conforme à la raiſon. Il m'a ſemblé que le plus parfait eſt celui qui va à ſon but à moins de

frais ; & qu'ainſi celui qui conduit les hommes de la maniere qui convient le plus à leur penchant & à leur inclination, & eſt le plus parfait.

Si dans un Gouvernement doux, le peuple eſt auſſi ſoumis que dans un Gouvernement ſevere ; le premier eſt préférable, puis qu'il eſt plus conforme à la raiſon, & que la ſévérité eſt un motif étranger.

Compte, mon cher Rhedi, que dans un Etat, les peines plus ou moins cruelles ne font pas que l'on obéïſſe plus aux Loix. Dans les Païs, où les châtimens ſont modérez, on les craint comme dans ceux ou ils ſont tyranniques & affreux.

Soit que le Gouvernement ſoit doux, ſoit qu'il ſoit cruel, on punit toûjours par degrez ; on inflige un châtiment plus ou moins grand à un crime plus ou moins grand. L'imagination ſe

plie

plie d'elle-même aux mœurs du païs où l'on vit : huit jours de priſon, ou une legére amende frapent autant l'eſprit d'un Européen, nourri dans un païs de douceur, que la perte d'un bras intimide un Aſiatique. Ils attachent un certain degré de crainte à un certain degré de peine, & chacun la partage à ſa façon : le deſeſpoir de l'infamie vient deſoler un François, qu'on vient de condamner à une peine, qui n'ôteroit pas un quart d'heure de ſommeil à un Turc.

D'ailleurs je ne vois pas que la Police, la Juſtice, & l'équité ſoient mieux obſervées en Turquie, en Perſe, chez le Mogol, que dans les Républiques de Hollande, de Veniſe, & dans l'Angleterre même, je ne vois pas qu'on y commette moins de crimes ; & que les hommes intimidez par la grandeur des châtimens, y ſoient plus ſoumis aux Loix.

Je

Je remarque au contraire une ſource d'injuſtice, & de vexations au milieu de ces mêmes Etats.

Je trouve même le Prince, qui eſt la Loi même, moins maître que par tout ailleurs.

Je vois que dans ces momens rigoureux, il y a toûjours des mouvemens tumulteux, où perſonne n'eſt le Chef: & que quand une fois l'autorité violente eſt mépriſée, il n'en reſte plus aſſez à perſonne, pour la faire revenir.

Que le deſeſpoir même de l'impunité confirme le deſordre, & le rend plus grand.

Que dans ces Etats il ne ſe forme point de petite révolte, & qu'il n'y a jamais d'intervalle entre le murmure & la ſedition.

Qu'il ne faut point que les grands événemens y ſoient préparez par de grandes cauſes: au contraire, le moindre accident produit une grande révolution, ſou-

ſouvent auſſi imprévûë de ceux qui la font, que de ceux qui la ſouffrent.

Sors qu'Oſman Empereur des Turs fut dépoſé, aucun de ceux, qui commit cet attentat, ne ſongeoit à le commettre : ils demandoient ſeulement en ſuplians; qu'on leur fit juſtice ſur quelque grief : une voix qu'on n'a jamais connuë, ſortit de la foule par hazard ; le nom de Muſtapha fut prononcé, & ſoudain Muſtapha fut Empereur.

A Paris le 2. de la Lune de Rabiab 1. 1715.

LETTRE LXXIX.

NARCUM, *envoyé de Perſe en Moſcovie à* USBEK.

A Paris.

DE toutes les Nations du monde, mon cher Uſbek, il n'y en a pas qui ait ſurpaſſé celle des

des Tartares, ni en gloire, ni dans la grandeur des Conquêtes. Ce peuple eſt le vrai dominateur de l'Univers : tous les autres ſemblent être faits pour le ſervir : il eſt également le Fondateur & le deſtructeur des Empires : dans tous les tems il a donné ſur la terre des marques de ſa puiſſance : dans tous les âges il a été le fleau des Nations.

Les tartares ont conquis deux fois la Chine, & ils la tiennent encore ſous leur obéïſſance.

Ils dominent ſur les vaſtes païs, qui forment l'Empire du Mogol.

Maîtres de la Perſe, ils ſont aſſis ſur le Frône de Cyrus & de Guſtaſpe. Ils ont ſoumis la Moſcovie. Sous le nom de Turcs, ils ont fait des Conquêtes immenſes dans l'Europe, l'Aſie & l'Afrique; & ils dominent ſur ces trois parties de l'Univers.

Et pour parler de tems plus

reculez ; c'eſt d'eux que ſont ſortis preſque tous les Peuples, qui ont renverſé l'Empire Romain.

Qu'eſt ce que les Conquêtes d'Alexandre en comparaiſon de celles de Genghiſcan ?

Il n'a manqué à cette victorieuſe Nation que des Hiſtoriens, pour célébrer la mémoire de ſes merveilles.

Que d'actions immortelles ont été enſévelies dans l'oubli ! que d'Empires par eux fondez, dont nous ignorons l'origine ; Cette belliqueuſe Nation uniquement occupée de ſa gloire preſente, ſûre de vaincre dans tous les tems, ne ſongeoit point à ſe ſignaler dans l'avenir, par la mémoire de ſes Conquêtes paſſées.

De Moſcow le 4. de la Lune de Rabiab 1. 1715.

LETTRE LXXX.

RICA à IBBEN.

A Smirne.

QUoique les François parlent beaucoup, il y a cependant parmi eux une eſpece de Dervis taciturnes, qu'on apelle Chartreux : on dit qu'ils ſe coupent la Langue en entrant dans le Couvent : & on ſouhaitteroit fort que tous les autres Dervis ſe retranchaſſent de même tout ce que leur Profeſſion leur rend inutile.

A propos de gens taciturnes, il y en a de bien plus ſinguliers que ceux-là, & qui ont un talent bien extraordinaire. Ce ſont ceux qui ſçavent parler ſans rien dire ; & qui amuſent une converſation pendant deux heures de tems, ſans qu'il ſoit poſſible de les déceler, d'être leur plagiaire, ni

ni de retenir un mot de ce qu'ils ont dit.

Ces ſortes de gens ſont adorez des femmes : mais ils ne le ſont pourtant pas tant que d'autres, qui ont reçû de la nature l'aimable talent de ſourire à propos, c'eſt-à dire à chaque inſtant ; & qui portent la grace d'une joïeuſe aprobation ſur tout ce qu'elles diſent.

Mais ils ſont au comble de l'Eſprit, lors qu'ils ſçavent entendre fineſſe à tout, & trouver mille petits traits ingénieux dans les choſes les plus communes.

J'en connois d'autres, qui ſe ſont bien trouvez d'introduire dans les converſations les choſes inanimées, & d'y faire parler leur habit brodé, leur perruque blonde, leur tabatiere, leur canne, & leurs gands. Il eſt bon de commencer de la ruë à ſe faire écouter par le bruit du Caroſſe, & du marteau, qui frape

rudement la porte : cet avant propos prévient pour le reſte du diſcours : & quand l'exorde eſt beau, il rend ſuportable toutes les ſotiſes, qui viennent enſuite; mais qui par bonheur arrivent trop tard.

Je te promets que ces petits talens dont on ne fait aucun cas chez nous, ſervent bien ici à ceux qui ſont aſſez heureux pour les avoir ; & qu'un homme de bon ſens ne brille gueres devant ces ſottes gens.

A Paris le 6. de la Lune de Rabiab. 1715.

LETTRE LXXXI.

USBEK à RHEDI.

A Veniſe.

S'Il y a un Dieu, mon cher Rhedi, il faut néceſſairement qu'il ſoit juſte : car s'il ne l'étoit pas,

pas, il ſeroit le plus mauvais & le plus imparfait de tous les Etres.

La Juſtice eſt un raport de Convenance, qui ſe trouve réellement entre deux choſes : ce raport eſt toûjours le même, quelque Etre qu'il le conſidére, ſoit que ce ſoit Dieu, ſoit que ce ſoit un Ange, ou enfin que ce ſoit un homme.

Il eſt vrai que les hommes ne voyent pas toûjours ces raports : ſouvent même lors qu'ils les voyent, ils s'en éloignent ; & leur interêt eſt toûjours ce qu'ils voyent le mieux. La Juſtice éleve ſa voix ; mais elle a peine à ſe faire entendre dans le tumulte des paſſions.

Les hommes peuvent faire des injuſtices, parce qu'ils ont interêt de les commettre, & qu'ils aiment mieux ſe ſâtisfaire que les autres. C'eſt toûjours par un retour ſur eux-mêmes qu'ils agiſſent : nul n'eſt mauvais gratuite-

ment : il faut qu'il y ait une raiſon, qui détermine ; & cette raiſon, eſt toûjours une raiſon d'interêt.

Mais il n'eſt pas poſſible que Dieu faſſe jamais rien d'injuſte : dès qu'on ſupoſe qu'il voit la Juſtice, il faut néceſſairement qu'il la ſuive : car comme il n'a beſoin de rien, & qu'il ſe ſuffit à lui-même ; il ſeroit le plus méchant de tous les Etres, puis qu'il le feroit ſans intérêt.

Ainſi quand il n'y auroit pas de Dieu, nous dévrions toûjours aimer la Juſtice, c'eſt-à-dire faire nos efforts pour reſſembler à cet Etre, dont nous avons une ſi belle idée ; & qui s'il exiſtoit, ſeroit neceſſairement juſte. Libres que nous ſerions du joug de la Religion, nous ne dévrions pas l'être de celui de l'Equité.

Voilà, Rhedi, ce qui m'a fait penſer que la Juſtice eſt éternelle, & ne dépend point des conven-

tions

tions humaines : & quand elle en dépendroit, ce ſeroit une verité terrible, qu'il faudroit ſe dérober à ſoi-même.

Nous ſommes entourez d'hommes plus forts que nous ; ils peuvent nous nuire de mille manieres differentes ; les trois quarts du tems, ils peuvent le faire impunément. Quel repos pour nous de ſçavoir qu'il y a dans le cœur de tous ces hommes un principe intérieur, qui combat en nôtre faveur, & nous met à couvert de leurs entrepriſes !

Sans cela, nous devrions être dans une frayeur continuelle ; nous paſſerions devant les hommes comme devant les Lions ; & nous ne ſerions jamais aſſurez un moment de nôtre vie, de nôtre bien, ni de nôtre honneur.

Toutes ces penſées m'animent contre ces Docteurs, qui repreſentent Dieu comme un Etre, qui fait un exercice tyrannique

de ſa puiſſance ; qui le font agir d'une maniere, dont nous ne voudrions pas agir nous-mêmes, de peur de l'offenſer ; qui le chargent de toutes les imperfections, qu'il punit en nous ; & dans leurs opinions contradictoires, le repreſentent tantôt comme un Etre mauvais, tantôt comme un Etre, qui haït le mal & le punit.

Quand un homme s'examine, quelle ſatisfaction pour lui de trouver qu'il a le cœur juſte ! Ce plaiſir tout ſevere qu'il eſt, doit le ravir : il voit ſon Etre autant au-deſſus de ceux qui ne l'ont pas, qu'il ſe voit au deſſus des Tigres & des Ours. Oüi, Rhedi, ſi j'étois ſûr de ſuivre toûjours inviolablement cette équité, que j'ai devant les yeux, je me croirois le premier des hommes.

A Paris le 1. *de la Lune de Gemmadi* 1. 1715.

LET-

LETTRE LXXXII.

RICA à ***.

JE fus hier aux Invalides : j'aimerois autant avoir fait cet établiſſement, ſi j'etois Prince, que d'avoir gagné trois batailles. On y trouve par tout la main d'un grand Monarque. Je crois que c'eſt le lieu le plus reſpectacle de la terre.

Quel ſpectacle que de voir dans un même lieu raſſemblées toutes ces victimes de la Patrie, qui ne reſpirent que pour la défendre ; & qui ſe ſentant le même cœur, & non pas la même force, ne ſe plaignent que de l'impuiſſance où elles ſont, de ſe ſacrifier encore pour elle ?

Quoi de plus admirable que de voir ſes guerriers débiles dans cette retraite, obſerver une diſcipline auſſi exacte ; que s'ils y étoient

étoient contraints par la presence d'un ennemi ; chercher leur derniere satisfaction dans cette image de la guerre, & partager leur cœur & leur esprit entre les dévoirs de la Religion, & ceux de l'art militaire ?

Je voudrois que les noms de ceux qui meurent pour la Patrie, fussent écrits & conservez dans les Temples dans des Registres, qui fussent comme la source de la gloire & de la Noblesse.

A Paris le 15. de la Lune de Gemmadi 1. 1715.

LETTRE LXXXIII.

USBEK *à* MIRZA.

A Ispahan.

TU sçais, Mirza, que quelques Ministres de Cha-Soliman avoient formé le dessein d'obliger tous les Armeniens de perse

perſe de quitter le Royaume, ou de ſe faire Mahometans, dans la penſée que nôtre Empire ſeroit toûjours pollué, tandis qu'il garderoit dans ſon ſein ces Infidéles.

C'étoit fait de la grandeur Perſane, ſi dans cette occaſion l'aveugle dévotion avoit été écoutée.

On ne ſçait comme la choſe manqua : ni ceux qui firent la propoſition ; ni ceux qui la rejetterent, n'en connurent les conſéquences : le hazard fit l'office de la Raiſon & de la Politique ; & ſauva l'Empire d'un péril plus grand que celui qu'il auroit pû courir de la perte de trois batailles, & de la priſe de deux villes.

En proſcrivant les Armeniens on penſa détruire en un ſeul jour tous les Négocians, & preſ. que tous les Artiſans du Royaume. Je ſuis ſûr que le grand Cha-Abas auroit mieux aimé ſe faire couper

couper les deux bras, que de ſigner un ordre pareil ; & qu'en envoyant au Mogol, & aux autres Rois des Indes, ſes Sujets les plus induſtrieux, il auroit crû leur donner la moitié de ſes Etats.

Les perſecutions que nos Mahométans zelez ont faites aux Guebres, les ont obligez de paſſer en foule dans les Indes ; & ont privé la Perſe de cette laborieuſe Nation, ſi apliquée au labourage, qui ſeule par ſon travail, étoit en état de vaincre la ſterilité de nos terres.

Il ne reſtoit à la dévotion qu'un ſecond coup à faire ; c'étoit de ruïner l'induſtrie, moyennant quoi l'Empire tomboit de lui-même, & avec lui par une ſuite néceſſaire, cette même Religion, qu'on vouloit rendre ſi floriſſante.

S'il faut raiſonner ſans prévention ; je ne ſçais, Mirza, s'il n'eſt pas bon que dans un Etat il y ait pluſieurs Religions.

On remarque que ceux qui vivent dans des Religions tolerées, ſe rendent ordinairement plus utiles à leur patrie, que ceux qui vivent dans la Religion dominante; parce qu'éloignez des honneurs, ne pouvant ſe diſtinguer que par leur opulence, & leurs richeſſes; ils ſont portez à en requerir par leur travail; & à embraſſer les emplois de la Societé les plus pénibles.

D'ailleurs, comme toutes les Religions contiennent des préceptes utiles à la Societé; il eſt bon qu'elles ſoient obſervées avec zele. Or qu'y a-t'il de plus capable d'animer ce zele, que leur multiplicité?

Ce ſont des Rivales qui ne ſe pardonnent rien. La jalouſie deſcend juſqu'aux particuliers, chacun ſe tient ſur ſes gardes, & craint de faire des choſes qui deshonoreroient ſon parti, & l'expoſeroient aux mépris, & aux cenſures.

ſures impardonnables du parti contraire.

Auſſi a-t'on toûjours remarqué qu'une Secte nouvelle introduite dans un Etat, étoit le moyen le plus ſûr pour corriger tous les abus de l'ancienne.

On a beau dire qu'il n'eſt pas de l'interêt du Prince de ſouffrir pluſieurs Religions dans ſon Etat. Quand toutes les Sectes du monde viendroient s'y raſſembler ; cela ne lui porteroit aucun préjudice ; parce qu'il n'y en a aucune qui ne preſcrive l'obéïſſance, & ne prêche la ſoumiſſion.

J'avouë que les Hiſtoires ſont remplies des guerres de Religion : mais qu'on y prenne bien garde ; ce n'eſt point la multiplicité des Religions, qui a produit ces guerres ; c'eſt l'eſprit d'intolerance qui animoit celle qui ſe croyoit la dominante.

C'eſt cet eſprit de Proſelytiſme, que les Juifs ont pris des Egyp-

Egyptiens; & qui d'eux eſt paſſé, comme une maladie épidemique & populaire, aux Mahometans & aux Chrétiens.

C'eſt enfin cet eſprit de vertige, dont les progrès ne peuvent être regardez que comme une éclipſe entiere de la raiſon humaine.

Car enfin quand il n'y auroit pas de l'inhumanité à affliger la conſcience des autres; quand il n'en reſulteroit aucun des mauvais effets, qui en germent à milliers: il faudroit être fou pour s'en aviſer. Celui qui veut me faire changer de Religion, ne le fait ſans doute que parce qu'il ne changeroit pas la ſienne, quand on voudroit l'y forcer: il trouve donc étrange que je ne faſſe pas une choſe, qu'il ne feroit pas lui-même, peut-être pour l'empire du monde.

A Paris le 26. de la Lune de Gemmadi 1. 1715.

LET-

LETTRE LXXXIV.

RICA *à* ***.

IL ſemble ici que les familles ſe gouvernent toutes ſeules : le mari n'a qu'une ombre d'autorité ſur ſa femme : le pere ſur ſes enfans ; le maître ſur ſes eſclaves ; & ſois ſûr qu'elle eſt toûjours contre le mari jaloux ; le Pere chagrin ; le maître incommode.

J'allai l'autre jour dans le lieu, où ſe rend la Juſtice. Avant que d'y arriver il faut paſſer ſous les armes d'un nombre infini de jeunes Marchandes, qui vous apellent d'une voix trompeuſe. Ce ſpectacle d'abord eſt aſſez riant : mais il devient lugubre, lors qu'on entre dans les grandes ſales, où l'on ne voit que des gens dont l'habit eſt encore plus grave que la figure. Enfin on entre dans le lieu ſacré, où ſe révelent tous les ſecrets des fa-

familles, & où les actions les plus cachées ſont miſes au grand jour.

Là une fille modeſte vient avoüer les tourmens d'une virginité trop long tems gardée, ſes combats & ſa douloureuſe réſiſtance : elle eſt ſi peu fiere de ſa victoire, qu'elle menace toûjours d'une défaite prochaine ; & pour que ſon pere n'ignore plus ſes beſoins, elles les expoſe à tout le peuple.

Une femme effrontée vient enſuite expoſer les outrages qu'elle a faits à ſon Epoux, comme une raiſon d'en être ſeparée.

Avec une modeſtie pareille, une autre vient dire qu'elle eſt laſſe de porter le titre de femme, ſans en joüir : elle vient réveler les myſteres cachez dans la nuit du mariage : elle veut qu'on la livre aux regards des experts les plus habiles, & qu'une ſentence la rétabliſſe dans tous les droits de la virginité. Il y en a même qui

oſent défier leurs maris, & leur demander en public un combat, que les témoins rendent ſi difficile : épreuve auſſi flétriſſante pour la femme qui la ſoutient, que pour le mari qui la ſuccombe.

Un nombre infini de filles ravies, ou ſeduites, font les hommes beaucoup plus mauvais qu'ils ne ſont. L'amour fait retentir ce Tribunal. On n'y entend parler que de peres irritez, de filles abuſées, d'amans infidéles, & de maris chagrins.

Par la Loi qui y eſt obſervée, tout enfant né pendant le mariage, eſt cenſé être au mari : il a beau avoir de bonnes raiſons pour ne le pas croire ; la Loi le croit pour lui, & le ſoulage de l'examen, & des ſcrupules.

Dans ce Tribunal on prend les voix à la majeure : mais on a reconnu par expérience qu'il vaudroit mieux les recuëillir à la mineure : & cela eſt bien naturel ; car

il

il y a très peu d'eſprits juſtes ; & tout le monde convient qu'il y en a une infinité de faux.

A Paris le 1. de la Lune de Gemmadi 2. 1715.

LETTRE LXXXV.

RICA *à* ***.

ON dit que l'homme eſt un Animal ſociable. Sur ce pied là il me paroît que le François eſt plus homme qu'un autre : c'eſt l'homme par excelence, car il ſemble être fait uniquement pour la Societé.

Mais j'ai rémarqué parmi eux des gens, qui non-ſeulement ſont ſociables ; mais ſont eux-mêmes la Societé Univerſelle. Ils ſe multiplient dans tous les coins, & peuplent en un inſtant les quatre quartiers d'une Ville : cent hommes de cette eſpece abondent plus que deux mille Citoyens : ils

pouroient réparer aux yeux des étrangers les ravages de la peſte, ou de la famine. On demande dans les Ecoles ſi un Corps peut être en un inſtant en pluſieurs lieux; ils ſont une preuve de ce que les Philoſophes mettent en queſtion.

Ils ſont toûjours empreſſez, parce qu'ils ont l'affaire importante de demander à tous ceux qu'ils voyent, où ils vont, & d'où ils viennent.

On ne leur ôteroit jamais de la tête qu'il eſt de la bienſeance de viſiter chaque jour le public en détail; ſans compter les viſites, qu'ils font en gros dans les lieux où l'on s'aſſemble: mais comme la voye en eſt trop abregée; elles ſont comptées pour rien dans les régles de leur Cérémonial.

Ils fatiguent plus les portes des maiſons à coups de marteau, que les vents & les tempêtes. Si l'on alloit examiner la liſte de tous les Portiers: on y trouveroit chaque

chaque jour leur nom eſtropié de mille manieres en caracteres Suiſſes. Ils paſſent leur vie à la ſuite d'un enterrement, dans des complimens de Condoleance, ou dans des ſollicitations de mariage. Le Roi ne fait point de gratification à quelqu'un de ſes Sujets; qu'il ne leur en coûte une voiture, pour lui en aller témoigner leur joye. Enfin ils reviennent chez eux bien fatiguez ſe repoſer, pour pouvoir reprendre le lendemain leurs pénibles fonctions.

Un d'eux mourut l'autre jour de laſſitude; & on mit cette Epitaphe ſur ſon tombeau. C'eſt ici que repoſe celui qui ne s'eſt jamais repoſé. Il s'eſt promené à cinq cens trente enterremens. Il s'eſt réjoüi de la naiſſance de deux mille ſix cens quatre-vingt enfans. Les penſions dont il a felicité ſes amis toûjours en des termes differens, montent à deux millions ſi cens mille livres. Le chemin qu'il

a fait ſur le pavé, a neuf mille ſix cens ſtades : celui qu'il a fait dans la campagne en a trente-ſix. Sa converſation étoit amuſante : il avoit un fonds tout fait de trois cens ſoixante-cinq Contes : il poſſedoit d'ailleurs depuis ſon jeune âge cent dix-huit Apophthegmes tirez des Anciens, qu'il employoit dans les occaſions brillantes. Il eſt mort enfin a la ſoixantiéme année de ſon âge. Je me tais, Voyageur ; car comment pourois je achever de te dire ce qu'il a fait, & ce qu'il a vû.

A Paris le 3. de la Lune de Gemmadi 1715.

LETTRE LXXXVI.

USBEK à RHEDI.

A Veniſe.

A Paris régne la liberté & l'égalité. La Naiſſance, la Vertu ; le merite même de la guerre, quel

quelque brillant qu'il ſoit, ne ſauve pas un homme de la foule dans laquelle il eſt confondu. La jalouſie des rangs y eſt inconnuë. On dit que le premier de Paris eſt celui qui a les meilleurs chevaux à ſon Caroſſe.

Un grand Seigneur eſt un homme qui voit le Roi, qui parle aux Miniſtres, qui a des Ancêtres, des dettes & des penſions. S'il peut avec cela cacher ſon oiſiveté par un air empreſſé, ou par un feint attachement pour les plaiſirs; il croit être le plus heureux de tous les hommes

En Perſe il n'y a de grands que ceux, à qui le Monarque donne quelque part au Gouvernement. Ici, il y a des gens, qui ſont grands par leur naiſſance; mais ils ſont ſans crédit. Les Rois ſont comme ces ouvriers habiles, qui pour executer leurs ouvrages, ſe ſervent toûjours des machines les plus ſimples.

La

La faveur eſt la grande Divinité des François. Le Miniſtre eſt le Grand Prêtre, qui lui offre bien des victimes. Ceux qui l'entourent ne ſont point habillez de blanc ; tantôt Sacrificateurs, & tantôt ſacrifiés, ils ſe dévoüent eux-mêmes à leur Idole avec tout le peuple.

De Paris. le 9. de la Lune de Gemmadi 2. 1715.

LETTRE LXXXVII.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

LE deſir de la gloire n'eſt point different de cet inſtinct, que toutes les Créatures ont pour leur conſervation. Il ſemble que nous augmentons nôtre Etre, lorſque nous pouvons le porter dans la mémoire des autres : c'eſt une nouvelle vie que nous acque-

acquerons, & qui nous devient auſſi précieuſe que celle que nous avons reçûë du Ciel.

Mais comme tous les hommes ne ſont pas également attachez à la vie ; ils ne ſont pas auſſi également ſenſibles à la gloire. Cette noble paſſion eſt bien toûjours gravée dans leur cœur : mais l'imagination & l'éducation la modifient de mille manieres.

Cette difference qui ſe trouve d'homme à homme, ſe fait encore plus ſentir de peuple à peuple.

On peut poſer pour maxime que dans chaque Etat le deſir de la gloire croît avec la liberté des Sujets ; & diminuë avec elle : la gloire n'eſt jamais compagne de la ſervitude.

Un homme de bon ſens me diſoit l'autre jour : On eſt en France à bien des égards plus libre qu'en Perſe : auſſi y aime-t'on plus la gloire. Cette heureuſe fantaiſie fait faire à un François

avec plaiſir & avec goût, ce que votre Sultan n'obtient de ſes Sujets, qu'en leur mettant ſans ceſſe devant les yeux les ſuplices & les récompenſes.

Auſſi parmi nous le Prince eſt-il jaloux de l'honneur du dernier de ſes Sujets. Il y a pour le maintenir des Tribunaux reſpectables: c'eſt le treſor ſacré de la Nation, & le ſeul dont le Souverain n'eſt pas le maître; parce qu'il ne peut l'être ſans choquer ſes intérêts. Ainſi ſi un Sujet ſe trouve bleſſé dans ſon honneur par ſon Prince, ſoit par quelque préference, ſoit par la moindre marque de mépris, il quitte ſur le champ ſa Cour, ſon emploi, ſon ſervice, & ſe retire chez lui.

La difference qu'il y a des troupes Françoiſes aux vôtres; c'eſt que les unes compoſées d'eſclaves naturellement lâches, ne ſurmontent la crainte de la mort, que

que par celle du châtiment ; ce qui produit dans l'ame un nouveau genre de terreur, qui la rend comme ſtupide ; au lieu que les autres ſe preſentent aux coups avec délices, & banniſſent la crainte par une ſatisfaction, qui lui eſt ſupérieure.

Mais le Sanctuaire de l'honneur, de la réputation & de la vertu, ſemble être établi dans les Républiques & dans les païs où l'on peut prononcer le mot de patrie. A Rome, à Athenes, à Lacedemone, l'honneur payoit ſeul les ſervices les plus ſignalez. Une couronne de Chêne ou de Laurier ; une ſtatuë, un Eloge étoit une récompenſe immenſe pour une bataille gagnée, ou une Ville priſe

Là un homme qui avoit fait une belle action, ſe trouvoit ſuffiſamment récompenſé par cette action même. Il ne pouvoit voir un de ſes compatriotes, qu'il ne

ſentir le plaiſir d'être ſon bienfaiteur : il comptoit le nombre de ſes ſervices par celui de ſes Citoyens. Tout homme eſt capable de faire du bien à un homme : mais c'eſt reſſembler aux Dieux, que de contribuer au bonheur d'une Societé entiere.

Mais cette noble émulation ne doitelle point être entierement éteinte dans le cœur de vos Perſons, chez qui les emplois & les dignitez ne ſont que des attributs de la fantaiſie du Souverain ? La réputation & la vertu y ſont regardées comme imaginaires, ſi elles ne ſont accompagnées de la faveur du Prince, avec laquelle elles naiſſent, & meurent de même. Un homme qui a pour lui l'eſtime publique n'eſt jamais ſûr de ne pas être deshonoré demain : le voilà aujourd'hui General d'Armée, peut-être que le Prince le va faire ſon Cuiſinier, & qu'il n'aura plus à eſperer d'autre Elo-

ge,

ge, que celui d'avoir fait un bon ragoût.

A Paris le 15. de la Lune de Gemmadi 2. 1715.

LETTRE LXXXVIII.

USBEK *au même.*

A Smirne.

DE cette passion générale que la Nation Françoise a pour la gloire, il s'est formé dans l'esprit des particuliers un certain je ne sçai quoi, qu'on apelle point d'honneur : c'est proprement le caractere de chaque profession : mais il est plus marqué chez les gens de guerre ; & c'est le point d'honneur par excélence. Il me seroit bien difficile de te faire sentir ce que c'est ; car nous n'en avons point précisement d'idée.

Autrefois les François, sur tout les Nobles, ne suivoient

guerres d'autres Loix, que celles de ce point d'honneur : elles régloient toute la conduite de de leur vie; & elles étoient si séveres, qu'on ne pouvoit sans une peine plus cruelle que la mort, je ne dis pas les enfraindre, mais en éluder la plus petite disposition.

Quand il s'agissoit de régler les differens, elles ne prescrivoient gueres qu'une maniere de décision, qui étoit le duel, qui tranchoit toutes les difficultez. Mais ce qu'il y avoit de mal, c'est que souvent le jugement se rendoit entre d'autres parties que celles qui y étoient intéressées.

Pour peu qu'un homme fut connu d'un autre, il faloit qu'il entrât dans la dispute, & qu'il payât de sa personne comme s'il avoit été lui-même en colere. Il se sentoit toûjours honoré d'un tel choix, & d'une préference si flatteuse : & tel qui n'auroit pas voulu donner quatre pistoles à

un

un homme pour le ſauver de la potence, lui & toute ſa famille; ne faiſoit aucune difficultez d'aller riſquer pour lui mille fois ſa vie.

Cette maniere de décider étoit aſſez mal imaginée : car de ce qu'un homme étoit plus adroit, ou plus fort qu'un autre ; il ne s'enſuivoit pas qu'il eût de meilleures raiſons.

Auſſi les Rois l'ont-ils défenduë ſous des peines très ſeveres : mais c'eſt en vain ; l'honneur qui veut toûjours régner, ſe révolte & il ne reconnoît point de Loix.

Ainſi les François ſont dans un état bien violent : car les mêmes Loix de l'honneur obligent un honnête homme de ſe vanger, quand il a été offenſé ; mais d'un autre côté la Juſtice le punit des plus cruelles peines lorſqu'il ſe vange. Si l'on ſuit les Loix de l'honneur, on périt ſur un échaffaut : ſi l'on ſuit celles de la Juſtice, on eſt banni pour jamais de

la Societé des hommes : Il n'y a donc que cette cruelle alternative, ou de mourir, ou d'être indigne de vivre.

A Paris le 18. *de la Lune de Gemmadi* 2. 1715.

LETTRE LXXXIX.

USBEK *à* RHEDI.

A Veniſe.

LE Monarque qui a ſi long-tems régné n'eſt plus. * Il a bien fait parler des gens pendant ſa vie ; tout le monde s'eſt tu à ſa mort. Ferme & courageux dans ce dernier moment, il a paru ne ceder qu'au deſtin. Ainſi mourut le grand Cha-Abas, après avoir rempli toute la terre de ſon nom.

Ne crois pas que ce grand évenement n'ai fait faire ici que des réflexions morales. Chacun a penſé à ſes affaires & à prendre ſes

* Il mourut le 1. Septembre 1715.

avanta-

avantages dans ce changement. Le Roi arriere-petit fils du Monarque défunt n'ayant que cinq ans, un Prince ſon oncle a été déclaré Régent du Royaume.

Le feu Roi avoit fait un Teſtament, qui bornoit l'autorité du Régent. Ce Prince habile a été au Parlement, & y expoſant tous les droits de ſa naiſſance, il a fait caſſer la diſpoſition du Monarque, qui voulant ſe ſurvivre à lui-même, ſembloit avoir prétendu régner encore après ſa mort.

Les Parlemens reſſemblent à ces ruïnes que l'on foule aux pieds; mais qui rapellent toûjours l'idée de quelque Temple fameux par l'ancienne Religion des Peuples. Ils ne ſe mêlent gueres plus que de rendre la Juſtice; & leur autorité eſt toûjours languiſſante, à moins que quelque conjoncture imprévûë ne vienne lui rendre la force & la vie. Ces grands Corps ont ſuivi le deſtin

des

des choſes humaines : ils ont cedé au tems, qui détruit tout, à la corruption des mœurs, qui a tout affoibli ; à l'autorité ſuprême, qui a tout abbattu.

Mais le Régent, qui a voulu ſe rendre agréable au peuple, a paru d'abord reſpecter cette image de la liberté publique : & comme s'il avoit penſé à relever de terre le Temple & l'Idole ; il a voulu qu'on les regardât comme l'apui de la Monarchie, & le fondement de toute autorité légitime.

De Paris le 4. de la Lune de Rhegeb 1715.

LETTRE XC.

USBEK *à ſon frere* SANTON, *au Monaſtere de Casbin.*

JE m'humilie devant toi, ſacré Santon, & je me proſterne : je regarde les veſtiges de tes pieds, com-

comme la prunelle de mes yeux. Ta ſainteté eſt ſi grande, qu'il ſemble que tu ayes le cœur de nôtre ſaint Prophete : tes auſteritez étonnent le Ciel même : les Anges t'ont regardé du ſommet de la gloire, & on dit : Comment eſt il encore ſur la terre, puiſque ſon Eſprit eſt avec nous, & vole autour du trône, qui eſt ſoutenu par les nuées ?

Et comment ne t'honorerois-je pas, moi qui ai apris de nos Docteurs que les Dervis même infideles ont toûjours un caractere de Sainteté, qui les rend reſpectables aux vrais Croyans : & que Dieu s'eſt choiſi dans tous les coins de la terre des ames plus pures que les autres, qu'il a ſeparées du monde impie, afin que leurs mortifications & leurs prieres ferventes, ſuſpendiſſent ſa colere prête à tomber ſur tant de peuples rebelles.

Les Chrétiens diſent des merveilles

veilles de leurs premiers Santons, qui ſe refugierent à milliers dans les deſerts affreux de la Thebaïde, & eurent pour Chefs, Paul, Antoine & Pacome. Si ce qu'ils en diſent eſt vrai, leurs vies ſont auſſi pleines de prodiges, que celles de nos plus ſacrez Immaums. Ils paſſoient quelquefois dix ans entiers ſans voir un ſeul homme: mais ils habitoient la nuit & le jour avec des Démons: ils étoient ſans ceſſe tourmentez par ces Eſprits malins: ils les trouvoient au lit, ils les trouvoient à table, jamais d'azile contr'eux. Si tout ceci eſt vrai, Santon vénérable, il faudroit avoüer que perſonne n'auroit jamais vécu en plus mauvaiſe Compagnie.

Les Chrétiens ſenſez regardent toutes ces Hiſtoires comme une Allégorie bien naturelle, qui nous peut ſervir à nous faire ſentir le malheur de la condition humaine. En vain cherchons-

nous

nous dans le Desert un état tranquille ; les tentations nous suivent toûjours : nos passions figurées par les Démons ne nous quittent point encore : ces monstres du cœur ; ces illusions de l'esprit ; ces vains fantômes de l'erreur & du mensonge, se montrent toûjours à nous pour nous seduire, & nous attaquent jusques dans les jeûnes, & les Cilices ; c'est-à-dire jusques dans nôtre force même.

Pour moi, Santon vénérable, je sçais que l'Envoyé de Dieu a enchaîné Satan, & l'a précipité dans les abîmes : il a purifié la terre autrefois pleine de son empire, & l'a renduë digne du séjour des Anges & des Prophêtes.

A Paris le 9. de la Lune de Chahban 1715.

BIBLIOTHECA BODLEIANA OXFORD

LET-

LETTRE XCI.

USBEK à RHEDI.

A Veniſe.

JE n'ai jamais oüi parler du Droit public qu'on n'ait commencé par rechercher ſoigneuſement quelle eſt l'origine des Societez ; ce qui me paroît ridicule. Si les hommes n'en formoient point ; s'ils ſe quittoient, & ſe fuyoient les uns les autres ; il faudroit en demander la raiſon, & chercher pourquoi ils ſe tiennent ſéparez : mais ils naiſſent tous liez les uns aux autres : un fils eſt né auprès de ſon pere, & il s'y tient : voilà la Societé, & la cauſe de la Societé.

Le Droit public eſt plus connu en Europe, qu'en Aſie : cependant on peut dire que les paſſions des Princes ; la patience des Peuples ; la flatterie des Ecrivains, en

en ont corrompu tous les principes.

Ce Droit, tel qu'il eſt aujourd'hui, eſt une Science, qui aprend aux Princes juſqu'à quel point ils peuvent violer la juſtice, ſans choquer leurs interêts. Quel deſſein, Rhedi, de vouloir pour endurcir leur conſcience, mettre l'iniquité en ſyſtême; d'en donner des régles, d'en former des principes, & den tirer des conſequences!

La puiſſance illimitée de nos ſublimes Sultans, qui n'a d'autre régle qu'elle-même, ne produit pas plus de monſtres que cet Art indigne, qui veut faire plier la Juſtice, tout inflexible qu'elle eſt.

On diroit, Rhedi, qu'il y a deux Juſtices toutes differentes: l'une qui régle les affaires des particuliers, qui régne dans le Droit Civil: l'autre qui régle les differens, qui ſurviennent de peuple

à

à peuple, qui tiranniſe dans le Droit public, comme ſi le Droit public n'étoit pas lui-même un Droit Civil; non pas à la vérité d'un païs particulier, mais du monde.

Je t'expliquerai dans une autre Lettre mes penſées là-deſſus.

A Paris le 1. *de la Lune de Zilhagé* 1716.

LETTRE XCII.

USBEK *au-même.*

LEs Magiſtrats doivent rendre la Juſtice de Citoyen à Citoyen : chaque peuple la doit rendre lui-même de lui à un autre peuple. Dans cette ſeconde diſtribution de juſtice, on ne peut employer d'autres maximes que dans la premiere.

De peuple à peuple, il eſt rarement beſoin de tiers pour juger, parce que les ſujets de diſputes ſont preſque toûjours clairs

&

& faciles à terminer. Les intérêts de deux Nations ſont ordinairement ſi ſéparez, qu'il ne faut qu'aimer la juſtice pour la trouver ; on ne peut gueres ſe prévenir dans ſa propre cauſe.

Il n'en eſt pas de même des différens, qui arrivent entre particuliers. Comme ils vivent en Societé, leurs intérêts ſont ſi mêlez & ſi confondus : il y en a de tant de ſortes différentes, qu'il eſt néceſſaire qu'un tiers débroüille ce que la cupidité des parties cherche à obſcurcir.

Il n'y a que deux ſortes de guerres juſtes : les unes qui ſe font pour repouſſer un Ennemi qui attaque : les autres pour ſecourir un Allié qui eſt attaqué.

Il n'y auroit point de juſtice de faire la guerre pour des querelles particulieres du Prince, à moins que le cas ne fût ſi grave, qu'il méritât la mort du Prince, ou du peuple qui l'a commis.

Ainſi un Prince ne peut faire la guerre, parce qu'on lui aura refuſé un honneur qui lui eſt dû, ou parce qu'on aura eu quelque procédé peu convenable à l'égard de ſes Ambaſſadeurs, & autres choſes pareilles; non plus qu'un particulier ne peut tuer celui qui lui refuſe le pas. La raiſon en eſt que comme la déclaration de guerre doit être une acte de Juſtice, dans laquelle il faut toûjours que la peine ſoit proportionnée à la faute; il faut voir ſi celui à qui on déclare la guerre, mérite la mort. Car faire la guerre à quelqu'un, c'eſt vouloir le punir de mort.

Dans le Droit public l'acte de Juſtice le plus ſevere, c'eſt la guerre; puiſque ſon but eſt la deſtruction de la Société.

Les repreſailles ſont du ſecond degré. C'eſt une Loy que les Tribunaux n'ont pû s'empêcher d'obſerver, de meſurer la peine par le crime. Un

Un troiſiéme acte de Juſtice, eſt de priver un Prince des avantages qu'il peut tirer de nous, proportionnant toûjours la peine à l'offenſe.

Le quatriéme acte de Juſtice, qui doit être le plus fréquent, eſt la renonciation à l'alliance du peuple, dont on a à ſe plaindre. Cette peine répond à celle du banniſſement établie dans les Tribunaux, qui retranche les coupables de la Société. Ainſi un Prince, à l'alliance duquel nous renonçons, eſt retranché par là de nôtre Société, & n'eſt plus un de nos membres.

On ne peut pas faire de plus grand affront à un Prince, que de renoncer à ſon alliance, ni lui faire de plus grand honneur que de la contracter. Il n'y a rien parmi les hommes, qui leur ſoit plus glorieux, & même plus utile, que d'en voir d'autres toûjours attentifs à leur conſervation.

Mais pour que l'alliance nous lie, il faut qu'elle ſoit juſte : Ainſi une alliance faite entre deux Nations pour en oprimer une troiſiéme n'eſt pas légitime, & on peut la violer ſans crime.

Il n'eſt pas même de l'honneur & de la dignité du Prince, de s'allier avec un Tyran. On dit qu'un Monarque d'Egypte fit avertir le Roi de Samos de ſa cruauté & de ſa tyrannie ; & le ſomma de s'en corriger : comme il ne le fit pas, il lui envoya dire qu'il renoncoit à ſon amitié, & à ſon alliance.

Le Droit de Conquête n'eſt point un Droit. Une Société ne peut être fondée que ſur la volonté des Aſſociez : ſi elle eſt détruite par la Conquête, le peuple redevient libre : il n'y a plus de nouvelle Société, & ſi le vainqueur en veut former, c'eſt une tyrannie.

A l'égard des Traitez de Paix, ils ne ſont jamais légitimes, lorſqu'ils

qu'ils ordonnent une ceſſion, ou dédommagement plus conſidérable que le dommage cauſé : autrement c'eſt une pure violence, contre laquelle on peut toûjours revenir ; à moins que pour ravoir ce qu'on a perdu, on ne ſoit obligé de ſe ſervir de moyens ſi violens, qu'il en arrive un mal plus grand que le bien que l'on en doit retirer.

Voilà, cher Rhedi, ce que j'apelle le Droit public ; voilà le Droit des gens, où plûtôt celui de la raiſon.

De Paris le 4. de la Lune de Zilhazé 1716.

LETTRE XCIII.

LE PREMIER EUNUQUE à USBEK.

A Paris.

IL eſt arrivé ici beaucoup de femmes jaunes du Royaume de Viſapour : j'en ai acheté une pour

pour ton frere le Gouverneur de Mazenderan, qui m'envoya il y a un mois ſon commandement ſublime & cent Tomans.

Je me connois en femmes d'autant mieux qu'elles ne me ſurprennent pas, & qu'en moi les yeux ne ſont point troublez par les mouvemens du cœur.

Je n'ai jamais vû de beauté ſi réguliere & ſi parfaite : ſes yeux brillans portent la vie ſur ſon viſage, & releve l'éclat d'une couleur qui pouroit effacer tous les charmes de la Circaſſe.

Le premier Eunuque d'un Négociant d'Iſpahan la marchandoit avec moi : mais elle ſe déroboit dédaigneuſement à ſes regards, & ſembloit chercher les miens, comme ſi elle avoit voulu me dire qu'un vil Marchand n'étoit pas digne d'elle, & qu'elle étoit deſtinée à un plus illuſtre époux.

Je te l'avouë, je ſens dans moi-même une joye ſecrette, quand

je

je pense aux charmes de cette belle personne : il me semble que je la vois entrer dans le Serrail de ton frére : je me plais à prévoir l'étonnement de toutes ces femmes : la douleur impérieuse des unes ; l'affliction muette, mais plus douloureuse des autres ; la consolation maligne de celles qui n'espérent plus rien, & l'ambition irritée de celles qui espérent encore.

Je vais d'un bout du Royaume à l'autre faire changer tout un Serrail de face : que de passions je vais émouvoir ! Que de craintes & de peines je prépare.

Cependant dans le trouble du dedans, le dehors ne sera pas moins tranquille : les grandes révolutions seront cachées dans le fond du cœur ; les chagrins seront devorez, & les joyes contenuës : l'obéïssance ne sera pas moins exacte, & les régles moins infléxibles : la douceur toujours

toûjours contrainte de paroître, ſortira du fond même du deſeſpoir.

Nous remarquons que plus nous avons de femmes ſous nos yeux, moins elles nous donnent d'embarras. Une plus grande néceſſité de plaire, moins de facilité de s'unir, plus d'exemples de ſoumiſſion : tout cela leur forme des chaînes : les unes ſont ſans ceſſe attentives ſur les démarches des autres : il ſemble que de concert avec nous elles travaillent à ſe rendre plus dépendantes : elles font preſque la moitié de nôtre office, & nous ouvrent les yeux quand nous les fermons. Que dis-je ; elles irritent ſans ceſſe le Maître contre leurs rivales, & elles ne voyent pas combien elles ſe trouvent près de celles qu'on punit.

Mais tout cela, magnifique Seigneur, tout cela n'eſt rien ſans la preſence du maître. Que pouvons-nous faire avec ce vain fantôme,

même, d'une autorité qui ne ſe communique jamais toute entiere ? Nous ne repreſentons que foiblement la moitié de toi même : nous ne pouvons que leur montrer une odieuſe ſévérité. Toi tu tempére la crainte par les eſpérances; plus abſolu quand tu careſſe, que tu ne l'eſt quand tu menace.

Reviens-donc, magnifique Seigneur, reviens dans ces lieux porter par tout les marques de ton Empire. Viens adoucir des paſſions deſeſpérées : viens ôter tout prétexte de faillir : viens apaiſer l'amour qui murmure, & rendre le devoir même aimable : viens enfin ſoulager tes fidéles Eunuques d'un fardeau qui s'apeſantit chaque jour.

Du Serrail d'Iſpahan le 8. *de la Lune de Zilhagé* 1716.

LETTRE XCIV

USBEK à HASSEIN DERVIS.

de la Montagne de Jaron

O Toi, ſage Dervis, dont l'eſprit curieux brille de tant de connoiſſances ; écoute ce que je te vais dire.

Il y a ici des Philoſophes, qui à la verité n'ont point atteint juſqu'au faîte de la ſageſſe Orientale : ils n'ont point été ravis juſqu'au trône lumineux ; ils n'ont ni entendu les paroles ineffables, dont les concerts des Anges retentiſſent, ni ſenti les formidables accez d'une fureur divine : mais laiſſez à eux-mêmes, privez des ſaintes merveilles, ils ſuivent dans le ſilence les traces de la raiſon humaine.

Tu ne ſçaurois croire juſqu'où ce Guide les a conduits. Ils ont dé-

débroüillé le Chaos, & ont expliqué par une méchanique ſimple, l'ordre de l'Architecture Divine. l'Auteur de la nature a donné du mouvement à la matiere : il n'en a pas falu davantage pour produire cette prodigieuſe varieté d'effets, que nous voyons dans l'Univers.

Que les Légiſlateurs ordinaires nous propoſent des Loix, pour régler les Societez des hommes ; des Loix auſſi ſujettes au changement, que l'eſprit de ceux qui les propoſent, & des peuples qui les obſervent : ceux-ci ne nous parlent que des Loix generales, immuables, éternelles, qui s'obſervent ſans aucune exception, avec un ordre, une régularité & une promptitude infinie ; dans l'immenſité des eſpaces.

Et que crois-tu, homme Divin, que ſoient ces Loix ? Tu t'imagine peut-être qu'entrant

dans le Conſeil de l'Eternel, tu vas être étonné par la ſublimité des miſteres: tu renonce par avance à comprendre: tu ne te propoſe que d'admirer.

Mais tu changeras bien-tôt de penſée: elles n'ébloüiſſent point par un faux reſpect: leur ſimplicité les a faites long-tems méconnoître: & ce n'eſt qu'après bien des réflexions, qu'on en a connu toute la fecondité & toute l'étenduë.

La premiere eſt, que tout Corps tend à décrire une ligne droite; à moins qu'il ne rencontre quelque obſtacle qui l'en détourne: & la ſeconde qui n'en eſt qu'une ſuite; c'eſt que tout Corps qui tourne autour d'un centre, tend à s'en éloigner; parce que plus il en eſt loin, plus la ligne qu'il d'écrit, aproche de la ligne droite.

Voilà, ſublime Dervis, la clef de la nature. Voilà des principes fe-

ſéconds, dont on tire des conſéquences à perte de vûë, comme je te le ferai voir dans une Lettre particuliere.

La reconnoiſſance de cinq ou ſix véritez a rendu leur Philoſophie pleine de miracles, & leur a fait faire plus de prodiges & de merveilles, que tout ce qu'on nous raconte de nos Saints Propheres.

Car enfin je ſuis perſuadé qu'il n'y a aucun de nos Docteurs, qui n'eût été embaraſſé, ſi on lui eût dit de peſer dans une balance tout l'air qui eſt autour de la terre; ou de meſurer toute l'eau, qui tombe chaque année ſur ſa ſurface; & qui n'eût penſé plus de quatre fois, avant de dire combien de lieuës le ſon fait dans une heure; & quel tems un rayon de lumiere employe à venir du Soleil à nous? Combien de toiſes il y a d'ici à Saturne? Quelle eſt la courbe ſelon laquelle un Vaiſ-

ſeau doit être taillé, pour être le meilleur voilier qu'il ſoit poſſible.

Peut-être que ſi quelqu'homme Divin avoit orné les ouvrages de ces Philoſophes de paroles hautes & ſublimes ; s'il y avoit mêlé des figures hardies, & des Allégories myſterieuſes ; il auroit fait un bel ouvrage, qui n'auroit cedé qu'au Saint Alcoran.

Cependant s'il te faut dire ce que je penſe : je ne m'accommode gueres du ſtile figuré. Il y a dans nôtre Alcoran un grand nombre de choſes pueriles, qui me paroiſſent toûjours telles ; quoi qu'elles ſoient relevées par la force & la vie de l'expreſſion : il ſemble d'abord que les Livres inſpirez ne ſont que les idées divines renduës en langage humain : au contraire dans nos Livres Saints, on trouve le langage de Dieu & les idées des hommes ; comme ſi

par

par un admirable caprice, Dieu y avoit dicté les paroles, & que l'homme eût fourni les pensées.

Tu diras peut-être, que je parle trop librement de ce qu'il y a de plus saint parmi nous ; tu croiras que c'est le fruit de l'indépendance, où l'on vit dans ce païs. Non, graces au Ciel, l'esprit n'a pas corrompu le cœur ; & tandis que je vivrai, Hali sera mon Prophete.

A Paris le 15. de la Lune de Chahban 1716.

LETTRE XCV.

USBEK à IBBEN

A Smirne.

IL n'y a point de païs au monde, où la fortune soit si inconstante que dans celui-ci. Il arrive tous

les dix ans des révolutions, qui précipitent le riche dans la misere, & enlevent le pauvre avec des aîles rapides, au comble des richesses. Celui-ci est étonné de sa pauvreté; celui-là l'est de son abondance. Le nouveau riche admire la sagesse de la Providence: le pauvre, l'aveugle fatalité du destin.

Ceux qui levent les tributs nagent au milieu des tresors: parmi eux il y a peu de Tantales. Ils commencent pourtant ce métier par la derniere misere: ils sont mépriſez comme de la bouë, pendant qu'ils sont pauvres: quand ils sont riches, on les estime assez: aussi ne négligent-ils rien pour acquerir de l'estime.

Ils sont à present dans une situation bien terrible. On vient d'établir une Chambre qu'on apelle de Justice, parce qu'elle va leur ravir tout leur bien. Ils

ne peuvent ni détourner ni cacher leurs effets ; car on les oblige de les déclarer au juſte ſous peine de la vie : ainſi on les fait paſſer par un défilé bien étroit ; je veux dire entre la vie & leur argent. Pour comble de fortune, il y a un Miniſtre connu par ſon eſprit, qui les honore de ſes plaiſanteries, & badine ſur toutes les déliberations du Conſeil. On ne trouve pas tous les jours des Miniſtres diſpoſez à faire rire le Peuple ; & l'on doit ſçavoir bon gré à celui-ci, de l'avoir entrepris.

Le Corps des Laquis eſt plus reſpectable en France qu'ailleurs ; c'eſt un ſeminaire de grands Seigneurs ; il remplit le vuide des autres Etats. Ceux qui le compoſent prennent la place des grands malheureux, des Magiſtrats ruïnez, des Gentilhommes tuez dans les fureurs de la guerre : & quand ils ne peuvent pas ſupléer par eux-mêmes ; ils relevent

toutes les grandes Maiſons par le moyen de leurs filles, qui ſont comme une eſpece de fumier, qui engraiſſe les terres montagneuſes & arides.

Je trouve, Ibben, la Providence admirable dans la maniere dont elle a diſtribué les richeſſes: ſi elle ne les avoit accordées qu'aux gens de bien, on ne les auroit pas aſſez diſtinguées de la vertu, & on n'en auroit plus ſenti tout le néant. Mais. Mais quand on examine qui ſont les gens, qui en ſont les plus chargez: à force de mépriſer les riches, on vient enfin à mépriſer les richeſſes.

A Paris le 26. de la Lune de Mahharram 1717.

LETTRE XCVI.

RICA à RHEDI.

A Veniſe.

JE trouve les caprices de la mode chez les François étonnant. Ils ont oublié comment ils étoient habillez cet Eté : ils ignorent encore plus comment ils le ſeront cet Hiver ; mais ſur tout on ne ſçauroit croire, combien il en coûte à un mari, pour mettre ſa femme à la mode.

Que me ſerviroit de te faire une deſcription exacte de leur habillement & de leurs parures ? Une Mode nouvelle viendroit détruire tout mon ouvrage, comme celui de leurs ouvriers ; & avant que tu n'euſſes reçû ma Lettre, tout ſeroit changé.

Une femme qui quitte Paris, pour aller paſſer ſix mois à la Cam-

Campagne, en revient auſſi antique que ſi elle s'y étoit oubliée trente ans. Le fils méconnoit le portrait de ſa mere ; tant l'habit avec lequel elle eſt peinte, lui paroît étranger : il s'imagine que c'eſt quelque Amériquaine qui y eſt repreſentée, ou que le Peintre à voulu exprimer quelqu'une de ſes fantaiſies.

Quelquefois les Coëffures montent inſenſiblement, & une révolution les fait deſcendre tout à coup : il a été un tems que leur hauteur immenſe mettoit le viſage d'une femme au millieu d'elle-même. Dans un autre c'étoit les pieds, qui occupoient cette place : les talons faiſoient un piedeſtal, qui les tenoit en lair. Qui pouroit le croire ? Les Architectes ont été ſouvent obligez de hauſſer, de baiſſer, & d'élargir les portes, ſelon que les parures des femmes exigeoient d'eux ce changement ; & les régles de leur

Art

Art ont été asservies à ces fantaisies. On voit quelquefois sur un visage une quantité prodigieuse de mouches ; & elles disparoissent toutes le lendemin. Autrefois les femmes avoient de la taille, & des dents : aujourd'hui il n'en est pas question. Dans cette changeante Nation, quoi qu'en dise le Critique ; les filles se trouvent autrement faites que leurs meres

Il en est des manieres & de la façon de vivre, comme des modes : les François changent de mœurs selon l'âge de leur Roi. Le Monarque pouroit même parvenir à rendre la Nation grave, s'il l'avoit entrepris. Le Prince imprime le caractere de son esprit à la Cour, la Cour à la Ville, la Ville aux Provinces. L'ame du Souverain est un moule, qui donne la forme à toutes les autres.

A Paris le 8. *de la Lune de Saphar* 1. 1717.

LET-

LETTRE CXVII.

RICA, *au même.*

JE te parlois l'autre jour de l'inconſtance prodigieuſe des François ſur leurs modes. Cependant il eſt inconcevable à quel point ils en ſont entêtez ; c'eſt la régle avec laquelle ils jugent de tout ce qui ſe fait chez les autres Nations : ils y rapellent tout : ce qui eſt étranger leur paroit toûjours ridicule. Je t'avouë que je ne ſçaurois gueres ajuſter cette fureur pour leurs coûtumes, avec l'inconſtance, avec laquelle ils en changent tous les jours.

Quand je te dis qu'ils mépriſent tout ce qui eſt étranger ; je ne te parle que des bagatelles : Car ſur les choſes importantes, ils ſemblent s'être méfiez d'eux-mêmes

mêmes, jusqu'à se dégrader. Ils avoüent de bon cœur que les autres Peuples sont plus sages, pourvû qu'on convienne qu'ils sont mieux vétus. Ils veulent bien s'assujettir aux Loix d'une Nation rivale, pourvû que les Perruquiers François décident en Législateurs sur la forme des perruques étrangeres. Rien ne leur paroît si beau que de voir le goût de leurs Cuisiniers régner du Septentrion au Midi; & les ordonnances de leurs Coeffeuses portées dans toutes les toilettes de l'Europe.

Avec ces nobles avantages, que leur importe que le Bon Sens leur vienne d'ailleurs, & qu'ils ayent pris de leurs voisins tout ce qui concerne le Gouvernement Politique & Civil ?

Qui peut penser qu'un Royaume le plus ancien & le plus puissant de l'Europe, soit gouverné depuis plus de dix siécles par des

Loix

Loix, qui ne ſont pas faites pour lui ? Si les François avoient été conquis, ceci ne ſeroit pas difficile à comprendre : Mais ils ſont les Conquerans.

Ils ont abandonné les Loix anciennes, faites par leurs premiers Rois dans les Aſſemblées generales de la Nation : & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les Loix Romaines qu'ils ont pris à la place, étoient en partie faites, & en partie rédigées par des Empereurs contemporains de leurs Légiſlateurs.

Et afin que l'acquiſition fut entiere, & que tout le Bon Sens leur vint d'ailleurs, ils ont adopté toutes les Conſtitutions des Papes, & en ont fait une nouvelle partie de leur Droit ; nouveau genre de ſervitude.

Il eſt vrai que dans les derniers tems on a rédigé par écrit quelques Statuts des Villes & des Provinces ; mais ils ſont preſque

que

que tous pris du Droit Romain.

Cette abondance de Loix adoptées, & pour ainſi dire naturaliſées, eſt ſi grande, qu'elle accable également la Juſtice, & les Juges. Mais ces volumes de Loix ne ſont rien en comparaiſon de cette armée effroyable de Gloſſateurs, de Commentateurs, de Compilateurs; gens auſſi foibles par le peu de juſteſſe de leur eſprit, qu'ils ſont forts par leur nombre prodigieux.

Ce n'eſt pas tout. Ces Loix étrangeres ont introduit des formalitez, qui ſont la honte de la Raiſon humaine. Il ſeroit aſſez difficile de décider, ſi la forme s'eſt renduë plus pernicieuſe, lors qu'elle eſt entrée dans la Juriſprudence, ou lorſqu'elle s'eſt logée dans la Médecine: ſi elle a fait plus de ravages ſous la Robe d'un Juriſconſulte, que ſous le large chapeau d'un Medecin;

& ſi dans l'une elle a plus ruïné de gens, qu'elle n'en a tué dans l'autre.

A Paris le 12. de la Lune de Saphar 1717.

LETTRE XCVIII.

USBEK. *à A* ***.

ON parle toûjours ici de la Conſtitution. J'entrai l'autre jour dans une maiſon, où je vis d'abord un gros homme avec un teint vermeil, qui diſoit d'une voix forte : J'ai donné mon Mandement : je n'irai point répondre à tout ce que vous dites: mais liſez-le ce Mandement ; & vous verrez que j'y ai réſolu tous vos doutes. Il m'a falu bien ſuer pour le faire, dit-il, en portant la main ſur le front : j'ai eu beſoin de toute ma Doctrine, & il m'a

m'a fallu lire bien des Auteurs Latins. Je le crois, dit un homme qui ſe trouva à, car c'eſt un bel Ouvrage; & je défie ce Jeſuite, qui vient ſi ſouvent vous voir d'en faire un meilleur. Et bien liſez-le donc, reprit-il, & vous ſerez plus inſtruit ſur ces matieres dans un quart d'heure, que ſi je vous en avois parlé deux heures. Voilà comme il évitoit d'entrer en converſation, & de commettre ſa ſuffiſance. Mais comme il ſe vit preſſé, il fut obligé de ſortir de ſes retranchemens; & il commença à dire Theologiquement force ſotiſes, ſoutenu d'un Dervis, qui les lui rendoit très reſpectueuſement. Quand deux hommes qui étoient là lui nioient quelque principe; il diſoit d'abord; cela eſt certain, nous l'avons jugé ainſi, & nous ſommes des Juges infaillibles. Et comment lui dis-je pour lors, êtes-vous des Juges infaillibles? Ne

voyez-vous pas, reprit-il, que le St. Esprit nous éclaire ? Cela est heureux, lui répondis-je ; car de la maniere dont vous avez parlé tout aujourd'hui ; je reconnois que vous avez grand besoin d'être éclairé.

A Paris le 18. *de la Lune de Rebiab* 1. 1717.

Fin du second Tome.

LETTRES PERSANES.

NOUVELLE EDITION.

TOME TROISIE'ME.

A LONDRES.

M DCC XXXV.

LETTRES PERSANES.

LETTRE XCIX.

USBEK *à* IBBEN.

A Smirne.

LEs plus puiſſans Etats de l'Europe ſont ceux de l'Empereur, des Rois de France, d'Eſpagne, & d'Angleterre. L'Italie, & une grande partie de l'Allemagne, ſont partagées en un nombre infini de petits Etats, dont les Princes ſont, à proprement parler, les Martirs de la Souveraineté. Nos glorieux Sultans ont plus de femmes, que la plûpart de ces Princes n'ont de

Sujets. Ceux d'Italie, qui ne ſont pas ſi unis, ſont plus à plaindre : leurs Etats ſont ouverts comme des Caravanſerais, où ils ſont obligez de loger les premiers qui viennent : il faut donc qu'ils s'attachent aux grands Princes, & leur faſſent part de leur frayeur, plûtôt que de leur amitié.

La plûpart des Gouvernemens d'Europe ſont Monarchiques, ou plûtôt ſont ainſi appellez ; car je ne ſçai pas s'il y en a jamais eu véritablement de tels : au moins eſt-il impoſſible qu'ils ayent ſubſiſté long-tems : c'eſt un Etat violent qui dégénere toûjours en Deſpotiſme, ou en Republique: La puiſſance ne peut jamais être également partagée entre le Peuple, & le Prince : l'équilibre eſt trop difficile à garder : il faut que le pouvoir diminué d'un côté, pendant qu'il augmente de l'autre ; mais l'avantage

rage eſt ordinairement du côté du Prince, qui eſt à la tête des Armées.

Auſſi le pouvoir des Rois d'Europe eſt-il bien grand, & on peut dire qu'ils l'ont tel qu'ils le veulent : mais ils ne l'exercent point avec tant d'étenduë, que nos Sultans : premierement, parce qu'ils ne veulent point choquer les mœurs, & la Religion des Peuples. Secondement, parce qu'il n'eſt pas de leur interêt de le porter ſi loin.

Rien ne rapproche plus les Princes de la condition de leurs Sujets, que cet immenſe pouvoir, qu'ils exercent ſur eux : rien ne les ſoumet plus aux revers, & aux caprices de la fortune.

L'uſage où ils ſont de faire mourir tous ceux qui leur déplaiſent, au moindre ſigne qu'ils font, renverſe la proportion, qui doit être entre les fautes &

les peines, qui eſt comme l'ame des Etats, & l'harmonie des Empires; & cette proportion ſcrupuleuſement gardée par les Princes Chrétiens, leur donne un avantage infini ſur nos Sultans.

Un Perſan qui par imprudence, ou par malheur s'eſt attiré la diſgrace du Prince, eſt ſûr de mourir : la moindre faute, ou le moindre caprice le met dans cette néceſſité. Mais s'il avoit attenté à la vie de ſon verain; s'il avoit voulu livrer ſes places aux Ennemis, il en ſeroit auſſi quitte pour perdre la vie : il ne court donc pas plus de riſque dans ce dernier cas, que dans le premier.

Auſſi dans la moindre diſgrace & ne voyant rien de pis; il ſe porte naturellement à troubler l'Etat, & a conſpirer contre le Souverain, ſeule reſſource qui lui reſte.

Il n'en eſt pas de même des Grands d'Europe, à qui la diſgrace n'ôte rien, que la bienveillance

veillance & la faveur : ils se retirent de la Cour, & ne songent qu'à joüir d'une vie tranquille, & des avantages de leur naissance. Comme on ne les fait gueres périr que pour le crime de Leze-Majesté ; ils craignent d'y tomber par la considération de ce qu'ils ont à perdre, & du peu qu'ils ont à gagner : ce qui fait qu'on voit peu de révoltes & peu de Princes morts d'une mort violente.

Si dans cette autorité illimitée qu'ont nos Princes, ils n'aportoient pas tant de précaution pour mettre leur vie en sûreté ; ils ne vivroient pas un jour : & s'ils n'avoient pas à leur solde un nombre innombrable de troupes, pour tyranniser le reste de leurs Sujets ; leur Empire ne subsisteroit pas un mois.

Il n'y a que quatre ou cinq siécles qu'un Roi de France prit des Gardes contre l'usage de ces tems

là pour ſe garantir des aſſaſſins, qu'un petit Prince d'Aſie avoit envoyez pour le faire périr : juſques-là les Rois avoient vécu tranquilles au millieu de leurs Sujets, comme des Peres au milieu de leurs Enfans.

Bien loin que les Rois de France puiſſent de leur propre mouvement ôter la vie à un de leurs Sujets, comme nos Sultans ; ils portent au contraire toûjours avec eux la grace de tous les Criminels : il ſuffit qu'un homme ait été aſſez heureux pour voir l'auguſte viſage de ſon Prince, pour qu'il ceſſe d'être indigne de vivre. Ces Monarques ſont comme le Soleil, qui porte par tout la chaleur & la vie.

A Paris le 8. de la Lune de Rebiab 2. 1717.

LETTRE C.

USBEK *au même.*

POur ſuivre l'idée de ma derniere Lettre, voici à peu près ce que me diſoit l'autre jour un Européen aſſez ſenſé.

Le plus mauvais parti que les Princes d'Aſie ayent pû prendre, c'eſt de ſe cacher comme ils ſont. Ils veulent ſe rendre plus reſpectables, mais ils font reſpecter la Royauté, & non pas le Roi; & attachent l'eſprit des Sujets à un certain Trône, & non pas à une certaine perſonne.

Cette puiſſance inviſible, qui gouverne, eſt toûjours la même pour le Peuple. Quoique dix Rois, qu'il ne connoît que de nom, ſe ſoient égorgez l'un après l'autre, il ne ſent aucune difference: c'eſt comme s'il avoit été gouverné ſucceſſivement par des Eſprits.

Si le détestable Parricide de nôtre grand Roi Henri IV. avoit porté ce coup sur un Roi des Indes ; Maître du Sceau Royal, & d'un tresor immense, qui auroit semblé amassé pour lui ; il auroit pris tranquillement les rênes de l'Empire, sans qu'un seul homme eût pensé à reclamer son Roi, sa famille, & ses enfans.

On s'étonne de ce qu'il n'y a presque jamais de changement dans le Gouvernement des Princes d'Orient : & d'où vient cela ? si ce n'est de ce qu'il est tyrannique, & affreux.

Les Changemens ne peuvent être faits que par le Prince, ou par le Peuple : mais là, les Princes n'ont garde d'en faire, parce que dans un si haut degré de puissance, ils ont tout ce qu'ils peuvent avoir ; s'ils changeoient quelque chose, ce ne pourroit être qu'à leur préjudice.

Quant aux Sujets, si quelqu'un

d'eux forme quelque réſolution, il ne ſçauroit l'executer ſur l'Etat : il faudroit qu'il contrebalançât tout à-coup une puiſſance redoutable, & toûjours unique : le tems lui manque comme les moyens : mais il n'a qu'à aller à la ſource de ce pouvoir ; & il ne lui faut qu'un bras, & qu'un inſtant.

Le meurtrier monte ſur le Trône, pendant que le Monarque en deſcend, tombe, & va expirer à ſes pieds.

Un Mécontent en Europe ſonge à entretenir quelque intelligence ſecrette ; ſe jetter chez les Ennemis ; à ſe ſaiſir de quelque place ; à exciter quelques vains murmures parmi les Sujets. Un Mecontent en Aſie va droit au Prince, étonne, frape, renverſe ; il en efface juſqu'à l'idée, dans un inſtant l'Eſclave & le Maître, dans un inſtant Uſurpateur & légitime.

Mal-

Malheureux le Roi qui n'a qu'une tête il ſemble ne réünir ſur elle toute ſa puiſſance, que pour indiquer au premier ambitieux l'endroit où il la trouvera toute entiere.

A Paris le 17. de la Lune de Rabiab 2. 1717.

LETTRE CI.

Au même.

TOus les Peuples d'Europe ne ſont pas également ſoumis à leurs Princes : par exemple, l'humeur impatiente des Anglois ne laiſſe gueres à leur Roi le tems d'apeſantir ſon autorité : la ſoumiſſion : & l'obéïſſance ſont les vertus, dont ils ſe piquent le moins. Ils diſent là-deſſus des choſes bien extraordinaires. Selon eux il n'y a qu'un lien qui puiſſe attacher les hommes, qui eſt celui de la gratitude : un mari, une fem-

femme, un pere & un fils, ne ſont liez entr'eux que par l'amour qu'ils ſe portent, ou par les bienfaits qu'ils ſe procurent : & ces motifs divers de reconnoiſſance : ſont l'origine de tous les Royaumes, & de toutes les Societez.

Mais ſi un Prince bien loin de faire vivre ſes Sujets heureux veut les accabler & les détruire ; le fondement de l'obéïſſance ceſſe ; rien ne les lie, rien ne les attache à lui ; & ils rentrent dans leur liberté naturelle. Ils ſoutiennent que tout pouvoir ſans bornes ne ſçauroit être légitime, parce qu'il n'a jamais pû avoir d'origine légitime. Car nous ne pouvons pas, diſent ils, donner à un autre plus de pouvoir ſur nous, que nous n'en avons nous-mêmes : or nous n'avons pas ſur nous mêmes un pouvoir ſans bornes : par exemple, nous ne pouvons pas nous ôter la vie : perſonne n'a donc, concluent-ils, ſur la terre un tel pouvoir.

Le

Le Crime de Leze-Majeſté n'eſt autre choſe, ſelon eux, que le crime que le plus foible commet contre le plus fort, en lui deſobéïſſant, de quelque maniere qu'il lui déſobéïiſſe. Auſſi le peuple d'Angleterre, qui ſe trouva le plus fort contre un de leurs Rois, déclara-t'il que c'eſt un crime de Leze Majeſté à un Prince de faire la guerre à ſes Sujets. Ils ont donc grande raiſon quand ils diſent que le Précepte de leur Alcoran, qui ordonne de ſe ſoumettre aux Puiſſances, n'eſt pas bien difficile à ſuivre, puiſqu'il leur eſt impoſſible de ne le pas obſerver ; d'autant que ce n'eſt pas au plus vertueux, qu'on les oblige de ſe ſoumettre, mais à celui qui eſt le plus fort.

Les Anglois diſent qu'un de leurs Rois, qui avoit vaincu & pris priſonnier un Prince, qui s'étoit revolté, & lui diſputoit la Couronne ; ayant voulu lui re-

procher ſon infidelité & ſa perfidie : Il n'y a qu'un moment, dit le Prince infortuné, qu'il vient d'être décidé lequel de nous deux eſt le traître.

Un uſurpateur déclare rebelles tous ceux qui n'ont point oprimé la Patrie comme lui : & croyant qu'il n'y a pas de Loix là où il ne voit point de Juges, il fait reverer comme des Arrêts du Ciel, les caprices du hazard ; & de la fortune.

A Paris le 20. de la Lune de Rebiab 2. 1717.

LETTRE CII.

RHEDI à USBEK.

A Paris.

TU m'as beaucoup parlé dans une de tes Lettres des Sciences & de Arts cultivez en Occident : tu me vas regarder comme un barbare : mais je ne ſçais ſi l'utilité,

tilité, que l'on en tire, dédommage les hommes du mauvais uſage que l'on en fait tous les jours.

J'ai oüi dire que la ſeule invention des bombes avoit ôté la liberté à tous les Peuples d'Europe. Les Princes ne pouvant plus confier la garde des places aux Bourgeois, qui à la premiere bombe ſe ſeroient rendus, ont eu un prétexte pour entretenir de gros corps de troupes réglées, avec leſquelles ils ont dans la ſuite oprimé leurs Sujets.

Tu ſçais que depuis l'invention de la poudre, il n'y a plus de place imprenable: c'eſt-à-dire, Uſbek, qu'il n'y a plus d'Azile ſur la terre contre l'injuſtice, & la violence.

Je tremble toûjours qu'on ne parvienne à la fin à découvrir quelque ſecret qui fourniſſe une voye plus abregée pour faire périr les hommes, détruire les Peu-

Peuples & les Nations entieres.

Tu as lû les Hiſtoriens ; fais-y bien attention, preſque toutes les Monachies n'ont été fondées que ſur l'ignorance des Arts, & n'ont été détruites parce qu'on les a trop cultivez. L'ancien Empire de Perſe peut nous en fournir un exemple domeſtique.

Il n'y a pas long-tems que je ſuis en Europe : mais j'ai oüi parler à des gens ſenſez des ravages de la Chimie ; il ſemble que ce ſoit un quatriéme fleau, qui ruïne les hommes, & les détruit en détail, mais continuellement ; tandis que la guerre, la peſte, la famine, les détruiſent en gros ; mais par intervalles.

Que nous a ſervi l'invention de la Bouſſolle, & la découverte de tant de Peuples, qu'à nous communiquer leurs maladies, plûtôt que leurs richeſſes ? L'or & l'argent avoient été établis par une

une convention générale, pour être le prix de toutes les marchandiſes, & un gage de leur valeur, par la raiſon que ces métaux étoient rares & inutiles à tout autre uſage : que nous importoit-il donc qu'ils deviniſſent plus communs ? Et que pour marquer la valeur d'une denrée, nous euſſions deux ou trois ſignes au lieu d'un ? Cela n'en étoit que plus incommode.

Mais d'un autre côté cette invention a été bien pernicieuſe aux païs qui ont été découverts. Les Nations entieres ont été détruites ; & les hommes qui ont échapé à la mort, ont été réduits à une ſervitude ſi rude, que le recit en a fait frémir les Muſulmans.

Heureuſe l'ignorance des enfans de Mahomet ! aimable ſimplicité ſi chérie de nôtre Saint Prophête, vous me rapellez toûjours la naïveté des anciens tems, &

& la tranquillité qui régnoit dans le cœur de nos premieres peres !

De Veniſe le 2. de la Lune de Rhamazan 1717.

LETTRE CIII.

USBEK *à* RHEDI.

A Veniſe.

OU tu ne penſe pas à ce que tu dis, ou bien tu fais mieux que tu ne penſe. Tu as quitté ta Patrie pour t'inſtruire, & tu mépriſe toute inſtruction : tu viens pour te former dans un païs, où l'on cultive les beaux Arts ; & tu les regardes comme pernicieux. Te le dirai-je, Rhedi ? Je ſuis plus d'accord avec toi, que tu ne l'és avec toi-même.

As-tu bien refléchi à l'état barbare & malheureux, où nous entraîneroit la perte des Arts ? Il n'eſt pas néceſſaire de ſe l'imaginer, on peut le voir. Il y a enco-

re des peuples ſur la terre, chez leſquels un ſinge paſſablement inſtruit pourroit vivre avec honneur : il s'y trouveroit à peu prés à la portée des autres habitans : on ne lui trouveroit point l'eſprit ſingulier, ni le caractére bizarre : il paſſeroit tout comme un autre ; & ſeroit diſtingué même par ſa gentilleſſe.

Tu dis que les fondateurs des Empires ont preſque tous ignoré les Arts. Je ne te nie pas que des Peuples barbares n'ayent pû comme des torrens impétueux, ſe répandre ſur la terre, & couvrir de leurs Armées féroces les Royaumes les mieux policez : mais prends-y garde, ils ont apris les Arts, ou les ont fait exercer aux Peuples vaincus ; ſans cela leur puiſſance auroit paſſé comme le bruit du tonnerre, & des tempêtes.

Tu crains, dis-tu, que l'on n'invente quelque maniere de deſtru-

deſtruction plus cruelle que celle qui eſt en uſage. Non, ſi une ſi fatale invention venoit à ſe découvrir; elle ſeroit bien-tôt prohibée par le droit des gens; & le conſentement unanime des Nations enſeveliroit cette découverte : il n'eſt point de l'intérêt des Princes de faire des Conquêtes par de pareilles voyes : ils cherchent des Sujets, & non pas des terres.

Tu te plains de l'invention de la poudre, & des bombes; tu trouve étrange qu'il n'y ait plus de place imprenables: c'eſt à dire que tu trouve étrange que les guerres ſoient aujourd'hui terminées plûtôt qu'elles ne l'étoient autrefois.

Tu dois avoir remarqué en liſant les Hiſtoires, que depuis l'invention de la poudre, les batailles ſont beaucoup moins ſanglantes qu'elles ne l'étoient, parce qu'il n'y a preſque plus de mêlée.

Et quand il ſe ſeroit trouvé quelque cas particulier, où un Art auroit été préjudiciable ; doit-on pour cela le rejetter ? Penſes-tu, Rhedi, que la Religion que nôtre ſaint Prophete a apôrtée du Ciel ſoit pernicieuſe, parce qu'elle ſervira quelque jour à confondre les perfides Chrétiens ?

Tu crois que les Arts amoliſſent les peuples, & par là ſont cauſe de la chûte des Empires. Tu parle de la ruïne de celui des anciens Perſes, qui fut l'effet de leur moleſſe : mais il s'en faut bien que cet exemple décide ; puiſque les Grecs qui les ſubjuguerent, cultivoient les Arts avec infiniment plus de ſoin qu'eux.

Quand on dit que les Arts rendent les hommes effeminez ; on ne parle pas du moins des gens qui s'y apliquent, puiſqu'ils ne ſont jamais dans l'oiſiveté, qui de tous les vices eſt celui qui

qui amolit le plus le courage.

Il n'eſt donc queſtion que de ceux qui en joüiſſent ; mais comme dans un païs policé, ceux qui joüiſſent des commoditez d'un Art, ſont obligez d'en cultiver un autre ; à moins que de ſe voir réduits à une pauvreté honteuſe : il s'enſuit que l'oiſiveté & la molleſſe ſont incompatibles avec les Arts.

Paris eſt peut-être la ville du monde la plus ſenſuelle, & où l'on rafine le plus ſur les plaiſirs : mais c'eſt peut-être celle où l'on méne une vie plus dure. Pour qu'un homme vive délicieuſement, il faut que cent autres travaillent ſans relâche. Une femme s'eſt miſe dans la tête qu'elle devoit paroître à une aſſemblée avec une certaine parure ; il faut que dès ce moment cinquante Artiſans ne dorment plus, & n'ayent plus le loiſir de boire & de manger : elle commande, & elle eſt obéïe

obéïe plus promptement que ne ſeroit nôtre Monarque, parce que l'intérêt eſt le plus grand Monarque de la terre.

Cette ardeur pour le travail, cette paſſion de s'enrichir paſſe de condition en condition, depuis les Artiſans juſqu'aux Grands : perſonne n'aime à être plus pauvre que celui qu'il vient de voir immédiatement au deſſous de lui. Vous voyez à Paris un homme qui a dequoi vivre juſqu'au jour du jugement qui travaille ſans ceſſe, & court riſque d'acourcir ſes jours, pour amaſſer, dit-il, dequoi vivre.

Le même eſprit gagne la Nation : on n'y voit que travail & qu'induſtrie : où eſt donc ce peuple effeminé, dont tu parles tant ?

Je ſupoſe, Rhedi, qu'on ne ſouffrit dans un Royaume que les Arts qui ſont abſolument néceſſaires à la culture des terres, qui

qui ſont pourtant en grand nombre ; & qu'on en bannit tous ceux qui ne ſervent qu'à la volupté, ou à la fantaiſie : je le ſoutiens, cet Etat ſeroit le plus miſerable qu'il y eût au monde.

Quand les Habitans auroient aſſez de courage pour ſe paſſer de tant de choſes qu'ils doivent à leurs beſoins, le peuple déperiroit tous les jours ; & l'Etat deviendroit ſi foible, qu'il n'y auroit ſi petite Puiſſance, qui ne fût en état de le conquerir.

Je pourois entrer ici dans un long détail, & te faire voir que les revenus des particuliers ceſſeroient preſque abſolument & par conſéquent ceux du Prince : il n'y auroit preſque plus de relation de facultez entre les Citoyens : cette circulation de richeſſes, & cette propagation de revenus, qui vient de la dépendance où ſont les Arts les uns des autres, ceſſeroit abſolument : chacun

ne tireroit du revenu que de ſa terre; & n'en tireroit préciſement que ce qu'il lui faut, pour ne pas mourir de faim : mais comme ce n'eſt pas la centiéme partie du revenu d'un Royaume, il faudroit que le nombre des Habitans diminuât à proportion, & qu'il n'en reſtât que la centiéme partie.

Fais bien attention juſqu'où vont les revenus de l'induſtrie. Un fonds ne produit annuellement à ſon maître que la vingtiéme partie de ſa valeur : mais avec une piſtole de couleur, un Peintre fera un tableau, qui lui en vaudra cinquante. On en peut dire de même des Orfévres, des Ouvriers en laine, en ſoye, & de toutes ſortes d'Artiſans.

De tout ceci il faut conclure, Rhedi, que pour qu'un Prince ſoit puiſſant, il faut que ſes Sujets vivent dans les délices : il faut qu'il travaille à leur procurer toutes

toutes ſortes ſuperfluitez, avec autant d'attention, que les néceſſitez de la vie.

A Paris le 14. *de la Lune de Chalval* 1717.

LETTRE CIV.

RICA *à* IBBEN.

A Smirne.

J'Ai vû le jeune Monarque : ſa vie eſt bien précieuſe à ſes Sujets : elle ne l'eſt pas moins à toute l'Europe, par les grands troubles que ſa mort pouroit produire. Mais les Rois ſont comme les Dieux ; & pendant qu'ils vivent, on doit les croire immortels. Sa phyſionomie eſt majeſtueuſe, mais charmante : une belle éducation ſemble concourir avec un heureux naturel, & promet déja un grand Prince.

On dit que l'on ne peut jamais connoître le caractere des Rois

d'Occident jusqu'à ce qu'ils ayent passé par les deux grandes épreuves de leur Maîtresse & de leur Confesseur : on verra bientôt l'un & l'autre travailler à se saisir de l'esprit de celui-ci ; & il se livrera pour cela de grands combats. Car sous un jeune Prince ces deux Puissances sont toûjours rivales : mais elles se concilient, & se réüniſſent sous un vieux. Sous un jeune Prince le Dervis a un rôle bien difficile à soûtenir : la force du Roi fait sa foibleſſe : mais l'autre triomphe également de sa foibleſſe & de sa force.

Lorſque j'arrivai en France, je trouvai le feu Roi abſolument gouverné par les femmes : & cependant dans l'âge où il étoit je crois que c'étoit le Monarque de la terre, qui en avoit le moins de beſoin. J'entendis un jour une femme qui diſoit : il faut que l'on faſſe quelque choſe pour ce jeune Colonel ; sa valeur m'eſt connuë,

j'en

en parlerai au Miniſtre. Une autre diſoit : il eſt ſurprenant que ce jeune Abbé ait été oublié : il faut qu'il ſoit Evêque : il eſt homme de naiſſance, & je pourrois répondre de ſes mœurs. Il ne faut pas pourtant que tu t'imagines que celles qui tenoient ces diſcours, fuſſent des favorites du Prince : elles ne lui avoient peut-être pas parlé deux fois en leur vie ; choſe pourtant trés facile à faire chez les Princes Européens. Mais c'eſt qu'il n'y a perſonne qui ait quelque emploi à la Cour, dans Paris ou dans les Provinces, qui n'ait une femme; par les mains de laquelle paſſent toutes les graces, & quelquefois les injuſtices qu'il peut faire. Ces femmes ont toutes des relations les unes avec les autres ; & forment une eſpece de République, dont les membres toûjours actifs ſe ſecourent & ſe ſervent mutuellement : c'eſt comme un nouvel

Etat dans l'Etat ; & celui qui eſt à la Cour, à Paris, dans les Provinces, qui voit agir des Miniſtres, des Magiſtrats, des Prélats ; s'il ne connoît les femmes qui les gouvernent, eſt comme celui, qui voit bien une machine qui jouë, mais qui n'en connoît point les reſſorts.

Crois-tu, Ibben, qu'une femme s'aviſe d'être la maîtreſſe d'un Miniſtre pour coucher avec lui ? quelle idée ! c'eſt pour lui preſenter cinq ou ſix placets tous les matins : & la bonté de leur naturel paroit dans l'empreſſement qu'elles ont de faire du bien à une infinité de gens malheureux, qui leur procurent cent mille livres de rente.

On ſe plaint en Perſe de ce que le Royaume eſt gouverné par deux ou trois femmes : c'eſt bien pis en France, où les femmes en general gouvernent, & prennent non-ſeulement en gros, mais même

me ſe partagent en détail toute l'autorité.

A Paris le dernier de la Lune de Chalval 1717.

LETTRE CV.

USBEK *à* ***.

IL y a une eſpece de Livres que nous ne connoiſſons point en Perſe, & qui me paroiſſent ici fort à la mode : ce ſont les Journaux. La pareſſe ſe ſent flattée en les liſant : on eſt ravi de pouvoir parcourir trente Volumes en un quart d'heure.

Dans la plûpart des Livres, l'Auteur n'a pas fait les complimens ordinaires, que les Lecteurs ſont aux abois : il les fait entrer à demi morts dans une matiere noyée au milieu d'une mer de paroles. Celui-ci veut s'immortaliſer par un *in Douze* : celui-là par un *in Quarto* : un autre qui a de

plus belles inclinations, viſe à l'*in-Folio* : il faut donc qu'il étende ſon ſujet à proportion ; ce qu'il fait ſans pitié, comptant pour rien la peine du pauvre Lecteur, qui ſe tuë à réduire ce que l'Auteur a pris tant de peine à amplifier.

Je ne ſçais *. *. *. quel mérite il y a à faire de pareils : j'en ferois bien autant, ſi je voulois ruïner ma ſanté, & un Libraire.

Le grand tort qu'ont les Journaliſtes, c'eſt qu'ils ne parlent que des Livres nouveaux ; comme ſi la Verité étoit jamais nouvelle. Il me ſemble que juſqu'à ce qu'un homme ait lû tous les Livres anciens, il n'a aucune raiſon de leur préferer les nouveaux.

Mais lors qu'ils s'impoſent la Loi de ne parler que des Ouvrages encore tous chauds de la forge ; ils s'en impoſent une autre, qui

qui eſt d'être très ennuyeux. Ils n'ont garde de critiquer les Livres, dont ils ſont les extraits, quelque raiſon qu'ils en ayent: & en effet quel eſt l'homme aſſez hardi, pour vouloir ſe faire dix ou douze ennemis tous les mois?

La plûpart des Auteurs reſſemblent aux Poëtes, qui ſouffriront une volée de coups de bâton ſans ſe plaindre: mais qui, peu jaloux de leurs épaules, le ſont ſi fort de leurs Ouvrages, qu'ils ne ſçauroient ſoûtenir la moindre Critique: il faut donc bien ſe donner de garde de les attaquer par un endroit ſi ſenſible: & les Journaliſtes le ſçavent bien: ils ils font donc tout le contraire: ils commencent par loüer la matiere qui eſt traitée; premiere fadeur: de là ils paſſent aux loüanges de l'Auteur; loüanges forcées: car ils ont affaire à des gens qui ſont encore en halaine, tout prêts à ſe faire faire raiſon, & à

foudroyer à coups de plume un téméraire Journaliſte.

De Paris le 5. de la Lune de Zilcadé 1718.

LETTRE CVI.

RICA *à* ***.

L'Univerſité de Paris eſt la fille aînée des Rois de France, & trés aînée : car elle a plus de neuf cens ans : auſſi rêve-t'elle quelquefois.

On m'a conté qu'elle eût il y a quelque tems un grand démêlé avec quelques Docteurs à l'occaſion de la lettre. * *Q.* qu'elle vouloit que l'on prononçât comme un K. La diſpute s'échauffa ſi fort, que quelques-uns furent dépoüillez de leurs biens : il fallut que le Parlement terminât le different ; & il accorda permiſſion par un Arrêt ſolemnel à tous

* Il veut parler de la querelle de Ramus.

les

les Sujets du Roi de France de prononcer cette lettre à leur fantaiſie. Il faiſoit beau voir les deux Corps de l'Europe les plus reſpectables, occupez à décider du ſort d'une lettre de l'Alphabet.

Il ſemble, mon cher *.*.*. que les têtes des plus grands hommes s'étreciſſent lorſqu'elles ſont aſſemblées ; & que là où il y a plus de ſages, il y ait auſſi moins de ſageſſe. Les grands Corps s'attachent toûjours ſi fort aux minuties, aux formalitez, aux vains uſages, que l'eſſentiel ne va jamais qu'après. J'ai oüi dire qu'un Roi d'Arragon * ayant aſſemblé les Etats d'Arragon, & de Catalogne, les premieres ſeances s'employerent à décider en quelle Langue les délibérations ſeroient conçuës : la Diſpute étoit vive, & les Etats ſe ſeroient rompus mil fois, ſi l'on n'avoit imaginé un expédient, qui étoit, que la de-

* C'étoit en 1610.

mande

mande ſeroit faite en langage Catalane, & la réponſe en Arragonois.

De Paris le 25. de la Lune de Zilhagé 1718.

LETTRE CVII.

RICA *à* ***.

LE Rôle d'une jolie femme eſt beaucoup plus grave que l'on ne penſe : il n'y a rien de plus ſerieux que ce qui ſe paſſe le matin à ſa toilette, au millieu de ſes domeſtiques ; un General d'Armée n'employe pas plus d'attention à placer ſa droite, ou ſon corps de réſerve, qu'elle en met à porter une mouche qui peut manquer : mais dont elle eſpere, ou prévoit le ſuccès.

Quelle gêne d'eſprit ! Quelle attention pour concilier ſans ceſſe les interêts de deux rivaux, pour

pour paroître neutre à tous les deux, pendant qu'elle eſt livré à l'un & à l'autre, & ſe rendre médiatrice ſur tous les ſujets de plainte qu'elle leur donne!

Quelle occupation pour faire venir parties de plaiſir ſur parties, les faire ſucceder & renaître ſans ceſſe, & prévenir tous les accidens, qui pouroient les rompre!

Avec tout cela la plus grande peine n'eſt pas de ſe divertir, c'eſt de le paroître: ennuyez les tant que vous voudrez, elles vous le pardonneront, pourvû que l'on puiſſe croire qu'elles ſe ſont bien réjoüies.

Je fus il y a quelques jours d'un ſouper, que des femmes firent à la Campagne. Dans le chemin elles diſoient ſans ceſſe; au moins il faudra bien rire, & bien nous divertir.

Nous nous trouvâmes aſſez mal aſſortis, & par conſequent aſſez

compare tous les tems : j'ai du plaiſir à les voir paſſer pour ainſi dire, devant moi, & j'arrête ſur tout mon eſprit à ces grands changemens, qui ont rendu les âges ſi differens des âges, & la terre ſi peu ſemblable à elle-même.

Tu n'as peut-être pas fait attention à une choſe qui cauſe tous les jours ma ſurpriſe. Comment le monde eſt-il ſi peu peuplé en comparaiſon de ce qu'il étoit autrefois ? Comment la nature a-t'elle pû perdre cette prodigieuſe fecondité des premiers tems. Seroit-elle déja dans ſa vieilleſſe & tomberoit elle de langueur ?

J'ai reſté plus d'un an en Italie, où je n'ai vû que les débris de cette ancienne Italie ſi fameuſe autrefois. Quoique tout le monde habite les Villes, elles ſont entiérement deſertes & dépeuplées : il ſemble qu'elles ne ſubſiſtent encore, que pour marquer le lieu, où étoient

étoient ces Citez puiſſantes, dont l'Hiſtoire a tant parlé.

Il y a des gens qui prétendent que la ſeule Ville de Rome contenoit autrefois plus de Peuple, que le plus grand Royaume de l'Europe n'en a aujourd'hui: il y a eu tel Citoyen Romain, qui avoit dix, & même vingt mille eſclaves, ſans compter ceux qui travailloient dans les maiſons de campagne, & comme on y comptoit quatre ou cinq cens mille Citoyens, on ne peut fixer le nombre de ſes habitans, ſans que l'imagination ne ſe révolte.

Il y avoit autrefois dans la Sicile de puiſſans Royaumes, & des Peuples nombreux, qui en ont diſparu depuis; cette Iſle n'a plus rien de conſiderable, que ſes Volcans.

La Grece eſt ſi deſerte, qu'elle ne contient pas la centiéme partie de ſes anciens Habitans.

L'Eſpagne autrefois ſi remplie,

ne

ne fait voir aujourd'hui que des campagnes inhabitées: & la France n'eſt rien en comparaiſon de cette ancienne Gaule, dont parle Céſar.

Les Pays du Nord ſont fort dégarnis; & il s'en faut bien que les Peuples y ſoient comme autrefois obligez de ſe partager, & d'envoyer dehors comme des eſſains, des Colonies & des Nations entieres, chercher de nouvelles demeures.

La Pologne, & la Turquie en Europe, n'ont preſque plus de peuples.

On ne ſçauroit trouver dans l'Amerique la deux-centiéme partie des hommes, qui y formoient autrefois de ſi grands Empires.

L'Aſie n'eſt gueres en meilleur état. Cette Aſie Mineure, qui contenoit tant de puiſſantes Monarchies, & un nombre ſi prodigieux de grandes Villes, n'en a plus que deux ou trois. Quand à la grande

grande Aſie ; celle qui eſt ſoumiſe au Turc, n'eſt pas plus pleine : & pour celle qui eſt ſous la domination de nos Rois, ſi on la compare à l'état floriſſant où elle étoit autrefois, on verra qu'elle n'a qu'une très petite partie des Habitans, qui y étoient ſans nombre du tems de Xerxés & des Darius.

Quant aux petits Etats, qui ſont autour de ces grands Empires, ils ſont réellement déſerts : tels ſont les Royaumes d'Irimette, de Circaſſie, & de Guriel. Tous ces Princes avec de vaſtes Etats, comptent à peine cinquante mille Sujets.

L'Egypte n'a pas moins manqué, que les autres païs.

Enfin je parcours la terre, & je n'y trouve que délabrement : je crois la voir ſortir des ravages de la peſte & de la famine.

L'Afrique a toûjours été ſi inconnuë, qu'on ne peut en parler

ſi

ſi préciſement, que des autres parties du Monde; mais à ne faire attention qu'aux Côtes de la Mediterranée, connuës de tout tems; on voit qu'elle a extrêmement déchû de ce qu'elle étoit, lorſqu'elle étoit Province Romaine. Aujourd'hui ſes Princes ſont ſi foibles, que ce ſont les plus petites puiſſances du Monde.

Après un caçul auſſi exact qu'il peut l'être dans ces ſortes de choſes, j'ai trouvé qu'il y a à peine ſur la terre la cinquantiéme partie hommes qui y étoient du tems de Ceſar. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt qu'elle ſe dépeuple tous les jours: & ſi cela continuë dans dix ſiécles, elle ne ſera qu'un deſert.

Voilà, mon cher Uſbek, la plus terrible Cataſtrophe qui ſoit jamais arrivée dans le monde: mais à peine s'en eſt-on aperçû, parce qu'elle eſt arrivée inſenſi-

blement : & dans le cours d'un grand nombre de siécles : ce qui marque un vice intérieur, un venin secret & caché, une maladie de langueur qui afflige la nature humaine.

De Venise le 10. *de la Lune de Rhegeb.* 1718.

LETTRE CIX.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

LE monde, mon cher Rhedi, n'est point incoruptible, les Cieux mêmes ne le sont pas : les Astronomes sont des témoins oculaires de tous les changemens, qui sont les effets bien naturels du mouvement universel de la matiere.

La terre est soumise comme les autres planettes aux mêmes Loix des mouvemens : elle souffre au dedans d'elle un combat perpetuel de ses principes : la Mer & le

Continent

Continent ſemblent être dans une guerre éternelle ; chaque inſtant produit de nouvelles combinaiſons.

Les hommes dans une demeure ſi ſujette aux changemens, ſont dans un état auſſi incertain : cent mille cauſes peuvent agir, dont la plus petite peut les détruire ; & à plus forte raiſon augmenter ou diminuer leur nombre.

Je ne te parlerai pas de ces Cataſtrophes particulieres, ſi communes chez les Hiſtoriens, qui ont détruit des Villes & des Royaumes entiers : il y en a de generales, qui ont mis bien des fois le genre humain à deux doigts de ſa perte.

Les Hiſtoires ſont pleines de ces peſtes univerſelles, qui ont tour à tour défolé l'Univers. Elles parlent d'une entr'autres, qui fut ſi violente, qu'elle brûla juſqu'à la racine des plantes, & ſe fit ſentir dans tout le monde connu,

juſqu'à l'Empire du Caray : un degré de plus de corruption auroit peut-être dans un ſeul jour détruit toute la nature humaine.

Il n'y a pas deux ſiécles que la plus honteuſe de toutes les maladies ſe fit ſentir en Europe, en Aſie & en Afrique : elle fit dans très peu de tems des effets prodigieux ; c'étoit fait des hommes, ſi elle avoit continué ſes progrès avec la même furie. Accablez de maux dès leur naiſſance, incapables de ſoutenir le poids des charges de la Societé, ils auroient péri miſerablement.

Qu'auroit ce été ſi le venin eût été un peu plus exalté ? Et il le ſeroit devenu ſans doute, ſi l'on n'avoit été aſſez heureux pour trouver un remede auſſi puiſſant, que celui qu'on a découvert. Peut être que cette maladie attaquant les parties de la génération, auroit attaqué la génération même.

Mais pourquoi parler de la

deſtruction, qui auroit pû arriver au Genre Humain ? N'eſt-elle pas arrivée en effet, & le Déluge ne le réduiſit-il pas à une ſeule famille ?

Ceux qui connoiſſent la nature, & qui ont de Dieu une idée raiſonnable, peuvent-ils comprendre que la matiere, & les choſes créés n'ayent que ſix mille ans ? Que Dieu ait differé pendant toute l'Eternité ſes Ouvrages, & n'ait uſé que d'hier de ſa puiſſance Créatrice ? Seroit-ce parce qu'il ne l'auroit pas pû, ou parce qu'il ne l'auroit pas voulu ? Mais s'il ne l'a pas pû dans un tems, il ne l'a pas pû dans l'autre : c'eſt donc parce qu'il ne l'a pas voulu, mais comme il n'y a point de ſucceſſion dans Dieu ; ſi l'on admet qu'il ait voulu quelque choſe une fois, il l'a voulu toûjours, & dès le commencement.

Il ne faut donc pas compter les années du monde : le nombre des

des grains de ſable de la Mer ne leur eſt pas plus comparable qu'un inſtant.

Cependant tous les Hiſtoriens nous parlent d'un premier pere : il nous font voir la nature humaine naiſſante. N'eſt-il pas naturel de penſer, qu'Adam fut ſauvé d'un malheur commun, comme Noé le fut du Déluge ; & que ces grands évenemens ont été fréquens ſur la terre, depuis la création du Monde.

J'ai été bien aiſe de te donner ces idées générales, avant de répondre plus particulierement à ta Lettre ſur la diminution des Peuples arrivée depuis dix ſept à dix-huit ſiécles : je te ferai voir dans une Lettre ſuivante, qu'indépendamment des cauſes phyſiques, il y en a de morales qui ont produit cet effet.

A Paris le 8. de la Lune de Chabban 1718.

LET-

LETTRE CX.

USBEK *au même.*

TU cherches la raiſon pourquoi la terre eſt moins peuplée qu'elle ne l'étoit autrefois : & ſi tu y fais bien attention, tu verras que la grande difference vient de celle qui eſt arrivée dans les mœurs.

Depuis que la Religion Chrétienne & la Mahometane ont partagé le Monde Romain, les choſes ſont bien changées : il s'en faut bien que ces deux Religions ſoient auſſi favorables à la propagation de l'eſpece, que celle de ces Maîtres de l'Univers.

Dans cette derniere, la Polygamie étoit défenduë ; & en cela elle avoit un très grand avantage ſur la Religion Mahometane : le divorce y étoit permis ; ce qui lui en donnoit un autre, non moins conſidérable ſur la Chrétienne. Le

Je ne trouve rien de ſi contradictoire, que cette pluralité de femmes permiſes par le ſaint Alcoran, & l'ordre de les ſatisfaire ordonné par le même Livre. Voyez vos femmes dit le Prophete, parce que vous leur êtes néceſſaire comme leurs vêtemens, & qu'elles vous ſont néceſſaires comme vos vêtemens. Voilà un Précepte qui rend la vie d'un véritable Muſulman bien laborieuſe. Celui quia a les quatre femmes établies par la Loi, & ſeulement autant de Concubines & d'eſclaves, ne doit-il pas être accablé de tant de vêtemens?

Vos femmes ſont vos labourages, dit encore le Prophête: approchez-vous donc de vos labourages, faites du bien pour vos ames, & vous le trouverez un jour.

Je regarde un bon Muſulman comme un Athlete, deſtiné à combattre ſans relache; mais qui bien-

bien-tôt foible & accablé de ſes premieres fatigues, languit dans le champ même de la Victoire, & ſe trouve, pour ainſi dire, enſeveli ſous ſes propres triomphes.

La Nature agit toûjours avec lenteur, & pour ainſi dire avec épargne : ſes opérations ne ſont jamais violentes : juſques dans ſes productions elle veut de la température ; elle ne va jamais qu'avec régle & meſure : ſi on la précipite, elle tombe bien-tôt dans la langueur : elle employe toute la force, qui lui reſte à ſe conſerver, perdant abſolument ſa vertu productrice, & ſa puiſſance generative.

C'eſt dans cet état de défaillance, que nous met toûjours ce grand nombre de femmes, plus propres à nous épuiſer qu'à nous ſatisfaire : il eſt très ordinaire parmi nous de voir un homme dans un ſerrail prodigieux,

avec un très petit nombre d'enfans : ces enfans mêmes ſont la plûpart du tems foibles & mal ſains, & ſe ſentent de la langueur de leur Pere.

Ce n'eſt pas tout : ces femmes obligées à une continence forcée, ont beſoin d'avoir des gens pour les garder, qui ne peuvent être que des Eunuques : la Religion, la jalouſie & la raiſon même, ne permettant pas d'en laiſſer approcher d'autres : ces gardiens doivent être en grand nombre ; ſoit afin de maintenir la tranquillité au dedans parmi les guerres que ces femmes ſe font ſans ceſſe ; ſoit enfin pour empêcher les entrepriſes du dehors. Ainſi un homme qui a dix femmes ou concubines, n'a pas trop d'autant d'Eunuques pour les garder. Mais quelle perte pour la Societé que ce grand nombre d'hommes morts dès leur naiſſance ! Quelle dépopulation ne doit-il pas s'enſuivre ! . . . . Les

Les filles Eſclaves, qui ſont dans le Serrail pour ſervir avec les Eunuques ; ce grand nombre de femmes y vieilliſſent preſque toûjours dans une affligeante Virginité : elles ne peuvent pas ſe marier pendant qu'elles y reſtent; & leurs maîtreſſes une fois accoûtumées à elles, ne s'en défont preſque jamais.

Voilà comme un ſeul homme occupe lui ſeul tant de ſujets de l'un & de l'autre Sexe, à ſes plaiſirs ; les fait mourir pour l'Etat, & les rend inutiles à la propagation de l'eſpece.

Conſtatinople & Iſpahan ſont les Capitales des deux plus grands Empires du Monde : c'eſt là que tout doit aboutir, & que les Peuples attirez de mille manieres, ſe rendent de toutes parts. Cependant elles périſſent d'elles mêmes ; & elles ſeroient bien-tôt détruites, ſi les Souverains n'y faiſoient venir preſqu'à chaque ſiécle des Na-

tions entieres pour les repeupler. J'épuiſerai ce ſujet dans une autre Lettre.

A Paris le 13. de la Lune de Chahban 1718.

LETTRE CXI.

USBEK *au même.*

LEs Romains n'avoient pas moins d'Eſclaves que nous ; ils en avoient même plus, mais ils en faiſoient un meilleur uſage.

Bien loin d'empêcher par des voyes forcées la multiplication de ces Eſclaves ; ils la favoriſoient au contraire de tout leur pouvoir : ils les aſſocioient le plus qu'ils pouvoient par des eſpeces de mariages : par ce moyen ils rempliſſoient leurs maiſons de domeſtiques de tous les Sexes, de tous les âges ; & l'Etat d'un Peuple innombrable.

Ces enfans qui faiſoient à la longue

longue la richeſſe d'un Maître, naiſſoient ſans nombre autour de lui : il étoit ſeul chargé de leur nourriture & de leur éducation ; les Peres libres de ce fardeau, ſuivoient uniquement le penchant de la nature, & multiplioient ſans craindre une trop nombreuſe famille.

Je t'ai dit que parmi nous, tous les eſclaves ſont occupez à garder nos femmes, & à rien de plus ; qu'ils ſont à l'égard de l'Etat dans une perpetuelle létargie ; de maniere qu'il faut reſtraindre à quelques hommes libres, à quelques Chefs de famille la culture des Arts & des terres, leſquels même s'y donnent le moins qu'ils peuvent.

Il n'en étoit pas de même chez les Romains : la République ſe ſervoit avec un avantage infini de ce peuple d'eſclaves. Chacun d'eux avoit ſon pécule qu'il poſſedoit aux conditions que ſon

maître lui imposoit : avec ce pécule il travailloit, & se tournoit du côté où le portoit son industrie. Celui-ci faisoit la Banque; celui-là se donnoit au Commerce de la Mer ; l'un vendoit des marchandises en détail ; l'autre s'appliquoit à quelque Art mécanique, ou bien affermoit & faisoit valoir des terres : mais il n'y en avoit aucun qui ne s'attachât de tout son pouvoir à faire profiter ce pécule, qui lui procuroit en même-tems l'aisance dans la servitude presente ; & l'esperance d'une liberté future : cela faisoit un Peuple laborieux, animoit les Arts & l'industrie.

Ces esclaves devenus riches par leurs soins & leur travail, se faisoient affranchir & devenoient Citoyens. La République se réparoit sans cesse ; & recevoit dans son sein de nouvelles familles, à mesure que les anciennes se détruisoient.

J'aurai

J'aurai peut-être dans mes Lettres ſuivantes occaſion de te prouver, que plus il y a d'hommes dans un Etat, plus le Commerce y fleurit ; je prouverai auſſi facilement, que plus le Commerce y fleurit, plus le nombre des hommes y augmente ; ces deux choſes s'entr'aident, & ſe favoriſent néceſſairement.

Si cela eſt, combien ce nombre prodigieux d'Eſclaves toûjours laborieux devoit-il s'accroître & s'augmenter ? L'induſtrie, & l'abondance les faiſoit naître ; & eux de leur côté faiſoient naître l'abondance & l'induſtrie.

A Paris le 16, *de la Lune de Chabban* 1718.

LETTRE CXII.

USBEK *au même.*

NOus avons juſqu'ici parlé des païs Mahometans, & cherché la raiſon pourquoi ils

étoient moins peuplez que ceux qui étoient ſoumis à la domination des Romains : examinons à preſent ce qui a produit cet effet chez les Chrétiens.

Le divorce étoit permis dans la Religion Payenne, & il fut défendu aux Chrétiens. Ce changement, qui parut d'abord de ſi petite conſequence, eût inſenſiblement des ſuites terribles, & telles qu'on peut à peine les croire.

On ôta non-ſeulement toute la douceur du mariage, mais auſſi l'on donna atteinte à ſa fin : en voulant reſſerrer ſes nœuds, on les relâcha : & au lieu d'unir les cœurs, comme on le prétendoit, on les ſepara pour jamais.

Dans une action ſi libre, & où le cœur doit avoir tant de part, on mit la gêne, la néceſſité & la fatalité du deſtin même. On compta pour rien les dégoûts, les caprices, & l'inſociabilité des

humeurs : on voulut fixer le cœur ; c'eſt-à dire, ce qu'il y a de plus variable, & de plus inconſtant dans la nature : on attacha ſans retour, & ſans eſperance des gens accablez l'un de l'autre, & preſque toûjours mal aſſortis : & l'on fit comme ces Tyrans qui faiſoient lier des hommes vivans à des corps morts.

Rien ne contribuoit plus à l'attachement mutuel, que la faculté du divorce : un mari & une femme étoient portez à ſuporter patiemment les peines domeſtiques, ſçachant qu'ils étoient maîtres de les faire finir ; & ils gardoient ſouvent ce pouvoir en main toute leur vie ſans en uſer ; par cette ſeule conſidération, qu'ils étoient libres de le faire.

Il n'en eſt pas de même des Chrétiens, que leurs peines preſentes deſeſperent pour l'avenir : ils ne voyent dans les deſagrémens du mariage que leur durée,

& pour ainſi dire, leur éternité : de là viennent les dégoûts, les diſcordes, les mépris ; & c'eſt autant de perdu pour la poſterité. A peine a-t-on trois ans de mariage, qu'on en néglige l'eſſentiel : on paſſe enſemble trente ans de froideur : il ſe forme des ſeparations inteſtines auſſi fortes, & peut-être plus pernicieuſes que ſi elles étoient publiques : chacun vit & reſte de ſon côté ; & tout cela au préjudice des races futures. Bien-tôt un homme dégouté d'une femme éternelle, ſe livrera aux filles de joye ; commerce honteux & ſi contraire à la Societé ; lequel ſans remplir l'objet du mariage, n'en repreſente tout au plus que les plaiſirs.

Si de deux perſonnes ainſi liées, il y en a une qui n'eſt pas propre au deſſein de la nature, à la propagation de l'eſpece, ſoit par ſon temperament, ſoit par ſon âge, elle enſevelit l'autre avec elle, & la

la rend auſſi inutile qu'elle l'eſt elle-même.

Il ne faut donc pas s'étonner ſi l'on voit chez les Chrétiens tant de mariages fournir un ſi petit nombre de Citoyens : le divorce eſt aboli : les mariages mal aſſortis ne ſe racommodent plus : les femmes ne paſſent plus comme chez les Romains ſucceſſivement dans les mains de pluſieurs maris, qui en tiroient dans le chemin le meilleur parti qu'il étoit poſſible.

J'oſe le dire, ſi dans une République comme Lacedemone, où les Citoyens étoient ſans ceſſe gênez par des Loix ſingulieres & ſubtiles, & dans laquelle il n'y avoit qu'une famille, qui étoit la Republique, il avoit été établi que les maris changeaſſent de femmes tous les ans, il en ſeroit né un peuple innombrable.

Il eſt aſſez difficile de faire bien comprendre la raiſon qui a porté les

les Chrétiens à abolir le divorce. Le mariage chez toutes les Nations du monde ; eſt un contrat ſuſceptible de toutes les Conventions, & on n'en a dû bannir que celles, qui auroient pû en affoiblir l'objet : mais les Chrétiens ne le regardent pas dans ce point de vûë : auſſi ont-ils bien de la peine à dire ce que c'eſt : Ils ne le font pas conſiſter dans le plaiſir des ſens : au contraire, comme je te l'ai déja dit, il ſemble qu'ils veulent l'en bannir autant qu'ils peuvent : mais c'eſt une image, une figure, & quelque choſe de miſterieux que je ne comprens point.

A Paris le 19. de la Lune de Chahban 1718.

LET-

LETTRE CXIII.

USBEK *au même.*

LA prohibition du divorce n'eſt pas la ſeule cauſe de la dépopulation des païs Chrétiens : le grand nombre d'Eunuques, qu'ils ont parmi eux n'en eſt pas une moins conſidérable.

Je parle des Prêtres & des Dervis de l'un & de l'autre ſexe, qui ſe voüent à une continence éternelle : c'eſt chez les Chrétiens la vertu par excélence ; en quoi je ne les comprens pas, ne ſçachant ce que c'eſt qu'une vertu, dont il ne réſulte rien.

Je trouve que leurs Docteurs ſe contrediſent manifeſtement, quand ils diſent que le Mariage eſt ſaint, & que le Celibat, qui lui eſt opoſé, l'eſt encore davantage : ſans compter qu'en fait de préceptes, & de Dogmes fondamentaux,

mentaux, le bien eſt toûjours le mieux.

Le nombre de ces gens faiſant profeſſion de Celibat, eſt prodigieux : les peres y condamnoient autrefois les enfans des le berceau : aujourd'hui ils ſe voüent eux-mêmes dès l'âge de quatorze ans ; ce qui révient à peu près à la même choſe.

Ce métier de Continence a anéanti plus d'hommes que les peſtes & les guerres les plus ſanglantes n'ont jamais fait. On voit dans chaque Maiſon Religieuſe une famille éternelle, où il ne naît perſonne, & qui s'entretient aux dépens de toutes les autres : ces maiſons ſont toûjours ouvertes comme autant de gouffres, où s'enſeveliſſent les races futures.

Cette politique eſt bien differente de celle des Romains, qui établiſſoient des Loix pénales contre ceux qui ſe refuſoient aux

Loix

Loix du mariage, & vouloient joüir d'une liberté ſi contraire à l'utilité publique.

Je ne te parle ici que des païs Catholiques. Dans la Religion Proteſtante tout le monde eſt en droit de faire des enfans : elle ne ſouffre ni Prêtres ni Dervis : ſi dans l'établiſſement de cette Religion, qui ramenoit tout aux premiers tems, ſes fondateurs n'avoient été accuſez ſans ceſſe d'intempérance, il ne faut pas douter qu'après avoir rendu la pratique du mariage univerſelle, ils n'en euſſent encore adouci le joug, & achevé d'ôter toute la barriere, qui ſepare en ce point le Nazaréen & Mahomet.

Mais quoi qu'il en ſoit; il eſt certain que la Religion donne aux Proteſtans un avantage infini ſur les Catholiques.

J'oſe le dire, dans l'état preſent où eſt l'Europe ; il n'eſt pas poſſible que la Religion Catholique

que y ſubſiſte cinq cens ans.

Avant l'abaiſſement de la puiſſance d'Eſpagne, les Catholiques étoient beaucoup plus forts que les Proteſtans : ces derniers ſont peu à peu parvenus à un équilibre ; & aujourd'hui la balance commence à l'emporter de leur côté : cette ſuperiorité augmentera tous les jours ; les Proteſtans deviendront plus riches & plus puiſſants ; & les Catholiques plus foibles.

Les païs Proteſtans doivent être, & ſont réellement plus peuplez que les Catholiques ; d'où il ſuit premierement, que les tributs y ſont plus conſidérables, parce qu'ils augmentent à proportion de ceux qui les payent.

Secondement, que les terres y ſont mieux cultivées. Enfin que le Commerce y fleuriſſe davantage, parce qu'il y a plus de gens qui ont une fortune à faire, & qu'a-

vec

vec plus de beſoins, on y a plus de reſſources pour les remplir. Quand il n'y a que le nombre de gens ſuffiſans pour la culture des terres, il faut que le Commerce périſſe : & lorſqu'il n'y a que celui qui eſt néceſſaire pour entretenir le Commerce ; il faut que la culture des terres manque, c'eſt-à-dire, il faut que tous les deux tombent en même tems parce que l'on ne s'attache jamais à l'un, que ce ne ſoit aux dépens de l'autre.

Quant aux Pays Catholiques non ſeulement la culture des terres y eſt abandonnée ; mais même l'induſtrie y eſt pernicieuſe : elle ne conſiſte qu'à apprendre cinq ou ſix mots d'une Langue morte : dès qu'un homme a cette proviſion par devers lui : il ne doit plus s'embaraſſer de ſa fortune : il trouve dans le Cloître une vie tranquille, qui dans le monde lui auroit côuté des ſueurs, & des peines.

Ce n'eſt pas tout, les Dervis ont en leurs mains preſque toutes les richeſſes de l'Etat : c'eſt une Societé de gens avares, qui prennent toûjours, & ne rendent jamais : ils accumulent ſans ceſſe des revenus, pour acquerir des capitaux : tant de richeſſes tombent, pour ainſi dire, en paralyſie ; plus de circulation, plus de Commerce, plus d'Arts, plus de Manufactures.

Il n'y a point de Prince Proteſtant, qui ne leve ſur ſes Peuples dix fois plus d'impôts, que le Pape n'en leve ſur ſes Sujets : cependant ces derniers ſont miſerables, pendant que les autres vivent dans l'opulence : le Commerce ranime tout chez les uns ; & le Monachiſme porte la mort par tout chez les autres.

A Paris le 6 2. de la Lune de Chabban 1718.

LET-

LETTRE CXIV.

USBEK. *au même.*

NOus n'avons plus rien à dire de l'Asie & de l'Europe : passons à l'Affrique, On ne peut gueres parler que de ses Côtes, parce qu'on n'en connoît pas l'interieur.

Celles de Barbarie, où la Religion Mahometane est établie, ne sont plus si peuplées qu'elles étoient du tems des Romains, par les raisons que nous avons déja dites. Quant aux côtes de Guinée ; elle doivent être furieusement dégarnies depuis deux cens ans, que les petits Rois, ou Chefs des Villages vendent leurs Sujets aux Princes d'Europe, pour les porter dans leurs Colonies en Amerique.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette Amerique, qui reçoit

tous les ans tant de nouveaux Habitans, eſt elle-même deſerte, & ne profite point des pertes continuelles de l'Afrique. Ces Eſclaves qu'on tranſporte dans un autre Climat, y periſſent à milliers ; & les travaux des Mines, où l'on occupe ſans ceſſe & les naturels du Pays, & les étrangers ; les exhalaiſons malignes, qui en ſortent ; le vif argent, dont il faut faire un continuel uſage, les détruiſent ſans reſſource.

Il n'y a rien de ſi extravagant que de faire périr un nombre innombrable d'hommes, pour tirer du fond de la terre l'Or & l'Argent ; ces métaux d'eux-mêmes abſolument inutiles, & qui ne ſont des richeſſes, que parce qu'on les a choiſis pour en être les ſignes.

A Paris le dernier de la Lune de Chahban 2, 1718.

LET-

LETTRE CXV.

USBEK *au même.*

LA fécondité d'un Peuple dépend quelquefois des plus petites circonſtances du monde ; de maniere qu'il ne faut ſouvent qu'un nouveau tour dans ſon imagination, pour le rendre beaucoup plus nombreux qu'il n'étoit.

Les Juifs toûjours exterminez, & toûjours renaiſſans, ont réparé leurs pertes & leurs deſtructions continuelles, par cette ſeule eſpérance qu'ont parmi eux toutes les familles, d'y voir naître un Roi puiſſant, qui ſera le Maître de la terre.

Les anciens Rois de Perſe n'avoient tant de milliers de Sujets, qu'à cauſe de ce dogme de la Religion des Mages, que les actes les plus agréables à Dieu que les hommes

mes puſſent faire, c'étoit de faire un enfant, labourer un champ, & planter un arbre.

Si la Chine a dans ſon ſein un Peuple ſi prodigieux ; cela ne vient que d'une certaine maniere de penſer : car comme les enfans regardent leurs peres comme des Dieux, qu'ils les reſpectent comme tels dès cette vie ; qu'ils les honorent après leur mort par des ſacrifices, dans leſquels ils croyent que leurs ames anéanties dans le Tyen, reprennent une nouvelle vie ; chacun eſt porté à augmenter une famille ſi ſoumiſe dans cette vie, & ſi néceſſaire dans l'autre.

D'un autre côté les Pays des Mahometans deviennent tous les jours deſerts, à cauſe d'un opinion, qui toute ſainte qu'elle eſt, ne laiſſe pas d'avoir des effets très pernicieux, lorſqu'elle eſt enracinée dans les eſprits. Nous nous regardons comme des Voyageurs qui

qui ne doivent penſer qu'à une autre patrie : les travaux utiles & durables, les ſoins pour aſſurer la fortune de nos enfans ; les projets qui tendent au-delà d'une vie courte & paſſagere, nous paroiſſent quelque choſe d'extravagant. Tranquilles pour le preſent, ſans inquiétude pour l'avenir, nous ne prenons la peine ni de réparer les édifices publics ; ni de défricher les terres incultes, ni de cultiver celles qui ſont en état de recevoir nos ſoins : nous vivons dans une inſenſibilité générale, & nous laiſſons tout faire à la Providence.

C'eſt un eſprit de vanité qui a établi chez les Européens l'injuſte droit d'aîneſſe, ſi défavorable à la propagation ; en ce qu'il porte l'attention d'un pere ſur un ſeul de ſes enfans, & détourne ſes yeux de tous les autres, en ce qu'il l'oblige, pour rendre ſolide la fortune d'un ſeul, de s'o-

poſer

poſer à l'établiſſement de pluſieurs : enfin en ce qu'il détruit l'égalité des Citoyens qui en fait toute l'opulence.

De Paris le 4. de la Lune de Rhamazan 1718.

LETTRE CXVI.

USBEK *au même*

LEs Païs habitez par les Sauvages ſont ordinairement peu peuplez, par l'éloignement qu'ils ont preſque tous pour le travail, & la culture de la terre. Cette malheureuſe averſion eſt ſi forte, que lorſqu'ils font quelque imprécation contre quelqu'un de leurs ennemis ; ils ne lui ſouhaitent autre choſe, que d'être réduit à labourer un champ ; croyant qu'il n'y a que la chaſſe, & la pêche, qui ſoit un exercice noble, & digne d'eux.

Mais comme il y a ſouvent des an-

années, ou la chaſſe, & la pêche rendent très peu ; ils ſont deſolez par des famines fréquentes : ſans compter qu'il n'y a pas de Païs ſi abondant en gibier, & en poiſſon, qui puiſſe donner la ſubſiſtance à un grand Peuple : parce que les animaux fuyent toûjours les endroits trop habitez.

D'ailleurs les bourgades de Sauvages, au nombre de deux ou trois cens habitans, iſolées les unes des autres, ayant des intérêts auſſi ſéparez que ceux de deux Empires, ne peuvent pas ſe ſoutenir ; parce qu'elles n'ont pas la reſſource des grands Etats dont toutes les parties ſe répondent, & ſe ſecourent mutüellement.

Il y a chez les Sauvages une autre coûtume, qui n'eſt pas moins pernicieuſe, que la premiere ; c'eſt la cruelle habitude ou ſont les femmes, de ſe faire avorter, afin que leur groſſeſſe ne les rende pas deſagréables à leurs maris.

Il y a ici des Loix terribles contre ce desordre ; elles vont jusques à la fureur. Toute fille, qui n'a point été déclarer sa grossesse au Magistrat, est punie de mort, si son fruit périt : la pudeur & la honte, les accidens mêmes, ne l'excusent jamais.

De Paris le 9. de la Lune de Rhamazan 1718.

LETTRE CXVII.

USBEK *au même.*

L'Effet ordinaire des Colonies est d'affoiblir les Païs, d'où on les tire ; sans peupler ceux où on les envoye.

Il faut que les hommes restent où ils sont : il y a des maladies qui viennent de ce qu'on change un bon air contre un mauvais ; d'autres qui viennent précisément de ce qu'on en change.

Quand un païs est desert, c'est un

un préjugé de quelque vice particulier dans la nature du Climat : ainſi quand on ôte les hommes d'un Ciel heureux, pour les envoyer dans un tel païs, on fait préciſement le contraire de ce qu'on ſe propoſe.

Les Romains ſçavoient cela par expérience : ils reléguoient tous les criminels en Sardaigne ; & ils y faiſoient paſſer des Juifs : il fallut ſe conſoler de leur perte, choſe que le mépris qu'ils avoient pour ces miſérables rendoit très facile.

Le grand Cha-Abas voulant ôter aux Turcs le moyen d'entretenir de groſſes armées ſur les frontieres, tranſporta preſque tous les Armeniens hors de leur païs, & en envoya plus de vingt mille familles dans la Province de Guilan, qui périrent preſque toutes en très peu de tems.

Tous les tranſports de peuples faits à Conſtantinople, n'ont jamais réüſſi.

Ce nombre prodigieux de Négres, dont nous avons parlé, n'a point rempli l'Amerique.

Depuis la deſtruction des Juifs ſous Adrien, la Paleſtine eſt ſans Habitans.

Il faut donc avoüer, que les grandes deſtructions ſont preſque irréparables; parce qu'un peuple qui manque à un certain point, reſte dans le même état: & ſi par hazard, il ſe rétablit, il faut des ſiécles pour cela.

Que ſi dans un état de défaillance, la moindre des circonſtances dont nous avons parlé, vient à concourir; non ſeulement il ne ſe repare pas, mais il dépérit tous les jours, & tend à ſon anéantiſſement.

L'expulſion des Maures d'Eſpagne, ſe fait encore ſentir comme le premier jour: bien loin que ce vuide ſe rempliſſe, il devient tous les jours plus grand.

Depuis la dévaſtation de l'Amé-

mérique, les Eſpagnols qui ont pris la place de ſes anciens Habitans, n'ont pû la repeupler : au contraire par une fatalité, que je ferois mieux de nommer une juſtice divine, les deſtructeurs ſe détruiſent eux-mêmes; & ſe conſument tous les jours.

Les Princes ne doivent donc point ſonger à peupler de grand Païs par des Colonies : je ne dis pas qu'elles ne réüſſiſſent quelfois ; il y a des Climats ſi heureux, que l'eſpece s'y multiplie toûjours : témoin ces Iſles * qui ont été peuplées par des malades, que quelques Vaiſſeaux y avoient abandonnez, & qui y recouvroient auſſi-tôt la ſanté.

Mais quand ces Colonies réüſſiroient, au lieu d'augmenter la puiſſance, elles ne feroient que la partager, à moins qu'elles n'euſſent très peu d'étenduë ; comme

* L'Auteur parle peut-être de l'Iſle de Bourbon.

ſont celles que l'on envoye pour occuper quelque place pour le Commerce.

Les Cartaginois avoient comme les Eſpagnols découvert l'Amérique, ou au moins de grandes Iſles dans leſquelles ils faiſoient un Commerce prodigieux: mais quand ils virent le nombre de leurs Habitans diminuer; cette ſage République défendit à ſes Sujets ce Commerce & cette Navigation.

J'oſe le dire: au lieu de faire paſſer les Eſpagnols dans les Indes: il faudroit faire repaſſer tous les Indiens, & tous les Metifs en Eſpagne: il faudroit rendre à cette Monarchie tous ſes peuples diſperſez; & ſi la moitié ſeulement de ces grandes Colonies ſe conſervoit, l'Eſpagne deviendroit la Puiſſance de l'Europe la plus redoutable.

On peut comparer les Empires à un arbre, dont les branches

trop

trop étenduës ôtent tout le ſuc du tronc, & ne ſervent qu'à faire de l'ombrage.

Rien ne devroit corriger les Princes de la fureur des Conquêtes lointaines, que l'exemple des Portugais & des Eſpagnols.

Ces deux Nations ayant conquis avec une rapidité inconcevable des Royaumes immenſes ; plus étonnez de leurs victoires que les peuples vaincus de leur défaite ; ſongérent aux moyens de les conſerver ; ils prirent chacun pour cela une voye différente.

Les Eſpagnols deſeſpérans de retenir les Nations vaincuës dans la fidélité, prirent le parti de les exterminer, & d'y envoyer d'Eſpagne des peuples fidéles : jamais deſſein horrible ne fut plus ponctuellement exécuté. On vit un peuple auſſi nombreux que tous ceux de l'Europe enſemble, diſparoître de la terre à l'arrivée de

ces Barbares, qui ſemblent en découvrant les Indes, avoir voulu en même-tems découvrir aux hommes, quel étoit le dernier période de la cruauté.

Par cette barbarie ils conſerverent ce païs ſous leur domination. Juge par là combien les Conquêtes ſont funeſtes, puiſque les effets en ſont tels. Car enfin ce remede affreux étoit unique : comment auroient-ils pû retenir tant de millions d'hommes dans l'obéïſſance ? Comment ſoutenir une guerre civile de ſi loin ? Que ſeroient-ils devenus, s'ils avoient donné le tems à ces peuples de revenir de l'admiration où ils étoient, de l'arrivée de ces nouveaux Dieux, & de la crainte de leurs foudres ?

Quant aux Portugais, ils prirent une voye toute opoſée : ils n'employerent pas les cruautez : auſſi furent-ils bien-tôt chaſſez de tous les païs qu'ils avoient découverts :

verts : les Hollandois favoriſerent la rebellion de ces peuples, & en profiterent.

Quel Prince envieroit le ſort de ces Conquerans? qui voudroit de ces Conquêtes à ces conditions? Les uns en furent auſſi tôt chaſſez; les autres en firent des deſerts, & rendirent de même leur propre païs.

C'eſt le deſtin des Heros de ſe ruïner à conquérir des païs, qu'ils perdent ſoudain, ou à ſoumettre des Nations qu'ils ſont obligez eux-mêmes de détruire; comme cet inſenſé, qui ſe conſumoit à acheter des Statuës, qu'il jettoit dans la Mer, & des glaces qu'il briſoit auſſi-tôt.

A Paris le 18. *de la Lune de Rhamazan* 1718.

LET-

LETTRE CXVIII.

USBEK *au même.*

LA douceur du Gouvernement contribuë merveilleuſement à la progation de l'eſpece. Toutes les Républiques en ſont une preuve conſtante ; & plus que toutes, la Suiſſe & la Hollande, qui ſont les deux plus mauvais Païs de l'Europe, ſi l'on conſidére la nature du terrain ; & qui cependant ſont les plus peuplez.

Rien n'attire plus les Etrangers que la liberté & l'opulence qui la ſuit toûjours : l'une ſe fait rechercher par elle même ; & les beſoins attirent dans les Païs, où l'on trouve l'autre.

L'Eſpece ſe multiplie dans un Païs où l'abondance fournit aux enfans, ſans rien diminuer de la ſubſiſtance des peres.

L'Egalité même des Citoyens qui produit ordinairement de l'égalité

galité dans les fortunes, porte l'abondance & la vie dans toutes les parties du Corps Politique, & la répand par tout.

Il n'en eſt pas de même des Païs ſoumis au pouvoir arbitraire : le Prince, les Courtiſans, & quelques particuliers poſſedent toutes les richeſſes, pendant que tous les autres gémiſſent dans une pauvreté extrême.

Si un homme eſt mal à ſon aiſe, & qu'il ſente qu'il fera des enfans plus pauvres que lui, il ne ſe mariera pas, ou s'il ſe marie, il craindra d'avoir un trop grand nombre d'enfans, qui pouroient achever de déranger ſa fortune, & qui deſcendroient de la condition de leur pere.

J'avouë que le Ruſtique ou Païſan étant une fois marié, peuplera indifferemment, ſoit qu'il ſoit riche, ſoit qu'il ſoit pauvre : cette conſidération ne le touche pas : il a toûjours un heritage

heritage ſûr à laiſſer à ſes enfans, qui eſt ſon hoyau, & rien ne l'empêche jamais de ſuivre aveuglément l'inſtinct de la Nature.

Mais à quoi ſervent dans un Etat ce nombre d'enfans, qui languiſſent dans la miſere ? Ils périſſent preſque tous à meſure qu'ils naiſſent : ils ne proſperent jamais : foibles & débiles, il meurent en détail de mille manieres, tandis qu'ils ſont emportez en gros par les fréquentes maladies populaires, que la miſere & la mauvaiſe nourriture produiſent toûjours : ceux qui en échappent, atteignent l'âge viril, ſans en avoir la force, & languiſſent tout le reſte de leur vie.

Les hommes ſont commes les plantes, qui ne croiſſent jamais heureuſement, ſi elles ne ſont bien cultivées : Chez les peuples miſerables l'Eſpece perd, & même quelquefois dégénere.

La France peut fournir un grand

grand exemple de tout ceci. Dans les guerres passées, la crainte où étoient tous les enfans de famille qu'on ne les enrôlât dans la milice, les obligeoit de se marier, & cela dans un âge trop tendre, & dans le sein de la pauvreté. De tant de Mariages il naissoit bien des enfans, que l'on cherche encore en France, & que la misere, la famine, & les maladies en ont fait disparoître.

Que si dans un Ciel aussi heureux, dans un Royaume aussi policé que la France, on fait de pareilles remarques ; que sera-ce dans les autres Etats?

A Paris le 23. de la Lune de Rhamazan 1718.

LET-

LETTRE CXIX.

USBEK AU MOLLACK MEHEMET ALI, *Gardien des trois Tombeaux à Com.*

QUe nous ſervent les Jeûnes des Immaums, & les Cilices des Mollacks ? La main de Dieu s'eſt deux fois apeſantie ſur les enfans de la Loi : le Soleil s'obſcurcit, & ſemble n'éclairer plus que leurs défaites : leurs armées s'aſſemblent, & elles ſont diſſipées comme la pouſſiere.

L'Empire des Oſmalins eſt ébranlé par les deux plus grands échecs qu'il ait jamais reçûs : un Moufti Chrétien ne le ſoûtient qu'à peine, le grand Vizir d'Allemagne eſt le fleau de Dieu, envoyé pour châtier les Sectateurs d'Omar : il porte par tout la colere du Ciel irrité contre leur rebellion, & leur perfidie.

Eſprit

Esprit sacré des Immaums, tu pleure nuit & jour sur les enfans du Prophete que le déteſtable Omar a dévoyez : tes entrailles s'émeuvent à la vûë de leurs malheurs : tu deſire leur converſion & non pas leur perte : tu voudrois les voir réünis ſous l'étendart d'Aly, par les larmes des Saints, & non pas diſperſez dans les Montagnes & dans les deſerts, par la terreur des infidelles.

A Paris le 1. *de la Lune de Chalval* 1718.

LETTRE CXX.

RICA *à* ***.

ON eſt bien embaraſſé dans toutes les Religions quand il s'agit de donner une idée des plaiſirs, qui ſont deſtinez à ceux qui ont bien vécu. On épouvente facilement les méchans par une longue ſuite de peines, dont on les

les menace : mais pour les gens vertueux, on ne ſçait que leur promettre : il ſemble que la nature des plaiſirs ſoit d'être d'une courte durée ; l'imagination a peine à en repreſenter d'autres.

J'ai vû des Deſcriptions du Paradis capables d'y faire renoncer tous les gens de bon ſens : les uns font joüer ſans ceſſe de la flûte ces ombres heureuſes : d'autres les condamnent au ſuplice de ſe promener éternellement : d'autres enfin qui les font rêver là aux maîtreſſes d'ici-bas, n'ont pas cru que cent millions d'années fuſſent un terme aſſez long, pour leur ôter le goût des inquiétudes amoureuſes.

Je me ſouviens à ce propos d'une Hiſtoire que j'ai oüi raconter à un homme qui avoit été dans le Païs du Mogol : elle fait voir que les Prêtres Indiens ne ſont pas moins ſteriles que les autres, dans

dans les idées qu'ils ont des plaiſirs du Paradis.

Une femme qui venoit de perdre ſon mari vint en Cérémonie chez le Gouverneur de la Ville, lui demander permiſſion de ſe brûler : mais comme dans les Païs ſoumis aux Mahometans, on abolit tant qu'on peut cette cruelle coûtume, il la refuſa abſolument.

Lorſqu'elle vit ſes prieres impuiſſantes, elle ſe jetta dans un furieux emportement. Voyez, diſoit-elle, comme on eſt gêné : il ne ſera ſeulement pas permis à une pauvre femme de ſe brûler, quand elle en a envie ! A-t'on jamais vû rien de pareil ? Ma mere, ma tante, mes ſœurs ſe ſont brûlées : & quand je vais demander permiſſion à ce maudit Gouverneur, il ſe fâche, & ſe met à crier comme un enragé.

Il ſe trouva là par hazard un jeune Bonze Homme infidelle,

lui dit le Gouverneur, eſt-ce toi qui a mis dans l'eſprit de cette femme cette fureur ? Non, dit-il, je ne lui ai jamais parlé : mais ſi elle m'en croit, elle conſommera ſon Sacrifice ; elle fera une action agreable au Dieu Brama ; auſſi en ſera-t'elle bien recompenſée, car elle retrouvera dans l'autre monde ſon mari, & elle recommencera avec lui un ſecond mariage. Que dites-vous, dit la femme ſurpriſe ? je retrouverai mon mari ? Ah je ne me brûle pas ; il étoit jaloux, chagrin, & d'ailleurs ſi vieux, que ſi le Dieu Brama n'a point fait ſur lui quelque réforme, ſûrement il n'a pas beſoin de moi : me brûler pour lui ? .... pas ſeulement le bout du doigt pour le retirer du fond des Enfers. Deux vieux Bonzes qui me ſeduiſoient & qui ſçavoient de quelle maniere je vivois avec lui, n'avoient garde de me tout dire : mais ſi le Dieu Brama n'a que ce preſent à me faire, je renonce

renonce à cette beatitude. Monsieur le Gouverneur, je me fais Mahometane : & pour vous, dit-elle en regardant le Bonze, vous pouvez, si vous voulez, aller dire à mon mari, que je me porte fort bien.

De Paris le 2. de la Lune de Chalval 1718.

LETTRE CXXI.

RICA *à* USBEK.

A ***.

JE t'attens ici demain ; cependant je t'envoye tes Lettres d'Ispahan : les miennes portent que l'Ambassadeur du Grand Mogol a reçû ordre de sortir du Royaume. On ajoûte qu'on a fait arrêter le Prince, oncle du Roi, qui est chargé de son éducation, qu'on l'a fait conduire dans un Château, où il est très étroitement gardé ; qu'on l'a privé de

tous ſes honneurs : je ſuis touché du ſort de ce Prince, & je le plains.

Je te l'avouë, Uſbek, je n'ai jamais vû couler les larmes de perſonne, ſans en être attendri, je ſens de l'humanité pour les malheureux, comme s'il n'y avoit qu'eux qui fuſſent hommes : & les Grands mêmes, pour leſquels je trouve dans mon cœur de la dureté, quand ils ſont élevez ; je les aime ſi-tôt qu'ils tombent.

En effet, qu'ont-ils affaire dans la proſperité d'une inutile tendreſſe ? Elle approche trop de l'égalité : ils aiment bien mieux du reſpect, qui ne demande point de retour : mais ſi-tôt qu'ils ſont déchus de leur grandeur, il n'y a que nos plaintes, qui puiſſent leur en rapeller l'idée.

Je trouve quelque choſe de bien naïf, & même de bien grand dans les paroles d'un Prince, qui prêt de tomber entre les mains

de

de ſes Ennemis, voyant ſes Courtiſans autour de lui qui pleuroient : je ſens, leur dit-il, à vos larmes que je ſuis encore vôtre Roi.

A Paris le 3. de la Lune de Chalval 1718.

LETTRE CXXII.

RICA à IBBEN

A Smirne.

TU as oüi parler mille fois du fameux Roi de Suede : il aſſiegeoit une place dans un Royaume qu'on nomme la Norvege ; comme il viſitoit la tranchée ſeul avec un Ingénieur ; il a reçû un coup dans la tête dont il eſt mort. On a fait ſur le champ arrêter ſon premier Miniſtre ; les Etats ſe ſont aſſemblez, & l'ont condamné à perdre la tête.

Il étoit accuſé d'un grand Crime : c'étoit d'avoir calomnié la Na-

Nation, & de lui avoir fait perdre la confiance de ſon Roi : forfait, qui ſelon moi, mérite mille morts.

Car enfin, ſi c'eſt une mauvaiſe action de noircir dans l'eſprit du Prince, le dernier de ſes Sujets : qu'eſt-ce lorſque l'on noircit la Nation entiere, & qu'on lui ôte la bienveillance de celui que la Providence a établi pour faire ſon bonheur ?

Je voudrois que les hommes parlaſſent aux Rois, comme les Anges parlent à nôtre ſaint Prophete.

Tu ſçais que dans les banquets ſacrez, où le Seigneur des Seigneurs deſcend du plus ſublime trône du monde, pour ſe communiquer à ſes Eſclaves ; je me ſuis fait une loi ſevere de captiver une langue indocile: on ne m'a jamais vû abandonner une ſeule parole : qui pût être amere au dernier de ſes Sujets : quand il m'a

m'a falu ceſſer d'être ſobre, je n'ai point ceſſé d'être honnête homme ; & dans cette épreuve de nôtre fidélité, j'ai riſqué ma vie, & jamais ma vertu.

Je ne ſçais comment il arrive qu'il n'y a preſque jamais de Prince ſi méchant, que ſon Miniſtre ne le ſoit encore davantage : s'il fait quelque action mauvaiſe, elle a preſque toûjours été ſuggerée : de maniere que l'ambition des Princes n'eſt jamais ſi dangereuſe, que la baſſeſſe d'ame de ſes Conſeillers ; mais comprens-tu qu'un homme, qui n'eſt que d'hier dans le Miniſtere, qui peut-être n'y ſera pas demain, puiſſe devenir dans un moment l'ennemi de lui-même, de ſa famille, de ſa patrie, & du peuple qui naîtra à jamais de celui, qu'il va faire oprimer ?

Un Prince a des paſſions ; le Miniſtre les remuë : c'eſt de ce côté-là qu'il dirige ſon Miniſtere : il

il n'a point d'autre but, ni n'en veut connoître : les Courtiſans le ſéduiſent par leurs loüanges ; & lui le flatte plus dangereuſement par ſes Conſeils, par les deſſeins qu'il lui inſpire, & par la maxime qu'il lui propoſe.

A Paris le 25. de la Lune de Saphar 1719.

LETTRE CXXIII.

RICA à USBEK.

A ***.

JE paſſois l'autre jour ſur le Pont neuf avec un de mes amis : il rencontra un homme de ſa connoiſſance qu'il me dit être un Geometre ; & il n'y avoit rien qui n'y parût : car il étoit d'une réverie profonde : il falut que mon ami le tirât long-tems par la manche, & le ſecoüât pour le faire deſcendre juſqu'a lui ; tant il étoit occupé d'un Courbe, qui le

le tourmentoit peut-être depuis plus de huit jours : ils ſe firent tous deux beaucoup d'honnêtetez, & s'aprirent réciproquement quelques nouvelles Litteraires ; ces diſcours les menerent juſques ſur la porte d'un Caffé, où j'entrai avec eux.

Je remarquai que nôtre Geometre y fut reçû de tout le monde avec empreſſement, & que les Garçons du Caffé en faiſoient beaucoup plus de cas, que de deux Mouſquetaires qui étoient dans un coin : pour lui, il parut qu'il ſe trouvoit dans un lieu agréable ; car il dérida un peu ſon viſage, & ſe mit à rire, comme s'il n'avoit pas eu la moindre teinture de Geometrie.

Cependant ſon eſprit régulier toiſoit tout ce qui ſe diſoit dans la converſation : il reſſembloit à celui, qui dans un Jardin coupoit avec ſon épée la tête des fleurs, qui s'élevoient au-deſſus des au-

tres : martir de ſa juſteſſe il étoit offenſé d'une ſaillie, comme une vûë délicate eſt offenſée par une lumiere trop vive : rien pour lui n'étoit indifferent, pourvû qu'il fut vrai : auſſi ſa converſation étoit-elle ſinguliere. Il étoit arrivé ce jour-là de la Campagne avec un homme qui avoit vû un Château ſuperbe, & des Jardins magnifiques : & il n'avoit vû lui qu'un bâtiment de ſoixante pieds de long, ſur trente-cinq de large; & un boſquet barlong de dix arpens : il auroit fort ſouhaité que les régles de la perſpective euſſent été tellement obſervées, que les Allées des avenuës, euſſent paru par tout de même largeur; & il auroit donné pour cela une méthode infaillible. Il parut fort ſatisfait d'un Cadran qu'il y avoit démêlé, d'une ſtructure fort ſinguliere : & il s'échauffa fort contre un Sçavant qui étoit auprès de moi, qui malheureuſement

ſement lui demanda, ſi ce Cadran marquoit les heures Babyloniennes. Un Nouveliſte parla du bombardement du Château de Fontarabie, & il nous donna ſoudain les proprietez de la ligne, que les bombes avoient décrits en l'air : & charmé de ſçavoir cela, il voulut en ignorer entierement le ſuccès. Un homme ſe plaignoit d'avoir été ruïné l'Hiver d'auparavant par une inondation : Ce que vous me dites-là m'eſt fort agréable, dit alors le Geometre : je vois que je ne me ſuis pas trompé dans l'obſervation, que j'ai faite ; & qu'il eſt au moins tombé ſur la terre deux pouces d'eau, plus que l'année paſſée.

Un moment après il ſortit, & nous le ſuivîmes : comme il alloit aſſez vîte, & qu'il négligeoit de regarder devant lui, il fut rencontré directement par un autre homme : ils ſe choquerent rudement ; & de ce coup ils réjailli-

rent chacun de leur côté en raiſon réciproque de leur vîteſſe, & de leurs maſſes : quand ils furent un peu revenus de leur étourdiſſement ; cet homme portant la main ſur le front, dit au Geometre. Je ſuis bien aiſe que vous m'ayez heurté ; car j'ai une grande nouvelle à vous aprendre : je viens de donner mon Horace au Public. Comment, dit le Geometre, il y a deux mille ans qu'il y eſt. Vous ne m'entendez pas, reprit l'autre ; c'eſt une Traduction de cet ancien Auteur, que je viens de mettre au jour ; il y a vingt ans que je m'occupe à faire des Traductions.

Quoi, Monſieur, dit le Geometre ; il y a vingt ans que vous ne penſez pas ? Vous parlez pour les autres, & ils penſent pour vous ? Monſieur, dit le Sçavant, croyez-vous que je n'aye pas rendu un grand ſervice au public de lui rendre la lecture des bons

Auteurs

Auteurs familiere ? Je ne dis pas tout-à-fait cela ; j'eſtime autant qu'un autre les ſublimes génies, que vous traveſtiſſez : mais vous ne leur reſſemblerez point ; car ſi vous traduiſez toûjours, on ne vous traduira jamais.

Les Traductions ſont comme ces monnoyes de Cuivre, qui ont bien la même valeur qu'une piece d'or, & même ſont d'un plus grand uſage pour le peuple ; mais elles ſont toûjours foibles & d'un mauvais alloi.

Vous voulez, dites-vous, faire renaître parmi nous ces illuſtres morts ; & j'avouë que vous leur donnez bien un corps ; mais vous ne leur rendez pas la vie ; il y manque toûjours un eſprit pour les animer.

Que ne vous appliquez-vous plûtôt à la recherche de tant de belles véritez, qu'un calcul facile nous fait découvrir tous les jours ? Après ce petit conſeil ils

ſe ſeparerent, je crois, très mécontens l'un de l'autre.

A Paris le dernier de la Lune de Rhebiab 2. 1719.

LETTRE CXXIV.

RICA *à* ***.

JE te parlerai dans cette Lettre d'une certaine Nation qu'on appelle les Nouvelliſtes, qui s'aſſemblent dans un Jardin magnifique où leur oiſiveté eſt toûjours occupée. Ils ſont très inutiles à l'Etat, & leurs diſcours de cinquante ans n'ont pas un effet different de celui, qu'auroit pû produire un ſilence auſſi long : cependant ils ſe croyent conſidérables, parce qu'ils s'entretiennent de projets magnifiques, & traitent de grands interêts.

La baze de leurs Converſations eſt une curioſité frivole & ridicule : il n'y a point de Cabinet ſi miſte-

miſterieux, qu'ils ne prétendent pénétrer, ils ne ſçauroient conſentir à ignorer quelque choſe : ils ſçavent combien nôtre Auguſte Sultan à de femmes ; combien il fait d'enfans toutes les années ; & quoi qu'ils ne faſſent aucune dépenſe en Eſpions, ils ſont inſtruits des meſures qu'il prend pour humilier l'Empereur des Turcs, & celui des Mogols.

A peine ont ils épuiſé le preſent, qu'ils ſe précipitent dans l'avenir ; & marchant au devant de la Providence, la préviennent ſur toutes les démarches des hommes ; ils conduiſent un General par la main ; & après l'avoir loüé de mille ſotiſes, qu'il n'a pas faites ; ils lui en préparent mille autres, qu'il ne fera pas.

Ils font voler les armées comme les Gruës, & tomber les murailles comme des Cartons : ils ont des ponts ſur toutes les Rivieres ; des routes ſecrettes dans

toutes les Montagnes ; & des Magaſins immenſes dans les ſables brûlans : il ne leur manque que le bons ſens.

Il y a un homme avec qui je loge, qui reçût cette Lettre d'un Nouvelliſte : comme elle m'a paru ſinguliere, je la gardai ; la voici :

MONSIEUR,

JE me trompe rarement dans mes conjectures ſur les affaires du tems : le premier Janvier 1721. je prédis que l'Empereur Joſeph mourroit dans le cours de l'année : il eſt vrai que comme il ſe portoit fort bien, je crûs que je me ferois moquer de moi, ſi je m'expliquois d'une maniere bien claire ; ce qui fit que je me ſervis de termes un peu enigmatiques : mais les gens qui ſçavent raiſonner, m'entendirent bien. Le 17. Avril de la même année il mourut de la petite verole.

Dès que la guerre fut déclarée entre

*tre l'Empereur & les Turcs ; j'allai chercher nos Meſſieurs dans tous les coins des Tuilleries ; je les aſſemblai prés du baſſin, & leur prédis qu'on feroit le ſiege de Belgrade, & qu'il ſeroit pris. J'ai été aſſez heureux pour que ma prédiction ait été accomplie : il eſt vrai que vers le milieu du ſiege je pariai cent Piſtoles qu'il ſeroit pris le 18. Août * ; il ne fut pris que le lendemain : peut-on perdre à ſi beau jeu.*

Lorſque je vis que la Flotte d'Eſpagne débarquoit en Sardaigne ; je jugeai qu'elle en feroit la Conquête : je le dis ; & cela ſe trouva vrai. Enflé de ce ſuccès j'ajoûtai que cette Flotte victorieuſe iroit débarquer à Final, pour faire la Conquête du Milanez : comme je trouvai de la réſiſtance à faire recevoir cette idée : je voulus la ſoutenir glorieuſement : je pariai cinquante Piſtoles, & je les perdis encore : car ce diable d'Alberoni, malgré la foi des Traitez,

* 1717.

envoya

envoya ſa Flotte en Sicile, & trompa tout à la fois deux grands Politiques, le Duc de Savoye & moi : Tout cela, Monſieur, me déroute ſi fort que j'ai réſolu de prédire toûjours, & de ne parier jamais. Autrefois nous ne connoiſſions point aux Tuilleries l'uſage des paris, & feu M. l. C. d. G. ne les ſouffroit gueres : mais depuis qu'une troupe de petits maîtres s'eſt mêlée parmi nous : nous ne ſçavons plus où nous en ſommes A peine ouvrons nous la bouche pour dire une nouvelle, qu'un de ces jeunes gens propoſe de parier contre.

L'autre jour comme j'ouvrois mon Manuſcrit : & accommodois mes lunettes ſur mon nez : un de ces Fanfarons ſaiſiſſant juſtement l'intervalle du premier mot au ſecond, me dit : je parie cent Piſtoles que non : je fis ſemblant de n'avoir pas fait d'attention à cette extravagance ; & reprenant la parole d'une voix plus forte, je dis : M. le Maré-

chal

*hal de ***. ayant apris.... cela eſt faux, me dit-il, vous avez toûjours des nouvelles extravagantes; il n'y a pas le ſens commun à tout cela. Je vous prie, Monſieur, de me faire le plaiſir de me prêter trente Piſtoles: car je vous avouë que ces paris m'ont fort dérangé: je vous envoye la copie de deux Lettres que j'ai écrites au Miniſtre. Je ſuis, &c.*

Lettre d'un Nouvelliſte au Miniſtre.

MONSEIGNEUR,

JE ſuis le Sujet le plus zelé que le Roi ait jamais eu: c'eſt moi qui obligeai un de mes amis d'éxécuter le projet, que j'avois formé d'un Livre, pour démontrer que Louis le Grand étoit plus grand que tous les Princes qui ont mérité le nom de Grand. Je travaille depuis longtems à un autre Ouvrage, qui fera encore plus d'honneur à nôtre Nation, ſi vôtre Grandeur veut m'accorder

corder un Privilége : mon deſſein eſt de prouver que depuis le commencement de la Monarchie, les François n'ont jamais été battus, & que ce que les Hiſtoriens ont dit juſqu'ici de nos deſavantages, ſont de véritables impoſtures : je ſuis obligé de les redreſſer en bien des occaſions : & j'oſe me flatter que je brille ſur tout dans la Critique. Je ſuis, Monſeigneur.

MONSEIGNEUR,

DEpuis la perte que nous avons faite de M. le C. de L. nous vous ſuplions d'avoir la bonté de nous permettre d'élire un Preſident : le deſordre ſe met dans nos Conférences ; & les affaires d'Etat n'y ſont pas traitées avec la même diſcuſſion que par le paſſé : nos jeunes gent vivent abſolument ſans égard pour les anciens : & entr'eux ſans diſcipline : c'eſt le véritable conſeil de Roboam, où les Jeunes impoſent aux

aux Vieillards. Nous avons beau leur repreſenter que nous etions paiſibles poſſeſeurs des Tuilleries vingt ans avant qu'ils ne fuſſent au monde : je crois qu'ils nous en chaſeront à la fin, & qu'obligez de quitter ces lieux, où nous avons tant de fois évoqué les ombres de nos Heros François : il faudra que nous allions tenir nos Conférences au Jardin du Roi, où dans quelque lieu plus écarté. Je ſuis.....

A Paris le 7. de la Lune de Gemmadi 2. 1719.

LETTRE CXXV.

RHEDI à RICA.

A Paris.

UNe des choſes qui a le plus exercé ma curioſité en arrivant en Europe, c'eſt l'Hiſtoire & l'origine des Républiques. Tu ſçais que la plûpart des Aſiatiques n'ont pas ſeulement d'idée de

de cette sorte de Gouvernement, & que l'imagition ne les a pas servis jusqu'à leur faire comprendre qu'il puisse y en avoir sur la terre d'autre que le despotique.

Les premiers Gouvernemens du Monde furent Monarchiques: ce ne fut que par hazard, & par la succession des siécles, que les Républiques se formérent.

La Grece ayant été abîmée par un Déluge; de nouveaux Habitans vinrent la peupler: elle tira presque toutes ses Colonies d'Egypte, & des contrées de l'Asie les plus voisines: & comme ces païs étoient gouvernez par des Rois, les peuples qui en sortirent furent gouvernez de même. Mais la tirannie de ces Princes devenant trop pesante; on secoüa le joug; & du débris de tant de Royaumes s'éleverent ces Républiques, qui firent si fort fleurir la Grece, seule polie au milieu des barbares.

L'amour

L'amour de la liberté, la haine des Rois, conſerva long-tems la Grece dans l'indépendance, & étendit au loin le Gouvernement Républicain. Les Villes Grecques trouverent des alliées dans l'Aſie Mineure : elles y envoyerent des Colonies auſſi libres qu'elles, qui leur ſervirent de ramparts contre les entrepriſes des Rois de Perſe. Ce n'eſt pas tout : la Grece peupla l'Italie, l'Italie, l'Eſpagne, & peut-être les Gaules. On ſçait que cette grande Heſpérie ſi fameuſe chez les Anciens, étoit au commencement la Grece, que ſes voiſins regardoient comme un ſéjour de félicité : les Grecs qui ne trouvoient point chez eux ce païs heureux, l'allerent chercher en Italie ; ceux d'Italie en Eſpagne ; ceux d'Eſpagne, dans la Bétique, ou le Portugal : de maniere que toutes ces régions porterent ce nom chez les Anciens.

Ces

Ces Colonies Grecques aporterent avec elles un eſprit de liberté : qu'elles avoient pris dans ce doux païs. Ainſi on ne voit gueres dans ces tems reculez de Monarchies dans l'Italie, l'Eſpagne, les Gaules. On verra bien-tôt que les peuples du Nord & d'Allemagne n'étoient pas moins libres : & ſi l'on trouve des veſtiges de quelque Royauté parmi eux ; c'eſt qu'on a pris pour des Rois les Chefs des Armées, ou des Républiques.

Tout ceci ſe paſſoit en Europe : car pour l'Aſie & l'Afrique elles ont toûjours été accablées ſous le Deſpotiſme ; ſi vous en exceptez quelques villes de l'Aſie mineure, dont nous avons parlé ; & la République de Cartage en Afrique.

Le monde fut partagé entre deux puiſſantes Républiques : celle de Rome & celle de Cartage : il n'y a rien de ſi connu que les commencemens de la Républiblique

blique Romaine ; & rien qui le ſoit ſi peu, que l'origine de celle de Cartage. On ignore abſolument la ſuite des Princes Africains depuis Didon ; & comment ils perdirent leur puiſſance. C'eût été un grand bonheur pour le monde que l'agrandiſſement prodigieux de la République Romaine ; s'il n'y avoit pas eu cette différence injuſte entre les Citoyens Romains, & les peuples vaincus ; ſi l'on avoit donné aux Gouverneurs des Provinces une autorité moins grande ; ſi les Loix ſi ſaintes pour empêcher leur tyrannie, avoient été obſervées ; & s'ils ne s'étoient pas ſervis pour les faire taire, des mêmes treſors que leur injuſtice avoit amaſſez.

Il ſemble que la liberté ſoit faite pour le génie des peuples d'Europe ; & la ſervitude pour celui des peuples d'Aſie. C'eſt en vain que les Romains offrirent aux Capadociens ce précieux tre-

ſor : cette Nation lâche le refuſa ; & elle courut à la ſervitude avec le même empreſſement, que les autres peuples couroient à la liberté.

Ceſar oprima la République Romaine, & la ſoumit à un pouvoir arbitraire.

L'Europe gémit long-tems ſous un gouvernement militaire & violent ; & la douceur Romaine fut changée en une cruelle opreſſion.

Cependant une infinité de Nations inconnuës ſortirent du Nord ; ſe répandirent comme des torrens dans les Provinces Romaines ; & trouvant autant de facilité à faire des Conquêtes, qu'à exercer leurs pirateries, les démembrerent, & en firent des Royaumes. Ces peuples étoient libres ; & ils bornoient ſi fort l'autorité de leurs Rois, qu'ils n'étoient proprement que des Chefs, ou des Généraux. Ainſi ces Royaumes quoi que fondez par

par la force, ne ſentirent point le joug du vainqueur. Lorſque les peuples d'Aſie, comme les Turcs & les Tartares firent des Conquêtes : ſoumis à la volonté d'un ſeul, ils ne ſongérent qu'à lui donner de nouveaux Sujets, & à établir par les armes ſon autorité violente : mais les peuples du Nord, libres dans leur païs, s'emparant des Provinces Romaines, ne donnerent point à leurs Chefs une grande autorité. Quelques-uns même de ces peuples, comme les Vandales en Afrique, les Goths en Eſpagne, dépoſoient leurs Roïs dès qu'ils n'en étoient pas ſatisfaits, & chez les autres, l'autorité du Prince étoit bornée de mille manieres différentes : un grand nombre de Seigneurs le partageoient avec lui ; les guerres n'étoient entrepriſes que de leur conſentement ; les dépoüilles étoient partagées entre le Chef & les Soldats : aucun Impôt en fa-

veur du Prince ; les Loix étoient faites dans les assemblées de la Nation. Voilà le principe fondamental de tous ces Etats, qui se formerent des débris de l'Empire Romain.

De Venise le 20. *de la Lune de Regeb* 1719.

LETTRE CXXVI.

RICA *à* *.*.*.

JE fus il y a cinq ou six mois dans un Caffé : j'y remarquai un Gentil-homme assez bien mis, qui se faisoit écoûter : il parloit du plaisir qu'il y avoit de vivre à Paris, & déploroit sa situation d'être obligé de vivre dans la Province. J'ai, dit-il, quinze mille livres de rente en fonds de terre ; & je me croirois plus heureux si j'avois le quart de ce bien-là en argent, & en effets portables par tout. J'ai beau presser mes fermiers, & les accabler de frais de Justi-

Juſtice ; je ne fais que les rendre plus inſolvables : je n'ai jamais pû voir cent Piſtoles à la fois : ſi je devois dix mille Frans, on me feroit ſaiſir toutes mes terres, & je ſerois à l'Hôpital.

Je ſortis ſans avoir fait grande attention à tout ce diſcours : mais me trouvant hier dans ce quartier ; j'entrai dans la même maiſon, & j'y vis un homme grave, d'un viſage pâle & allongé, qui au milieu de cinq ou ſix diſcoureurs paroiſſoit morne & penſif, juſques à ce que prenant bruſquement la parole : Oüi, Meſſieurs, dit-il, en hauſſant la voix, je ſuis ruïné ; je n'ai plus dequoi vivre : car j'ai actuellement chez moi deux cens mille livres en Billets de Banque, & cent mille écus d'argent : je me trouve dans une ſituation affreuſe : je me ſuis cru riche, & me voilà à l'Hôpital : au moins ſi j'avois ſeulement une petite terre, où je puſſe me retirer :

rer : je ſerois ſûr d'avoir de quoi vivre : mais je n'ai pas grand comme ce chapeau en fonds de terre.

Je tournai par hazard la tête d'un autre côté, je vis un autre homme qui faiſoit des grimaces de poſſedé. A qui ſe fier deſormais, s'écrioit-il ? Il y a un traitre que je croyois ſi fort de mes amis, que je lui avois prêté mon argent ? & il me l'a rendu : qu'elle perfidie horible ! Il a beau faire, dans mon eſprit il ſera toûjours deshonoré.

Tout près de là étoit un homme très-mal vétu, qui élevant les yeux au Ciel, diſoit : Dieu beniſſe les projets de nos Miniſtres : puiſſai-je voir les actions à deux mille, & tous les Laquais de Paris plus riches que leurs Maîtres. J'eus la curioſité de demander ſon nom. C'eſt un homme extrêmement pauvre, me dit on ; auſſi a-t-il un pauvre métier : il eſt Généalogiſte, & il eſpere que ſon Art rendra, ſi les fortunes continuënt ;

nuënt ; & que tous ces nouveaux riches auront beſoin de lui, pour réformer leur nom, décraſſer leurs Ancêtres & orner leurs Caroſſes : il s'imagine qu'il va faire autant de gens de qualité qu'il voudra ; & il treſſaillit de joye de voir multiplier ſes pratiques.

Enfin, je vis entrer un Vieillard pâle & ſec, que je reconnus pour Nouvelliſte avant qu'ils ſe fut aſſis : il n'étoit pas du nombre de ceux qui ont une aſſurance victorieuſe contre tous les revers, & préſagent toûjours les victoires & les trophées ; c'étoit au contraire un de ces trembleurs, qui n'ont que des nouvelles triſtes. Les affaires vont bien mal du côté d'Eſpagne, dit-il, nous n'avons point de Cavalerie ſur la frontiere ; & il eſt à craindre que le Prince Pio, qui en a un gros Corps, ne faſſe contribuer tout le Languedoc. Il y avoit vis à vis de

de moi un Philoſophe aſſez mal en ordre, qui prenoit le Nouvelliſte en pitié, & hauſſoit les épaules à meſure que l'autre hauſſoit la voix; je m'aprochai de lui, & il me dit à l'oreille; vous voyez que ce fat nous entretient il y a une heure de ſa frayeur pour le Languedoc: & moi j'aperçûs hier au ſoir une tache dans le *Soleil*, qui, ſi elle augmentoit pouroit faire tomber toute la Nature en engourdiſſement; & je n'ai pas dit un ſeul mot.

A Paris le 17. de la Lune de Rhamazan 1719.

LETTRE CXXVII.

RICA *à* *.*.*.

J'Allai l'autre jour voir une grande Bibliotheque dans un Convent de Dervis, qui en ſont comme les dépoſitaires; mais qui ſont obligez d'y laiſſer entrer tout le monde à certaines heures.

En

En entrant je vis un homme grave, qui ſe promenoit au milieu d'un nombre innombrable de Volumes qui l'entouroient. J'allai à lui, & le priai de me dire quels étoient quelques-uns de ces Livres, que je voyois mieux reliez que les autres. Monſieur, dit-il, j'habite ici une terre étrangere; je n'y connois perſonne: bien des gens me font de pareilles queſtions, mais vous voyez bien que je n'irai pas lire tous ces Livres pour les ſatisfaire: mais j'ai mon Bibliothequaire qui vous donnera ſatisfaction; car il s'occupe nuit & jour à déchiffrer tout ce que vous voyez là: c'eſt un homme qui n'eſt bon à rien, & qui nous eſt très à charge, parce qu'il ne travaille point pour le Convent: Mais j'entens l'heure du refectoire qui ſonne; ceux qui comme moi ſont à la tête d'une Communauté, doivent être les premiers à tous les exercices. En

disant cela, le Moine me pouſſa dehors, ferma la porte; & comme s'il eût vôlé, diſparut à mes yeux.

De Paris le 21. de la Lune de Rhamazan 1719.

LETTRE CXXVIII.

RICA *au même.*

JE retournai le lendemain à cette Bibliotheque, où je trouvai tout un autre homme, que celui que j'avois vû la premiere fois: ſon air étoit ſimple, ſa phyſionomie ſpirituelle, & ſon abord très affable. Dès que je lui eus fait connoître ma curioſité, il ſe mit en devoir de la ſatisfaire, & même en qualité d'étranger de m'inſtruire.

Mon Pere, lui dis-je, quels ſont ces gros Volumes qui tiennent tout ce côté de Bibliotheque? Ce ſont, me dit-il, les Inter-

terprêtes de l'Ecriture. Il y en a un grand nombre, lui repartis-je ; il faloit que l'Ecriture fut bien obscure autrefois, & bien claire à present ; reste-t'il encore quelqus doutes ? Peut-il y avoir des points contestez ? s'il y en a, bon Dieu, s'il y en a, me répondit-il ! Il y en a presque autant que de lignes. Oüi, lui dis-je ? Et qu'ont donc fait tous ces Auteurs, me repartit-il ; n'ont point cherché dans l'Ecriture ce qu'il faut croire ; mais ce qu'ils croyent eux mêmes : ils ne l'ont point regardée comme un Livre, où étoient contenus les Dogmes qu'ils devoient recevoir, mais un Ouvrage qui pouroit donner de l'autorité à leurs propres idées : c'est pour cela qu'ils en ont corrompu tous les sens, & ont donné la torture à tous les passages : C'est un païs où les hommes de toutes les Sectes font des descentes, & vont comme au pillage :

c'eſt un champ de bataille où les Nations ennemies qui ſe rencontrent, livrent bien des Combats, où l'on s'attaque, où l'on s'eſcarmouche de bien des manieres.

Tout près de là vous voyez les Livres Aſcetiques ou de Dévotion : en ſuite les Livres de Morale bien plus utiles : Ceux de Theologie doublement intelligibles, & par la matiere qui y eſt traitée, & par la maniere de la traiter. Les ouvrages des Myſtiques; c'eſt-à-dire, des dévots qui ont le cœur tendre. Ah mon Pere, lui dis-je, un moment, n'allez pas ſi vîte, parlez-moi de ces Myſtiques. Monſieur, dit-il, la dévotion échauffe le cœur diſpoſé à la tendreſſe, & lui fait envoyer des eſprits au cerveau qui l'échauffent de même, d'où naiſſent les extaſes & les raviſſemens. Cet état eſt le délire de la dévotion: ſouvent il ſe perfectionne, ou plûtôt dégenere en Quietiſme: vous

vous ſçavez qu'un Quetiſte n'eſt autre choſe qu'un homme, fou, dévot & libertin.

Voyez les Caſuiſtes qui mettent au jour les ſecrets de la nuit; qui forment dans leur imagination tous les monſtres, que le démon d'Amour peut produire, les raſſemblent, les comparent. & en font l'objet éternel de leurs penſées : heureux ſi leur cœur ne ſe met pas de la partie, & ne devient pas lui-même complice de tant d'égaremens ſi naïvement décrits, & ſi nuëment peints.

Vous voyez, Monſieur, que je penſe librement, & que je vous dis tout ce que je penſe ; je ſuis naturellement naïf, & plus encore avec vous qui êtes un Etranger, qui voulez ſçavoir les choſes, & les ſçavoir telles qu'elles ſont : ſi je voulois, je ne vous parlerois de tout ceci qu'avec admiration : je vous dirois ſans ceſſe, cela eſt divin, cela eſt

respectable ; il y a du merveilleux : & il en arriveroit de deux choses l'une ; ou que je vous tromperois ; ou que je me deshonorerois dans vôtre esprit.

Nous en restâmes-là, une affaire qui survint au Dervis rompit nôtre conversation jusqu'au lendemain.

A Paris le 23. de la Lune de Rhamazan 1719.

LETTRE CXXIX.

RIÇA *à au même.*

JE revins à l'heure marquée, & mon homme me mena précisément dans l'endroit où nous nous étions quittez. Voici, me dit-il, les Grammairiens, les Glossateurs, & les Commentateurs. Mon Pere, lui dis-je, tous ces gens là ne peuvent-ils pas se dispenser d'avoir du bon sens ? Oüi, dit-il, ils le peuvent, & même

même il n'y paroît pas : leurs Ouvrages n'en ſont pas plus mauvais, ce qui eſt très commode pour eux. Cela eſt vrai, lui dis-je, & je connois bien des Philoſophes, qui feroient bien de s'apliquer à ces ſortes de Sciences-là.

Voilà, pourſuivit-il, les Orateurs qui ont le talent de perſuader indépendemment des raiſons; & les Geometres qui obligent un homme malgré lui d'être perſuadé, & le convainquent avec tyrannie.

Voici les Livres de Metaphyſique, qui traitent de ſi grands interêts, & dans leſquels l'infini ſe rencontre par tout : les Livres de Phyſique qui ne trouvent pas plus de merveilleux dans l'économie du vaſte Univers, que dans la machine la plus ſimple de nos Artiſans.

Les Livres de Médecine ; ces monumens de la fragilité de la Nature, & de la puiſſance de l'Art,

qui font trembler, quand ils traitent des maladies même les plus legeres, tant ils nous rendent la mort preſente : mais qui nous mettent dans une ſecurité entiere, quand ils parlent de la vertu des remedes, comme ſi nous étions devenus immortels.

Tout près de là ſont les Livres d'Anatomie, qui contiennent bien moins la deſcription des parties du Corps humain, que les noms barbares qu'on leur a donnez : choſe qui ne guerit ni le malade de ſon mal, ni le Médecin de ſon ignorance.

Voici la Chymie qui habite tantôt l'Hôpital, & tantôt les petites maiſons, comme des demeures qui lui ſont également propres.

Voici les Livres de Science, ou plûtôt d'ignorance occulte : tels ſont ceux qui contiennent quelque eſpece de diablerie; execrable ſelon la plûpart des gens ; pitoyable ſelon moi. Tels ſont encore

les

les Livres d'Aſtrologie judiciaire. Que dites-vous, mon Pere ? Les Livres d'Aſtrologie judiciaire, repartis je avec feu ? Et ce ſont ceux dont nous faiſons plus de cas en Perſe : ils réglent toutes les actions de nôtre vie ; & nous déterminent dans toutes nos entrepriſes ; les Aſtrologues ſont proprement nos Directeurs : ils font plus ; ils entrent dans le Gouvernement de l'Etat. Si cela eſt, me dit-il, vous vivez ſous un joug bien plus dur que celui de la Raiſon : voilà ce qui s'appelle le plus étrange de tous les Empires : je plains bien une famille, & encore plus une Nation, qui ſe laiſſe ſi fort dominer par les Planetes. Nous nous ſervons, lui repartis-je, de l'Aſtrologie, comme vous vous ſervez de l'Algebre : chaque Nation a ſa Science, ſelon laquelle elle régle ſa Politique : tous les Aſtrologues enſemble n'ont jamais fait tant de ſot-

fortifes en nôtre Perſe, qu'un ſeul de vos Algebriſtes en a fait ici. Croyez-vous que le concours fortuit des Aſtresne ſoit pas une régle auſſi ſure, que les beaux raiſonnemens de vôtre faiſeur de ſyſtême? Si l'on comptoit les voix là-deſſus en France, & en Perſe, ce ſeroit un beau ſujet de triomphe pour l'Aſtrologie: vous verriez les Mathematiciens bien humiliez: quel accablement Corollaire en pourroit-on tirer contr'eux?

Nôtre diſpute fut interrompuë, & il fallut nous quitter.

De Paris le 26. de la Lune de Rhamazan. 1719.

LETTRE CXXX.

RICA *au même.*

DAns l'entrevuë ſuivante, mon Sçavant me mena dans un Cabinet particulier. Voici les Livres d'Hiſtoire moderne, me dit-il, voyez premierement les Hiſ-

Hiſtoriens de l'Egliſe & des Papes ; Livres que je lis pour m'édifier, & qui ſont ſouvent en moi un effet tout contraire.

Là ce ſont ceux qui ont écrit de la décadence du formidable Empire Romain, qui s'étoit formé du débris de tant de Monarchies ; & ſur la chute duquel il s'en forma auſſi tant de nouvelles : Un nombre infini de Peuples barbares, auſſi inconnus que les pays qu'ils habitoient, parurent tout à coup, l'inonderent, le ravagerent, le dépecerent, & fonderent tous les Royaumes, que vous voyez à preſent en Europe. Ces Peuples n'étoient point proprement barbares, puiſqu'ils étoient libres : mais ils le ſont devenus depuis que ſoumis pour la plûpart à une puiſſance abſoluë, ils ont perdu cette douce liberté, ſi conforme à la Raiſon à l'Humanité, & à la Nature.

Vous voyez ici les Hiſtoriens de

de l'Allemagne, laquelle n'eſt qu'un ombre du premier Empire: mais, qui eſt, je croi, la ſeule puiſſance qui ſoit ſur la terre, que la diviſion n'a point affoiblie; la ſeule, je croi encore, qui ſe fortifie à meſure de ſes pertes: & qui lente à profiter des ſuccès, devient indomptable par ſes défaites.

Voici les Hiſtoriens de France, où l'on voit d'abord la puiſſance des Rois ſe former; mourir deux fois; renaître de même, languir enſuite pendant pluſieurs ſiécles; mais prenant inſenſiblement des forces, accruë de toutes parts, monter à ſon dernier période: ſemblable à ces fleuves qui dans leur courſe perdent leur eaux, ou ſe cachant ſous terre; puis reparoiſſant de nouveau, groſſis par les Rivieres qui s'y jettent, entraînent avec rapidité tout ce qui s'opoſe à leur paſſage.

Là vous voyez la Nation Eſpagnole

pagnole ſortir de quelques Montagnes : les Princes Mahometans ſubjugués auſſi inſenſiblement, qu'ils avoient rapidement conquis : tant de Royaumes reünis dans une vaſte Monarchie, qui devint preſque la ſeule ; juſqu'à ce qu'accablée de ſa fauſſe opulence, elle perdit ſa force, & ſa réputation même, & ne conſerva que l'orgueïl de ſa premiere puiſſance.

Ce ſont ici les Hiſtoriens d'Angleterre, où l'on voit la liberté ſortir ſans ceſſe des feux de la diſcorde, & de la ſedition ; le Prince toûjours chancelant ſur un trône inébranlable ; une Nation impatiente, ſage dans ſa fureur même ; & qui Maîtreſſe de la Mer (choſe inouïe juſqu'alors) mêle le Commerce avec l'Empire.

Tout prêts de là ſont les Hiſtoriens de cette autre Reine de la Mer, la République de Hollande, ſi reſpectée en Europe, & ſi formidable

midable en Aſie, où ſes négocians voyent tant de Rois proſternez devant eux.

Les Hiſtoriens d'Italie vous repreſentent une Nation autrefois Maîtreſſe du Monde; aujourd'hui eſclave de toutes les autres ; ſes Princes diviſez & foibles ; & ſans autre attribut de Souveraineté, qu'une vaine Politique.

Voilà les Hiſtoriens des Républiques ; de la Suiſſe, qui eſt l'image de la liberté ; de Veniſe, qui n'a de reſſources, qu'en ſon économie ; & de Genes, qui n'eſt ſuperbe que par ſes bâtimens.

Voici ceux du Nord, & entr'autres de la Pologne, qui uſe ſi mal de ſa liberté, & du droit qu'elle a d'élire ſes Rois, qu'il ſemble qu'elle veuille conſoler par là les Peuples ſes voiſins, qui ont perdu l'un & l'autre.

Là-deſſus nous nous ſéparâmes juſqu'au lendemain.

A Paris le 2. de la Lune de Chalval 1719. LET-

LETTRE CXXXI.

RICA *au même.*

LE lendemain il me mena dans un autre Cabinet. Ce ſont ici les Poëtes, me dit-il; c'eſt-à-dire, ces Auteurs dont le métier eſt de mettre des entraves au bon Sens, & d'accabler la Raiſon ſous les agrémens; comme on enſeveliſſoit autrefois les femmes ſous leurs parures, & leurs ornemens: vous les connoiſſez, ils ne ſont pas rares chez les Orientaux, où le Soleil plus ardent ſemble échauffer les imaginations mêmes.

Voilà les Poëmes Epiques. Eh qu'eſt ce que les Poëmes Epiques? En verité, me dit-il, je n'en ſçais rien: les Connoiſſeurs diſent qu'on n'en a jamais fait que deux; & que les autres qu'on donne ſous ce nom, ne le ſont point: c'eſt auſſi ce que je ne ſçais pas:

pas : ils disent de plus qu'il est impossible d'en faire de nouveaux ; & cela est encore plus surprenant.

Voici les Poëtes Dragmatiques, qui, selon moi, sont les Poëtes par excellence, & les Maîtres des passions : il y en a de deux sortes; les Comiques, qui nous remuent si doucement, & les Tragiques, qui nous troublent & nous agitent avec tant de violence.

Voici les Lyriques, que je mépriſe autant que je fais cas des autres, & qui font de leur Art une harmonieuſe extravagance.

On voit enſuite les Auteurs des Idylles, & des Eglogues, qui plaiſent même aux gens de Cour, par l'idée qu'ils leur donnent d'une certaine tranquilité qu'ils n'ont pas, & qu'ils leur montrent dans la condition des Bergers.

De tous les Auteurs que nous avons vû, voici le plus dangereux : ce ſont ceux qui aiguiſent

les

les Epigrammes, qui ſont de petites flêches déliées, qui font une playe profonde & inacceſſiaux remedes.

Vous voyez ici les Romans, qui ſont des eſpeces de Poëtes; & qui outrent également le langage de l'eſprit, & celui du cœur; qui paſſent leur vie à chercher la Nature, & la manquent toûjours; & qui font des Heros, qui y ſont auſſi étrangers que les Dragons aîlez, & les Hippocentaures.

J'ai vû, lui dis je, quelques-uns de vos Romans: & ſi vous voyiez les nôtres, vous en ſeriez encore plus choqué: ils ſont auſſi peu naturels; & d'ailleurs extrêmement gênez par nos mœurs: il faut dix années de paſſion, avant qu'un Amant ait pû voir ſeulement le viſage de ſa Maîtreſſe: cependant les Auteurs ſont forcez de faire paſſer les Lecteurs dans ces ennuyeux préliminaires: Or il eſt impoſſible que les incidens

ſoient variez : on a recours au artifice pire que le mal même qu'on veut guerir ; c'eſt aux prodiges ; je ſuis ſûr que vous ne trouverez pas bon qu'une Magicienne faſſe ſortir une armée de deſſous terre ; qu'un Heros lui ſeul en détruiſe une de cent mille hommes. Cependant voilà nos Romans : ces avantures froides & ſouvent repetées nous font languir, & ces prodiges extravagans nous révoltent.

A Paris le 6. de la Lune de Chalval 1719.

LETTRE CXXXII.

RICA à IBBEN.

A Smirne

LEs Miniſtres ſe ſuccedent, & ſe détruiſent ici comme les Saiſons : depuis trois ans j'ai vû changer quatre fois de Siſtême ſur

ſur les finances. On leve aujourd'hui en Perſe & en Turquie les ſubſiſtes de la même maniere, que les Fondateurs de ces Monarchies les levoient : il s'en faut bien qu'il en ſoit ici de même. Il eſt vrai que nous n'y mettons pas tant d'eſprit que les Occidentaux : nous croyons qu'il n'y a pas plus de difference entre l'adminiſtration des revenus du Prince, & de ceux d'un particulier, qu'il y en a entre compter cent mille Tomans ; ou en compter cent. Mais il y a ici bien plus de fineſſe & de miſtere. Il faut que de grands génies travaillent nuit & jour ; qu'ils enfantent ſans ceſſe & avec douleur de nouveaux projets ; qu'ils écoutent les avis d'une infinité de gens, qui travaillent pour eux ſans en être priez ; qu'ils ſe retirent & vivent dans le fond d'un Cabinet impénétrable aux Grands, & ſacré aux petits ; qu'ils ayent toûjours

la

la tête remplie de ſecrets importans, de deſſeins miraculeux, de Syſtêmes nouveaux, & qu'abſorbez dans les méditations, ils ſoient privez non ſeulement de l'uſage de la parole, mais même quelquefois de la politeſſe.

Dès que le feu Roi eût fermé les yeux, on penſa à établir une nouvelle adminiſtration. On ſentoit qu'on étoit mal; mais on ne ſçavoit comment faire pour être mieux. On s'étoit mal trouvé de l'autorité ſans bornes des Miniſtres précédens; on la voulut partager: on créa pour cet effet ſix ou ſept Conſeils: & ce Miniſtere eſt peut être celui de tous qui a gouverné la France avec plus de ſens; la durée en fut courte auſſi bien que celle du bien qu'il produiſit.

La France à la mort du feu Roi étoit un Corps accablé de mille maux: N***. prit le fer à la main, retrancha les chairs inutiles, & apli-

apliqua quelques remedes topiques : Mais il reſtoit toûjours un vice interieur à guerir. Un Etranger eſt venu qui a entrepris cette cure : après bien des remedes violens, il a crû lui avoir rendu ſon embonpoint ; & il l'a ſeulement renduë bouffie.

Tous ceux qui étoient riches, il y a ſix mois, ſont à preſent dans la pauvreté : & ceux qui n'avoient pas de pain regorgent de richeſſes. Jamais ces deux extrêmitez ne ſe ſont touchées de ſi près. L'Etranger a tourné l'Etat comme un fripier tourne un habit ; il fait paroître deſſus ce qui étoit deſſous ; & ce qui étoit deſſous, il le met à l'envers. Quelles fortunes ineſperées, incroyables même à ceux qui les ont faites ? Dieu ne tire pas plus rapidement les hommes du néant : Que de valets ſervis par leurs camarades, & peut être demain par leurs Maîtres !

Tout

Tout ceci produit souvent des choſes bizarres. Les Laquais qui avoient fait fortune ſous le régne paſſé, vantent aujourd'hui leurs naiſſances ; ils rendent à ceux qui viennent de quitter leur livrée dans une certaine vûë, tout le mépris qu'on avoit pour eux il y a ſix mois : ils crient de toute leur force ; la Nobleſſe eſt ruïnée ; quel deſordre dans l'Etat ! Quelle confuſion dans les rangs ! On ne voit que des inconnus faire fortune ! Je te promets que ceux-ci prendront bien leur revanche ſur ceux qui viendront après eux ; & que dans trente ans, ces gens de qualité feront bien du bruit.

A Paris le 1. de la Lune de Zilcadé 1720.

LETTRE CXXXIII.

RICA *au même.*

VOici un grand exemple de la tendreſſe conjugale, non ſeulement dans une femme : mais dans une Reine. La Reine de Suede voulant à toute force aſſocier le Prince ſon Epoux à la Couronne, pour applanir toutes les difficultez, a envoyé aux Etats une déclaration par laquelle elle ſe déſiſte de la Régence, en cas qu'il ſoit élu.

Il y a ſoixante & quelques années qu'une autre Reine nommée Chriſtine, abdiqua la Couronne pour ſe donner toute entiere à la Philoſophie. Je ne ſçai lequel de ces deux exemples nous devons admirer davantage.

Quoique j'approuve aſſez que chacun ſe tienne ferme dans le poſte où la Nature l'a mis ; & que

je

je ne puiſſe loüer la foibleſſe de ceux, qui ſe trouvant au deſſous de leur état, le quittent comme par une eſpece de deſertion ; je ſuis cependant frapé de la grandeur d'ame de ces deux Princeſſes; & de voir l'eſprit de l'une & le cœur de l'autre ſuperieurs à leur fortune. Chriſtine a ſongé à connoître, dans le tems que les autres ne ſongent qu'à joüir : & l'autre ne veut joüir, que pour mettre tout ſon bonheur entre les mains de ſon Auguſte Epoux.

A Paris le 27. de la Lune de Maharram 1720.

LETTRE CXXXIV.

RICA *à* USBEK.

A ***.

LE Parlement de Paris vient d'être relegué dans une petite Ville qu'on apelle Pontoiſe. Le Conſeil lui a envoyé enregiſtrer,

trer, ou aprouver une déclaration, qui le deshonore : & il l'a enregiſtrée d'une maniere qui deshonore le Conſeil.

On menace d'un pareil traitement quelques Parlemens du Royaume.

Ces Compagnies ſont toûjours odieuſes : elles n'aprochent des Rois que pour leur dire de triſtes véritez : & pendant qu'une foule de Courtiſans leur repreſente ſans ceſſe un Peuple heureux ſous leur Gouvernement ; elles viennent démentir la flatterie, & aporter aux pieds du trône les gémiſſemens & les larmes, dont elles ſont dépoſitaires.

C'eſt un peſant fardeau, mon cher Uſbek, que celui de la Vérité, lorſqu'il faut la porter juſqu'aux Princes : ils doivent bien penſer que ceux qui le font, y ſont contraits : & qu'ils ne ſe réſoudroient jamais à faire des démarches ſi triſtes, & ſi affligeantes

tes pour ceux qui les font ; s'ils n'y étoient forcez par leur devoir, leur respect & même leur amour.

A Paris le 21. de la Lune de Gemmadi 1. 1720.

LETTRE CXXXV.

RICA à USBEK.

A ***.

J'Irai te voir sur la fin de la semaine ; que les jours couleront agréablement avec toi !

Je fus presenté il a quelques jours à une Dame la Cour, qui avoit quelque envie de voir ma figure étrangére. Je la trouvai belle, digne des regards de nôtre Monarque, & d'un rang auguste dans le lieu sacré où son cœur repose.

Elle me fit mille questions sur les mœurs des Persans, & sur la maniere de vivre des Persanes : il me

me parut que la vie du Serrail n'étoit pas de son goût, & qu'elle trouvoit de la répugnance à voir un homme partagé entre dix ou douze femmes. Elle ne pût voir sans envie le bonheur de l'un, & sans pitié la condition des autres. Comme elle aime la lecture, sur tout celle des Poëtes, & des Romans; elle souhaita que je lui parlasse des nôtres: ce que je lui en dis redoubla sa curiosité: elle me pria de lui faire traduire un fragment de quelques-uns de ceux que j'ai aportez. Je lui fis & je lui envoyai quelques jours après un Conte Persan: peut-être seras-tu bien aise de le voir travesti.

Du tems de Cheïk alin Can, il y avoit en Perse une femme nommée Zulema: elle sçavoit par cœur tout le saint Alcoran: il n'y avoit point de Dervis qui entendit mieux qu'elles les Traditions des Saints Propheres; les

Docteurs Arabes n'avoient rien dit de ſi myſtérieux, qu'elle n'en comprît tout les ſens : & elle joignoit à tant de connoiſſances un certain caractere d'eſprit enjoüé, qui laiſſoit à peine deviner, ſi elle vouloit amuſer ceux à qui elle parloit, ou les inſtruire.

Un jour qu'elle étoit avec ſes Compagnes dans une des ſales du Serrail ; une d'elles lui demanda ce qu'elle penſoit de l'autre vie, & ſi elle ajoûtoit foi à cette ancienne Tradition de nos Docteurs, que le Paradis n'eſt fait que pour les hommes.

C'eſt le ſentiment commun, leur dit-elle, il n'y a rien que l'on n'ait fait pour dégrader nôtre Sexe : il y a même une Nation répanduë par toute la Perſe qu'on apelle la Nation Juive, qui ſoutient par l'autorité de ſes Livres ſacrez, que nous n'avons point d'ame.

Ces opinions ſi injurieuſes n'ont d'au-

d'autre origine que l'orgueïl des hommes, qui veulent porter leur ſuperiorité au-delà même de leur vie, & ne penſent pas que dans le grand jour, toutes les Créatures paroîtront devant Dieu comme le néant; ſans qu'il y ait entr'elles de prérogatives, que celles que la vertu y aura miſes.

Dieu ne ſe bornera point dans ſes récompenſes; & comme les hommes qui auront vécu, & bien uſé de l'Empire qu'ils ont ici bas ſur nous, ſeront dans un Paradis plein de beautez celeſtes & raviſſantes, & telles que ſi un mortel les avoit vûës, il ſe donneroit auſſi-tôt la mort dans l'impatience d'en joüir: auſſi les femmes vertueuſes iront dans un lieu de délices, où elles ſeront enyvrées d'un torrent de voluptez avec des hommes divins, qui leur ſeront ſoumis; chacune d'elle aura un Serrail dans lequel ils ſeront enfermez, & des Eunuques encore

plus fidéles que les nôtres pour les garder.

J'ai lû, ajoûta-t'elle, dans un Livre Arabe qu'un homme nommé Ibrahim étoit d'une jalousie insuportable : il avoit douze femmes extrêmement belles, qu'il traitoit d'une maniere très dure : il ne se fioit plus à ses Eunuques, ni aux murs de son Serrail : il les tenoit presque toûjours sous la clef enfermées dans leur chambre sans qu'elles puissent le voir, ni se parler, car il étoit même jaloux d'une amitié innocente : toutes ses actions prenoient la teinture de sa brutalité naturelle ; jamais une douce parole ne sortit de sa bouche ; & jamais il ne fit un moindre signe, qu'il n'ajoûtât quelque chose à la rigueur de leur esclavage.

Un jour qu'il les avoit toutes assemblées dans une sale de son Serrail, une d'entr'elles plus hardie que les autres, lui reprocha

son

ſon mauvais naturel. Quand on cherche ſi fort les moyens de ſe faire craindre, lui dit-elle, on trouve toûjours auparavant ceux de ſe faire haïr, nous ſommes ſi malheureuſes que nous ne pouvons nous empêcher de deſirer un changement : d'autres à ma place ſouhaiteroient vôtre mort ; je ne ſouhaite que la mienne ; & ne pouvant eſperer d'être ſéparée de vous que par là, il me ſera encore bien doux d'en être ſeparée. Ce diſcours, qui auroit dû le toucher, le fit entrer dans une furieuſe colere : il tira ſon poignard, & le lui plongea dans le ſein. Mes cheres compagnes, dit-elle, d'une voix mourante, ſi le Ciel a pitié de ma vertu, vous ſerez vangées : à ces mots elle quitta cette vie infortunée pour aller dans le ſéjour des délices, où les femmes qui ont bien vécu, joüiſſent d'un bonheur, qui ſe renouvelle toûjours.

D'abord elle vit une prairie riante, dont la verdure étoit relevée par les peintures des fleurs les plus vives : un ruiſſeau dont les eaux étoient plus pures que le Criſtal, y faiſoit un nombre infini de détours : elle entra enſuite dans des boccages charmans, dont le ſilence n'étoit interrompu que par le doux chant des oiſeaux : de magnifiques Jardins ſe preſenterent enſuite : la nature les avoit ornez avec ſa ſimplicité, & toute ſa magnificence : elle trouva enfin un Palais ſuperbe préparé pour elle, & rempli d'hommes celeſtes deſtinez à ſes plaiſirs.

Deux d'entr'eux ſe preſenterent auſſi-tôt pour la deshabiller : d'autres la mirent dans le bain, & la parfumerent des plus délicieuſes eſſences : on lui donna enſuite des habits infiniment plus riches que les ſiens : après quoi on la mena dans une grande ſale, où elle trouva un feu fait avec des bois

bois odoriferans ; & une table couverte de mets les plus exquis. Tout ſembloit concourir au raviſſement de ſes ſens : elle entendoit d'un côté une Muſique d'autant plus divine qu'elle étoit plus tendre : de l'autre elle ne voyoit que des danſes de ces hommes divins, uniquement occupez à lui plaire. Cependant tant de plaiſirs ne doivent ſervir qu'à la conduire inſenſiblement à des plaiſirs plus grands. On la mena dans ſa chambre ; & après l'avoir encore une fois deshabillée, on la porta dans un lit ſuperbe, où deux hommes d'une beauté charmante la reçûrent dans leurs bras. C'eſt pour lors qu'elle fut enyvrée, & que ſes raviſſemens paſſerent même ſes deſirs. Je ſuis toute hors de moi, leur diſoit-elle, je croirois mourir, ſi je n'étois ſûre de mon immortalité : C'en eſt trop, laiſſez-moi : je ſuccombe ſous la violence des plaiſirs. Oüi, vous rendez

un

un peu le calme à mes ſens ; je commence à reſpirer, & à revenir à moi-même. D'où vient que l'on a ôté les flambeaux ? Que ne puis-je à preſent conſidérer vôtre beauté divine ? Que ne puis-je voir..... Mais pourquoi voir ? Vous me faites rentrer dans mes premiers tranſports. O Dieux, que ces tenebres ſont aimables ! quoi je ſerai immortelle, & immortelle avec vous ? Je ſerai.... Non, je vous demande grace car je vois bien que vous êtes des gens à n'en demander jamais.

Après pluſieurs commandemens réïterez, elle fut obéïe : mais elle ne le fut que lors qu'elle voulut l'être bien ſerieuſement ; elle ſe repoſa l'anguiſſamment, & s'endormit dans leurs bras. Deux momens de ſommeil réparerent ſa laſſitude : elle reçût deux baiſers qui l'enflammerent ſoudain : & lui firent ouvrir les yeux. Je ſuis inquiéte, dit-elle ;

je

je crains que vous ne m'aimiez plus : C'étoit un doute, dans lequel elle ne vouloit pas reſter long-tems : auſſi eût-elle avec eux tous les éclairciſſemens qu'elle pouvoit deſirer. Je ſuis deſabuſée, s'écria-t'elle ; pardon, pardon, je ſuis ſûre de vous : vous ne me dites rien ; mais vous prouvez mieux que tout ce que vous me pourriez dire. Oüi, oüi, je vous le confeſſe ; on n'a jamais tant aimé : mais quoi ! vous vous diſputez tous deux l'honneur de me perſuader ? Ah ſi vous vous diſputez : ſi vous joignez l'ambition au plaiſir de ma défaite ; je ſuis perduë ; vous ſerez tous deux vainqueurs, il n'y aura que moi de vaincuë : mais je vous vendrai bien cher la victoire.

Tout ceci ne fut interrompu que par le jour, ſes fidelles & aimables domeſtiques entrerent dans ſa chambre & firent lever ces

ces deux jeunes hommes que deux veillards ramenerent dans les lieux où ils étoient gardez pour ſes plaiſirs. Elle ſe leva enſuite, & parut d'abord à cette Cour idolâtre dans les charmes d'un deshabillé ſimple, & enſuite, couverte des plus ſomptueux ornemens. Cette nuit l'avoit embellie : elle avoit donné de la vie à ſon teint, & de l'expreſſion à ſes graces. Ce ne fut pendant tout le jour que Danſes, que Concerts, que Feſtins, que Jeux, que promenades ; & l'on remarquoit qu'Anaïs ſe déroboit de tems en tems, & voloit vers ſes deux jeunes Heros ; après quelques précieux inſtans d'entrevûë, elle revenoit vers la troupe qu'elle avoit quittée, toûjours avec un viſage plus ſerain, Enfin ſur le ſoir on la perdit tout-à-fait ; elle alla s'enfermer dans le Serrail où elle vouloit, diſoit-elle, faire connoiſſance avec ſes captifs immortels, qui

qui devoient à jamais vivre avec elle. Elle visita donc les apartemens de ces lieux les plus reculez, & les plus charmans, où elle compta cinquantes esclaves d'une beauté miraculeuse, elle erra toute la nuit de chambre, recevant par tout des hommages toujours differens, & toûjours les mêmes.

Voilà comment l'immortelle Anaïs passoit sa vie, tantôt dans des plaisirs éclatans, tantôt dans des plaisirs solitaires, admirée d'une troupe brillante, ou bien aimée d'un amant éperdu : souvent elle quittoit un Palais enchanté, pour aller dans une grotte champêtre : les fleurs sembloient naître sous ses pas, & les jeux se presentoient en foule au devant d'elle.

Il y avoit plus de huit jours qu'elle étoit dans cette demeure heureuse, que toûjours hors d'elle-même, elle n'avoit pas fait une seule réflexion : elle avoit joüi de

son

ſon bonheur ſans le connoître, & ſans avoir eu un ſeul de ces momens tranquilles, où l'ame ſe rend, pour ainſi dire, compte à elle-même, & s'écoûte dans le ſilence des paſſions.

Les bienheureux ont des plaiſirs ſi vifs, qu'ils peuvent rarement joüir de cette liberté d'eſprit : c'eſt pour cela qu'attachez invinciblement aux objets preſens ; ils perdent entierement la mémoire des choſes paſſées : & n'ont plus aucun ſouci de ce qu'ils ont connu, ou aimé dans l'autre vie.

Mais Anaïs dont l'eſprit étoit vrayement Philoſophe, avoit paſſé preſque toute ſa vie à méditer : elle avoit pouſſé ſes réflexions beaucoup plus loin, qu'on n'auroit dû l'attendre d'une femme laiſſée à elle-même. La retraite auſtere que ſon mari lui avoit fait garder, ne lui avoit laiſſé que cet avantage : C'eſt cette force

force d'esprit, qui lui avoit fait mépriser la crainte, dont ses Compagnes étoient frapées; & la mort, qui devoit être la fin de ses peines & le commencement de sa felicité.

Ainsi elle sortit peu à peu de l'yvresse des plaisirs, & s'enferma seule dans un apartement de son Palais. Elle se laissa aller à des réflexions bien douces sur sa condition passée, & sur sa felicité presente: elle ne pût s'empêcher de s'attendrir sur le malheur de ses Compagnes: on est sensible à des tourmens que l'on a partagez. Anaïs ne se tint pas dans les simples bornes de la compassion; plus tendre envers ses infortunées, elle se sentit portée à les secourir.

Elle donna ordre à un de ces jeunes hommes, qui étoient auprès d'elle, de prendre la figure de son mari; d'aller dans son Serrail; de s'en rendre maître; de

de l'enchaſſer, & d'y reſter à ſa place, juſqu'à ce qu'elle le rapellât.

L'éxécution fut prompte ; il fendit les airs ; arriva à la porte du Serrail d'Ibrahim, qui n'y étoit pas. Il frape, tout lui eſt ouvert : les Eunuques tombent à ſes pieds ; il vôle vers les apartemens où les femmes d'Ibrahim étoient enfermées : il avoit en paſſant pris les clefs dans la poche de ce jaloux, à qui il s'étoit rendu inviſible. Il entre, & les ſurprend d'abord par ſon air doux & affable : & bien-tôt aprés il les ſurprend davantage par ſes empreſſemens, & par la rapidité de ſes entrepriſes : toutes eurent leur part de l'étonnement ; & elles l'auroient pris pour un ſonge, s'il y eût eu moins de réalité.

Pendant que ces nouvelles Scenes ſe joüent dans ls Serrail ; Ibrahim heurte, ſe nomme, tempête & crie : après avoir eſſuyé bien des

des difficultez ; il entre, & jette les Eunuques dans un de ſordre extrême : il marche à grands pas ; mais il recule en arriere, & tombe comme des nuës quand il voit le faux Ibrahim ſa véritable image, dans toutes les libertez d'un Maître. Il crie au ſecours : il veut que les Eunuques lui aident à tuer cet impoſteur ; mais il n'eſt pas obeï : il n'a plus qu'une bien foible reſſource ; c'eſt de s'en raporter au jugement de ſes femmes. Dans une heure le faux Ibrahim avoit ſéduit tous ſes juges : il eſt chaſſé traîné indignement hors du Serail & il auroit reçû la mort mille fois, ſi ſon rival n'avoit ordonné qu'on lui ſauvât la vie. Enfin le nouvel Ibrahim reſté maître du champ de bataille, ſe montra de plus en plus digne d'un tel choix, & ſe ſignala par des miracles juſqu'alors inconnus. Vous ne reſſemblez pas à Ibrahim, diſoient ces femmes. Dites,

dites plûtôt que cet impoſteur ne me reſſemble pas, diſoit le triomphant Ibrahim : comment faut-il faire pour être vôtre Epoux ; ſi ce que je fais ne ſuffit pas ?

Ah nous n'avons garde de douter, dirent les femmes. Si vous n'êtes pas Ibrahim, il nous ſuffit que vous ayez ſi bien mérité de l'être : vous êtes plus Ibrahim en un jour, qu'il ne l'a été dans le cours de dix années. Vous me promettez donc, reprit-il, que vous vous déclarerez en ma faveur contre cet impoſteur. N'en doutez pas, dirent-elles, d'une commune voix : nous vous jurons une fidélité éternelle : nous n'avons été que trop long-tems abuſées : le traître ne ſoupçonnoit point nôtre vertu : il ne ſoupçonnoit que ſa foibleſſe : nous voyons bien que les hommes ne ſont point faits comme lui ; c'eſt à vous ſans doute qu'ils reſſemblent : ſi vous ſçaviez combien

bien vous nous le faites haïr. Ah je vous donnerai ſouvent de nouveaux ſujets de haine, reprit le faux Ibrahim : vous ne connoiſſez point encore tout le tort qu'il vous a fait. Nous jugeons de ſon injuſtice par la grandeur de nôtre vengeance, reprirent-elles. Oüi, vous avez raiſon, dit l'homme divin, j'ai meſuré l'expiation au crime : je ſuis bien aiſe que vous ſoyez contentes de ma maniere de punir. Mais, dirent ces femmes, ſi cet impoſteur revient, que ferons-nous? Il lui ſeroit, je crois, difficile de vous tromper, répondit-il, dans la place que j'occupe auprès de vous, on ne ſe ſoutient gueres par la ruſe, & d'ailleurs je l'enverrai ſi loin, que vous n'entendrez plus parler de lui : pour lors je prendrai ſur moi le ſoin de vôtre bonheur je ne ſerai point jaloux, je ſçaurai m'aſſurer de vous ſans vous gêner, j'ai aſſez bonne opinon de

mon mérite, pour croire que vous me ſerez fidéles: ſi vous n'étiez pas vertueuſes avec moi, avec qui le ſeriez-vous ? Cette converſation dura long-tems entre lui & ces femmes, qui plus frapées de la différence des deux Ibrahims, que de leur reſſemblance, ne ſongeoient pas même à ſe faire éclaircir de tant de merveilles. Enfin le mari deſeſpéré revint encore les troubler : il trouva toute ſa maiſon dans la joye, & les femmes plus incrédules que jamais. La place n'étoit pas tenable pour un jaloux : il ſortit furieux, & un inſtant après le faux Ibrahim le ſuivit, le prit, le tranſporta dans les airs, & le laiſſa à quatre cens lieuës de là.

O Dieux ! Dans quelle déſolation ſe trouverent ces femmes dans l'abſence de leur cher Ibrahim ! Déja leurs Eunuques avoient repris leur ſeverité

verité naturelle : toute la maiſon étoit en larmes : elles s'imaginoient quelquefois que tout ce qui leur étoit arrivé, n'étoit qu'un ſonge : elles ſe regardoient toutes les unes les autres ; & ſe rapelloient les moindres circonſtances de ces étranges avantures. Enfin Ibrahim revint toûjours plus aimable : il leur parut que ſon voyage n'avoit pas été pénible : le nouveau Maître prit une conduite ſi opoſée à celle de l'autre qu'elle ſurprit tous les voiſins. Il congédia tous les Eunuques ; rendit ſa maiſon acceſſible à tout le monde ; il ne voulut pas même ſouffrir que ſes femmes ſe voillaſſent ; c'étoit une choſe aſſez ſinguliere de les voir dans les feſtins parmi des hommes auſſi libres qu'eux. Ibrahim crût avec raiſon que les coutumes du païs n'étoient pas faites pour des Citoyens comme lui. Cependant il ne ſe refuſoit aucu-

ne

ne dépenſe, il diſſipa avec une immenſe profuſion les biens du jaloux, qui de retour trois ans après des païs lointains où il avoit été tranſporté, ne trouva plus que ſes femmes, & trente-ſix enfans.

A Paris le 26. de la Lune de Gemmadi 1720.

LETTRE CXXXVI.

RICA à USBEK.

*A *.*.*.*

VOici une Lettre, que je reçûs hier d'un Sçavant : elle te paroîtra ſinguliere.

MONSIEUR,

IL y a ſix mois que j'ai reçueilli la ſucceſſion d'un Oncle très riche, qui m'a laiſſé cinq ou ſix cens mille livres, & une maiſon ſuperbement meublée. Il y a plaiſir d'avoir du

du bien lors qu'on en ſçait faire un bon uſage. Je n'ai point d'ambition, ni de goût pour les plaiſirs : je ſuis preſque toûjours enfermé dans un Cabinet, où je mene la vie d'un ſçavant ; c'eſt dans ce lieu que l'on trouve un curieux amateur de la venerable antiquité.

Lorſque mon Oncle eut fermé les yeux, j'aurois fort ſouhaité de le faire enterrer avec les cérémonies obſervées par les anciens Grecs, & Romains : mais je n'avois pour lors ni Lachrymatoires, ni Urnes, ni Lampes antiques.

Mais depuis je me ſuis bien pourvû de ces précieuſes raretez : il y a quelques jours que je vendis ma vaiſſelle d'argent pour acheter une lame de terre, qui avoit ſervi à un philoſophe Stoïcien. Je me ſuis défait de toutes les glaces, dont mon Oncle avoit couvert preſque tous les murs de ſes apartemens, pour avoir un petit miroir un peu felé, qui fut autrefois à l'uſage de Virgile : je ſuis

charmé

charmé d'y voir ma figure repreſentée, au lieu de celle du Cigne de Mantoüe. Ce n'eſt pas tout : j'ai acheté cent Loüis d'Or cinq ou ſix pieces de monnoye de cuivre, qui avoit cours il y a deux mille ans. Je ne ſçache pas avoir à preſent dans ma maiſon un ſeul meuble, qui n'ait été fait avant la décadence de l'Empire. J'ai un petit Cabinet de Manuſcrits fort précieux, & fort chers : quoi que je me tuë la vuë à les lire, j'aime beaucoup mieux m'en ſervir : que des exemplaires imprimez, qui ne ſont pas ſi corrects & que tout le monde a entre les mains. Quoique je ne ſorte preſque jamais, je ne laiſſe pas d'avoir une paſſion démeſurée de connoître tous les anciens chemins, qui étoient du tems des Romains. Il y en a un qui eſt prés de chez moi, qu'un Proconſul des Gaules fit faire il y a environ douze cens ans, lorſque je vais à ma maiſon de campagne ; je ne manque jamais d'y paſſer, quoi

qu'il

qu'il ſoit très-incommode ; & qu'il m'allonge de plus d'un lieuë : Mais ce qui me fait enrager, c'eſt qu'on y a mis des poteaux de bois de diſtance en diſtance, pour marquer l'éloignement des Villes voiſines : je ſuis deſeſperé de voir ces miſerables Indices, au lieu des Colonnes milliaires, qui y étoient autrefois ; je ne doute pas que je ne les faſſe établir par mes Heritiers, & que je ne les engage à cette dépenſe par mon Teſtament. Si vous avez, Monſieur, quelque Manuſcrit Perſan, vous me ferez plaiſir de m'en accommoder : je vous le payerai tout ce que vous voudrez ; & je vous donnerai par deſſus le marché quelques Ouvrages de ma façon, par leſquels vous verrez que je ne ſuis point un membre inutile de la République des Lettres : Vous y remarquerez entr'autres une Diſſertation, où je prouve que la Couronne dont on ſe ſervoit autrefois dans les triomphes, étoit de chêne, & non pas de laurier :

vous en admirerez une autre, où je prouve par de doctes conjectures tirées des plus graves Auteurs Grecs, que Cambiſes fut bleſſé à la jambe gauche, & non pas à la droite : une autre, où je prouve qu'un petit front étoit une beauté très recherchée par les Romains. Je vous enverrai encore un volume in Quarto, en forme d'explication d'un Vers du ſixieme Livre de l'Eneïde de Virgile vous ne recevrez tout ceci que dans quelques jours : & quand à preſent, je me contente de vous envoyer ce frament d'un ancien Mythologiſte Grec, qui n'avoit point paru juſques ici ; & que j'ai déconvert dans la pouſſiere d'une Bibliotheque. Je vous quitte pour une affaire importante que j'ai ſur les bras : il s'agit de reſtituer un beau paſſage de Pline le Naturaliſte, que les Copiſtes du cinquiéme ſiécle ont étrangement defiguré. Je ſuis, &c.

FRAGMENT

FRAGMENT d'un ancien MYTHOLOGISTE.

DAns une Iſle près des Orcades il nâquit un enfant, qui avoit pour pere Eole, Dieu des Vents, & pour mere une Nymphe de Caledome. On dit de lui qu'il apprit tout ſeul à compter avec ſes doigts, & que dès l'âge de quatre ans, il diſtinguoit ſi parfaitement les métaux, que ſa mere ayant voulu lui donner une bague de laiton, au lieu d'une d'or; il reconnut la tromperie, & la jetta par terre.

Dès qu'il fut grand, ſon pere lui apprit le ſecret d'enfermer les Vents dans une Outre, qu'il vendoit enſuite à tous les Voyageurs: mais comme la marchandiſe n'étoit pas ſort priſée dans ſon Païs, il le quitta, & ſe mit à courir le monde, en compagnie de l'aveugle Dieu du Hazard.

Il apprit dans ſes voyages que dans la Batique l'or reluiſoit de toutes parts: cela fit qu'il y précipita ſes pas. Il y

fut fort mal reçû de Saturne, qui regnoit pour lors : mais ce Dieu ayant quitté la terre; il s'aviſa d'aller dans tous les Carrefours, où il crioit ſans ceſſe d'une voix rauque, Peuples de Betique, vous croyez être riches, parce que vous avez de l'or & de l'argent; vôtre erreur me fait pitié : croyez-moi, quittez le Pays des vils métaux; venez dans l'Empire de l'Imagination, & je vous promets des richeſſes, qui vous étonneront vous-mêmes. Auſſitôt il ouvrit une grande partie des Outres qu'il avoit apportées, & il diſtribua de ſa Marchandiſe à qui en voulut.

Le lendemain il revint dans les mêmes Carrefours, & il s'écria : Peuples de Betique, voulez-vous être riches ? Imaginez-vous que je le ſuis beaucoup, & que vous l'êtes beaucoup auſſi : mettez-vous tous les matins dans l'eſprit, que vôtre fortune a doublé pendant la nuit : levez-vous enſuite, & ſi vous avez

des

des Créanciers : allez-les payer de ce que vous aurez imaginé, & dites-leur d'imaginer à leur tour.

Il reparut quelque jours après, & il parla ainſi : Peuples de Betique, je vois bien que vôtre imagination n'eſt pas ſi vive, que les premiers jours : laiſſez vous conduire à la mienne : je mettrai tous les matins devant vos yeux un écriteau, qui ſera pour vous la ſource des richeſſes : vous n'y verrez que quatre paroles ; mais elles ſeront bien ſignificatives : car elles régleront la dot de vos femmes, la legitime de vos enfans, le nombre de vos domeſtiques : & quant à vous, dit-il, à ceux de la troupe qui étoient le plus près de lui ; quand à vous, mes chers enfans, je puis vous apeller de ce nom, car vous avez reçu de moi une ſeconde naiſſance ; mon écriteau decidera de la magnificence de vos équipages, de la ſomptuoſité de vos Feſtins, du nombre & de la penſion de vos maîtreſſes.

A quelques jours de là il arriva

dans le Carrefour tout essoufflé, & transporté de colere il s'écria : Peuples de Benique, je vous avois conseillé d'imaginer, & je vois que vous ne le faites pas : Eh bien à present je vous l'ordonne. Là dessus il les quitta brusquement : mais la réflexion le rappella sur ses pas. J'apprens que quelques-uns de vous sont assez détestables pour conserver leur or, & leur argent : encore passe pour l'argent ; mais pour de l'or... pour de l'or.... Ah cela me met dans une indignation.... Je jure par mes Outres sacrées, que s'ils ne viennent me l'apporter, je les punirai severement : puis il ajoûta d'un air tout à fait persuasif : croyez-vous que ce soit pour garder ces miserables métaux, que je vous les demande ! Une marque de ma candeur, c'est que lorsque vous me les apportâtes il y a quelques jours, je vous en rendis sur le champ la moitié.

Le lendemain on l'apperçut de loin, & on le vit s'insinuer avec une

voix

voix douce & flatteuſe : Peuples de Betique, j'apprens que vous avez une partie de vos treſors dans les Pays étrangers ; je vous prie, faites-les moi venir, vous me ferez plaiſir, & je vous en aurai une reconnoiſſance éternelle.

Le fils d'Eole parloit à des gens qui n'avoient pas grande envie de rire ; ils ne purent pourtant s'en empêcher, ce qui fit qu'il s'en retourna bien confus : mais reprenant courage, il hazarda encore une petite priere. Je ſçais que vous avez des pierres précieuſes : au nom de Jupiter, défaites-vous-en ; rien ne vous apauvrit comme ces ſortes de choſes ; défaites vous en, vous dis je ; ſi vous ne le pouvez pas par vous-mêmes, je vous donnerai des hommes d'affaires excellens : que de richeſſes vont couler chez vous, ſi vous faites ce que je vous conſeille ! Oüi, je vous promets ; tout ce qu'il y aura de plus pur dans mes Outres.

Enfin il monta ſur un treteau, &

prenant une voix plus assurée, il dit: Peuples de Betique, j'ai comparé l'heureux état dans lequel vous êtes avec celui, où je vous trouvai, lorsque j'arrivai ici: je vous vois le plus riche Peuple de la terre; mais pour achever vôtre fortune, souffrez que je vous ôte la moitié de vos biens. A ces mots, d'une aîle legere le fils d'Eole disparut, & laissa ses Auditeurs dans une consternation inexprimable; ce qui fit qu'il revint le lendemain, & parla ainsi: Je m'aperçus hier que mon discours vous déplut extrêmement. Eh bien prenez que je ne vous aye rien dit: il est vrai, la moitié c'est trop; il n'y a qu'à prendre d'autres expédiens pour arriver au but que je me suis proposé; assemblons nos richesses dans un méme endroit; nous le pouvons facilement, car elles ne tiennent pas un gros Volume: aussi-tôt il en disparut les trois quarts.

A Paris le 9. de la Lune de Chabban 1720.

LET-

LETTRE CXXXVII.

RICA. *à* NATHANAEL LEVI, *Médecin Juif à Livourne.*

TU me demande ce que je penſe de la vertu des Amulettes, & de la puiſſance des Taliſmans. Pourquoi t'adreſſe-tu à moi ? Tu és Juif, & je ſuis Mahometan ; c'eſt-à-dire que nous ſommes tous deux bien crédules.

Je porte toûjours ſur moi plus de deux mille paſſages du Saint Alcoran ; j'attache à mes bras un petit paquet, où ſont écrits les noms de plus de deux cens Dervis ; Ceux d'Ali, de Fatmé, & de tous les purs, ſont cachez en plus de vingt endroits de mes habits.

Cependant je ne deſaprouve point ceux qui rejettent cette vertu que l'on attribuë a de certaines paroles : il nous eſt bien plus

plus difficile de répondre à leurs raiſonnemens, qu'à eux de répondre à nos expériences.

Je porte tous ces chiffons sacrez par une longue habitude, pour me conformer à une pratique universelle : je crois que s'ils n'ont pas plus de vertu que les bagues & les autres ornemens dont on ſe pare, ils n'en ont pas moins ; mais toi tu mets toute ta confiance ſur quelques lettres myſterieuſes ; & ſans cette ſauvegarde, tu ſerois dans un effroi continuel.

Les hommes ſont bien malheureux : ils flottent ſans ceſſe entre de fauſſes eſperances & des craintes ridicules : & au lieu de s'apuyer ſur la raiſon, ils ſe font des monſtres qui les intimident, ou des fantômes qui les ſeduiſent.

Quel effet veux tu que produiſe l'arrangement de certaines lettres ? Quel effet veux-tu que leur dérangement puiſſe troubler ? Quelle relation ont-elles avec les vents,

vents, pour apaiſer les tempêtes; avec la poudre à Canon, pour en vaincre l'effort; avec ce que les Médecins appellent l'humeur peccante, & la cauſe morbifique des maladies, pour les guérir?

Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'eſt que ceux qui fatiguent leur raiſon pour lui faire raporter de certains évenemens à des vertus occultes, n'ont pas un moindre effort à faire, pour s'empêcher d'en voir la véritable cauſe.

Tu me diras que de certains preſtiges ont fait gagner une bataille; & moi je te dirai qu'il faut que tu t'aveugles, pour ne pas trouver dans la ſituation du terrain; dans le nombre, ou dans le courage des Soldats; dans l'experience des Capitaines, des cauſes ſuffiſantes pour produire cet effet dont tu veux ignorer la cauſe.

Je te paſſe pour un moment qu'il y ait des preſtiges: paſſe-moi

moi à mon tour pour un moment qu'il n'y en ait point : car cela n'eſt point impoſſible : Cette conceſſion que tu me fais, n'empêche pas que deux armées ne puiſſent ſe battre : veux-tu que dans ce cas-là, aucune des deux ne puiſſe remporter la victoire ?

Crois-tu que leur ſort reſtera incertain juſqu'à ce que quelque puiſſance inviſible vienne le déterminer ? Que tous les coups ſeront perdus, toute la prudence vaine, & tout le courage inutile ?

Penſes-tu que la mort dans ces occaſions renduë preſente de mille manieres, ne puiſſe pas produire dans les eſprits ces terreurs paniques, que tu as tant de peine à expliquer ? Veux-tu que dans une armée de cent mille hommes, il ne puiſſe pas y avoir un ſeul homme timide ; Crois-tu que le découragement de celui-ci, ne puiſſe pas produire le découragement d'un autre ; que le ſecond qui quitte

quitte un troiſiéme, ne lui faſſe pas bien-tôt abandonner un quatriéme? Il n'en faut pas davantage pour que le deſeſpoir de vaincre ſaiſiſſe ſoudain toute une armée, & la ſaiſiſſe d'autant plus facilement qu'elle ſe trouve plus nombreuſe.

Tout le monde ſçait & tout le monde ſent que les hommes, comme toutes les Créatures qui tendent à conſerver leur Etre, aiment paſſionnement la vie. On ſçait cela en general, & on cherche pourquoi dans une certaine occaſion particuliere, ils ont craint de la perdre?

Quoi que les Livres ſacrez de toutes les Nations ſoient remplis de ces terreurs paniques ou ſurnaturelles, je n'imagine rien de ſi frivole; parce que pour s'aſſurer qu'un effet, qui peut être produit par cent mille cauſes naturelles, eſt ſurnaturel; il faut avoir auparavant examiné, ſi aucune

cune de ces cauſes n'a agi, ce qui eſt impoſſible.

Je ne t'en dirai pas davantage, Nathanaël, il me ſemble que la matiere ne mérite pas d'être ſi ſérieuſement traitée.

A Paris le 20. de la Lune de Chahban 1720.

P.S. COmme je finiſſois, j'ai entendu crier dans la ruë une Lettre d'un Médecin de Province à un Médecin de Paris (car ici toutes les bagatelles s'impriment, ſe publient, & s'achetent): j'ai crû que je ferois bien de te l'envoyer, parce qu'elle a du raport à nôtre ſujet; il y a bien des choſes que je n'entens pas: mais toi qui és Médecin, tu dois entendre le langage de tes Confreres.

LETTRE

D'un Médecin de Province à un Médecin de Paris.

IL y avoit dans nôtre Ville un malade, qui ne dormoit point depuis trente cinq jours : son Medecin lui ordonna l'Opium, mais il ne pouvoit se résoudre à le prendre, & il avoit la coupe à la main, qu'il étoit plus indeterminé que jamais; enfin il dit à son Medecin. Monsieur je vous demande quartier seulement jusqu'à demain; je connois un homme qui n'exerce pas la Medecine, mais qui a chez lui un nombre innombrable de remedes contre l'insomnie ; souffrez que je l'envoye querir, & si je ne dors pas cette nuit, je vous promets que je reviendrai à vous. Le Medecin congedié, le malade fit fermer les rideaux, & dit à un petit laquais; tien, va-t'en chez Mr Anis, & dit-lui qu'il vienne me parler. Mr Anis arrivé : Mon cher Mr Anis, je me meurs ; je ne puis dormir, n'au-

n'auriez-vous point dans vôtre boutique la C. du G. ou bien quelque Livre de dévotion composé par un R. P. J. que vous n'ayez pas pû vendre. Car ſouvent les remedes les plus gardez ſont les meilleurs. Monſieur, dit le Libraire, j'ai chez moi la Cour ſainte du Pere Cauſſin en ſix Volumes à votre ſervice; je vais vous l'envoyer; je ſouhaitte que vous vous en trouviez bien: ſi vous voulez les Oeuvres du Reverend Pere Rodriguez Jeſuite Eſpagnol; ne vous en faites faute: mais croyez-moi, tenons-nous-en au Pere Cauſſin, j'eſpere avec l'aide de Dieu qu'une période du Pere Cauſſin vous fera autant d'effet, qu'un feüillet tout entier de la C. du G. Là deſſus Monſieur Anis ſortit, & courut chercher le remede à ſa Boutique. La Cour ſainte arrive; on en ſecoüe la poudre: le fils du malade jeune Ecolier commence à la lire; il en ſentit le premier l'effet, à la ſeconde page il ne prononçoit plus que d'une voix

mal

mal articulée, & déja toute la Compagnie ſe ſentoit affoiblie ; un inſtant tout ronfla excepté le malade, qui après avoir long tems éprouvé, s'aſſoupit à la fin.

Le Medecin arrive de grand matin : Eh bien a t'on pris mon Opium ? On ne lui répond rien : la femme, la fille, le petit garçon tous tranſportez de joye lui montrent le Pere Cauſſin. Il demande ce que c'eſt : on lui dit : vive le Pere Cauſſin ; il faut l'envoyer relier : qui l'eût dit ? Qui l'eût cru ? C'eſt un miracle : tenez, Monſieur, voyez donc le Pere Cauſſin ; c'eſt ce volume là qui a fait dormir mon pere : & là deſſus on lui expliqua la choſe, comme elle s'étoit paſſée.

Le Medecin étoit un homme ſubtil, rempli des myſteres de la Cabale, & de la puiſſance des paroles & des Eſprits : cela le frapa ; & après pluſieurs réflexions il réſolut de changer abſolument ſa pratique. Voilà un fait bien ſingulier, diſoit il. Je tiens

une expérience, il faut la pouſſer plus loin. Eh pourquoi un eſprit ne pourroit-il pas tranſmettre à ſon Ouvrage, les mémes qualitez, qu'il a lui-même? Ne le voyons-nous pas tous les jours? Au moins cela vaut-il bien la peine de l'eſſayer: je ſuis las des Apoticaires; leurs Sirops, leurs Juleps, & toutes les Drogues Galeniques ruïnent les malades & leur ſanté: changeons de métode; éprouvons la vertu des Eſprits. Sur cette idée il dreſſa une nouvelle Pharmacie, comme vous allez voir par la deſcription que je vous vais faire des principaux remedes qu'il mit en pratique.

Tiſanne purgative.

Prenez trois feüilles de Logique d'Ariſtote en Grec; deux feüilles d'un Traité de Théologie Scholaſtique le plus aigu, comme par exemple du ſubtil Scot: quatre de Paracelſe; une d'Avicenne; ſix d'Averroës; trois de Porphir; autant de

Plo-

Plotin ; autant de Jamblique : faites infuſer le tout pendant 24 heures & prenez en quatre priſes par jour.

Purgatif plus violent.

*Prenez dix A**. du C***. concernant la B**. & la C**. des I.**, faites-les diſtiller au bain Marie ; mortifiez une goûte de l'humeur acre & piquante qui en viendra dans un verre d'eau commune : avalez le tout avec confiance.*

Vomitif.

Prenez ſix Harangues, une douzaine d'Oraiſons funébres indifferemment, prenant garde pourtant de ne point ſe ſervir de celles de Mr. de N. ; un Retuëil de nouveaux : Operas, cinquante Romans, trente Memoires nouveaux : mettez le tout dans un matras, laiſſez le en digeſtion pendant deux jours, puis faites le diſtiller au feu de ſable : & ſi tout cela ne ſuffit pas.

Autre plus puiſſant.

Prenez une feüille de papier mar-

bré, qui ait ſervi à couvrir un recueil des pieces des J. F. faites l'infuſer l'eſpace de trois minutes, faites chauffer une cuillerée de cette infuſion, & avalez.

Remede très-ſimple pour guerir de l'Aſthme.

Liſez tous les Ouvrages du Reverend Pere Maimbourg ci-devant Jeſuite, prenant garde de ne vous arrêter qu'à la fin de chaque periode, & vous ſentirez la faculté de reſpirer & vous reviendrez peu à peu, ſans qu'il ſoit beſoin de réiterer le remede.

Pour preſerver de la Galle, Gratelle, Tingne, Farcin des Cheveux.

Prenez trois Categories d'Ariſtote; deux degrez Metaphyſiques, une Diſtinction, ſix Vers de Chapelain, une Phraſe tirée des Lettres de Mr. l'Abbé de S. Cyran. Ecrivez le tout ſur un morceau de papier, que vous plierez, attacherez à un ruban, & porterez au col.

Mira-

Miraculum Chymicum de violenta fermentatione cum fumo, igne, & flammâ.

Misce Quesnellianam infusionem, cum infusione Lallemaniana; fiat fermentatio cum magnâ vi, impetu, & tonitru, acidis pugnantibus, & invicem penetrantibus, alcalinos sales: fiet Evaporatio ardentium spiritum: pone liquorem fermentatum in Alembico: nihil inde extrahes, & nihil invenies, nisi caput mortuum.

Lenitivum.

Recipe Molinæ Anodini chartas duas: Escobaris relaxativi paginas sex; Vasquii emollientis folium unum: infunde in aquæ communis ℔ *iiij ad consumptionem dimidiæ partis colentur & exprimantur; & in expressione dissolve Bauni detersivi, & Tamburini abluentis folia iii.*

Fiat Clister-

In

In Cloroſim, quam vulgus palli-dos Colores, aut febrim amatoriam appellat.

Recipe Aretini figuras quatuor; R. Thomæ Sanchii de Matrimonio folia ii. infundantur in aquæ communis libras quinque.

Fiat ptiſana aperiens.

Voilà les Drogues, que nôtre Médecin mit en pratique, avec un ſuccez imaginable. Il ne vouloit pas, diſoit il, pour ne pas ruiner ſes malades, employer des remedes rares, & qui ne ſe trouvent preſque point; comme par exemple, une Epître dedicatoire, qui n'ait fait bâiller perſonne; une Préface trop courte: un Mandement fait par un Evêque, & l'ouvrage d'un Janſeniſte mépriſé par un Janſeniſte, ou bien admiré par un Jeſuite: Il diſoit que ces ſortes de remedes ne ſont propres qu'à entretenir la Char-

la-

latanerie, contre laquelle il avoit un antipathie insurmontable.

LETTRE CXXXVIII.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

IL y a long-tems que l'on a dit que la bonne foi étoit l'ame d'un grand Ministre.

Un particulier peut joüir de l'obscurité où il se trouve ; il ne se décredite que devant quelques gens, il se tient couvert devant les autres : mais un Ministre qui manque à la probité, a autant de témoins, autant de Juges, qu'il y a de gens qu'il gouverne.

Oserai-je le dire ? le plus grand mal que fait un Ministre sans probité, n'est pas de desservir son Prince, & de ruïner son peuple : il y en a un autre, à mon avis, mille fois plus dangereux ; c'est le mauvais exemple qu'il donne.

Tu sçais que j'ai long-tems voya-

voyagé dans les Indes, j'y ai vû une Nation naturellement généreuſe, pervertie en en inſtant depuis le dernier des Sujets juſqu'aux plus grands, par le mauvais exemple d'un Miniſtre : j'y ai vû tout un Peuple chez qui la générosité, la probité, la candeur & la bonne foi, on paſſé de tout tems pour les qualitez naturelles, devenir tout à coup le dernier des Peuples, le mal ſe communiquer, & n'épargner pas même les membres ſains ; les hommes les plus vertueux faire des choſes indignes ; & violer dans toutes les occaſions de leur vie les premiers principes de la Juſtice, ſur ce vain prétexte qu'on la leur avoit violée.

Ils apelloient des Loix odieuſes en garantie des actions les plus lâches ; & nommoient néceſſité, l'injuſtice & la perfidie.

J'ai vû la foi des Contrats bannie, les plus ſaintes conventions anéan-

anéanties, toutes les Loix des familles renverſées. J'ai vû des debiteurs avares fiers d'une inſolente pauvreté, inſtrumens indignes de la fureur des Loix & de la rigueur des tems: feindre un payement au lieu de le faire, & porter le couteau dans le ſein de leurs bien-faicteurs.

J'en ai vû d'autres plus indignes encore, acheter preſque pour rien, ou plûtôt ramaſſer de terre des feüilles de chêne, pour les mettre à la place de la ſubſtance des veuves & des orphelins.

J'ai vû naître ſoudain dans tous les cœurs une ſoif inſatiable des richeſſes. J'ai vû ſe former en un moment une déteſtable Conjuration de s'enrichir; non par un honnête travail & une généreuſe induſtrie; mais par la ruïne du Prince, de l'Etat, & des Concitoyens.

J'ai vû un honnête Citoyen

dans ces tems malheureux, ne se coucher qu'en disant : j'ai ruïné une famille aujourd'hui : j'en ruïnerai une autre demain.

Je vais, disoit un autre, avec un homme noir qui porte une Ecritoire à la main & un fer pointu à l'oreile, assassiner tous ceux à qui j'ai de l'obligation.

Un autre disoit, je vois que j'accommode mes affaires : il est vrai que lorsque j'allai il y a trois jours faire un certain payement, je laissai toute une famille en larmes, que je dissipai la dot de deux honnêtes filles, que j'ôtai l'éducation à un petit garçon ; le pere en mourra de douleur ; la mere périt de tristesse : mais je n'ai fait que ce qui est permis par la Loi.

Quel plus grand crime que celui que commet un Ministre, lors qu'il corrompt les mœurs de toute une Nation, dégrade les ames les plus genereuses, ternit l'éclat des dignitez, obscurcit la vertu mê-

même, & confond la plus haute naiſſance, dans le mépris univerſel ?

Que dira la poſterité, lors qu'il lui faudra rougir de la honte de ſes Peres ? Que dira le peuple naiſſant, lors qu'il comparera le fer de ſes ayeuls, avec l'or de ceux à qui il doit immédiatement le jour ? Je ne doute pas que les Nobles ne retranchent de leurs quartiers un indigne degré de nobleſſe qui les deshonore ; & ne laiſſent la génération preſente dans l'affreux néant où elle s'eſt miſe.

A Paris le 11. *de la Lune de Rhamazan* 1720.

LETTRE CXXXIX.

LE GRAND EUNUQUE *à* USBEK.

A Paris.

LEs choſes ſont venuës à un état, qui ne ſe peut plus ſoutenir, tes femmes ſe ſont

imaginées que ton départ leur laissoit une impunité entiere : il se passe ici des choses horribles : je tremble moi même au cruel recit, que je vais te faire.

Zelis allant y a quelques jours à la Mosquée laissa tomber son voile, & parut presque à visage découvert devant tout le peuple.

J'ai trouvé Zachi couchée avec une de ses Esclaves ; chose si défenduë par les Loix du Serrail.

J'ai surpris par le plus grand hazard du monde une Lettre que je t'envoye : je n'ai jamais pû découvrir à qui elle étoit adressée.

Hier au soir un jeune garçon fut trouvé dans le Jardin du Serrail, & il se sauva par dessus les murailles.

Ajoûte à cela ce qui n'est pas parvenu à ma connoissance ; car sûrement tu és trahi. J'attens tes ordres, & jusqu'à l'heureux moment que je les recevrai, je vais

être

être dans une ſituation mortelle : mais ſi tu ne mets toutes ces femmes à ma diſcretion, je ne te répons d'aucune d'elles, & j'aurai tous les jours des nouvelles auſſi triſtes à te mander.

Du Serrail d'Iſpahan le 1. *de la Lune de Regeb* 1720.

LETTRE CXL.

USBEK AU PREMIER EUNUQUE *Au Serrail d'Iſpahan.*

RECevez par cette Lettre un pouvoir ſans bornes ſur tout le Serrail : commandez avec autant d'autorité que moi-même : que la crainte, & la terreur marchent avec vous : courez d'apartemens en apartemens porter les punitions, & les châtimens : que tout vive dans la conſternation : que tout fonde en larmes devant vous : interrogez tout le Serrail : commencez par les Eſclaves : n'épargnez pas mon amour : que

tout ſubiſſe vôtre tribunal redoutable : mettez au jour les ſecrets les plus cachez : purifiez ce lieu infame ; & faites-y rentrer la vertu bannie : car dès ce moment je mets ſur vôtre tête les moindres fautes qui ſe commettront : je ſoupçonne Zelis d'être celle à qui la Lettre que vous avez ſurpriſe, s'adreſſoit : examinez cela avec des yeux de Lynx.

De *.*.*. *le* 11. *de la Lune de Zilhagé* 1718.

LETTRE CXLI.

NARSIT *à* USBEK.

A Paris.

LE grand Eunuque vient de mourir : magnifique Seigneur : comme je ſuis le plus vieux des tes Eſclaves ; j'ai pris ſa place, juſques à ce que tu ayes fait connoître ſur qui tu veux jetter les yeux.

Deux

Deux jours après ſa mort on m'apporta une de tes Lettres qui lui étoit adreſſée : je me ſuis bien gardé de l'ouvrir : je l'ai enveloppée avec reſpect ; & l'ai ſerrée, juſques à ce que tu m'ayes fait connoître tes ſacrées volontez.

Hier un Eſclave vint au milieu de la nuit me dire qu'il avoit trouvé un jeune homme dans le Serrail : je me levai ; j'examinai la choſe ; & je trouvai que c'étoit une viſion.

Je te baiſe les pieds, ſublime Seigneur ; & je te prie de compter ſur mon zele, mon experience, & ma vieilleſſe.

Du Serrail d'Iſpahan le 5. de la Lune de Gemmadi 1. 1720.

LETTRE CXLII.

USBEK à NARSIT.

Au Serrail d'Ispahan.

MAlheureux que vous êtes, vous avez dans vos mains des Lettres qui contiennent des ordres prompts & violens : le moindre retardement peut me desesperer, & vous demeurez tranquille sous un vain prétexte !

Il se passe des choses horribles : j'ai peut-être la moitié de mes Esclaves qui méritent la mort : je vous envoye la Lettre que le premier Eunuque m'écrivit là-dessus avant de mourir. Si vous aviez ouvert le paquet qui lui est adressé, vous y auriez trouvé des ordres sanglans, lisez les donc ses ordres, & vous périrez si vous ne les executez pas.

*De *.*.* le 25. de la Lune de Chalval 1718.*

LET-

LETTRE CXLIII.

SOLIM à USBEK

A Paris.

SI je gardois plus long-tems le silence, je ferois auſſi coupable que tous ces criminels, que tu as dans le Serrail.

J'étois le confident du grand Eunuque, le plus fidéle de tes Eſclaves. Lors qu'il ſe vit près de ſa fin, il me fit apeller ; & me dit ces paroles : Je me meurs, mais le ſeul chagrin que j'aye en quittant la vie, c'eſt que mes derniers regards ayent trouvé les femmes de mon Maître criminelles. Le Ciel puiſſe le garantir de tous les malheurs que je prévois: puiſſe après ma mort mon ombre menaçante venir avertir ces perfides de leur devoir, & les intimider encore ! Voilà les clefs de ces redoutables lieux : va les porter

ter au plus vieux des Noirs : mais si après ma mort, il manque de vigilance, ſonge à en avertir ton Maître. En achevant ces mots, il expira dans mes bras.

Je ne ſçai ce qu'il t'écrivit quelque tems avant ſa mort ſur la conduite de tes femmes : il y a dans le Serrail une Lettre qui auroit porté la terreur avec elle, ſi elle avoit été ouverte : Celle que tu as écrite depuis a été ſurpriſe à trois lieuës d'ici : je ne ſçai ce que c'eſt, tout ſe tourne malheureuſement.

Cependant tes femmes ne gardent plus aucune retenuë : depuis la mort du grand Eunuque, il ſemble que tout leur ſoit permis; La ſeule Roxane eſt reſtée dans le devoir, & conſerve de la modeſtie. On voit les mœurs ſe corrompre tous les jours. On ne trouve plus ſur le viſage de tes femmes cette vertu mâle & ſevere qui y régnoit autrefois : une

joye

joye nouvelle répanduë dans ces lieux, eſt un témoignage infaillible ſelon moi de quelque ſatisfaction nouvelle : dans les plus petites choſes je remarque des libertez juſqu'alors inconnuës, il régne même parmi tes Eſclaves une certaine indolence pour leur devoir, & pour l'obſervation des régles, qui me ſurprend ; ils n'ont plus ce zele ardent pour ton ſervice, qui ſembloit animer tout le Serrail.

Tes femmes ont été huit jours à la campagne, à une de tes maiſons les plus abandonnées. On dit que l'eſclave qui en a ſoin, a été gagné, & qu'un jour avant qu'elles n'arrivaſſent, il avoit fait cacher deux hommes dans un réduit de pierre, qui eſt dans la muraille de la principale chambre, d'où ils ſortoient le ſoir, lorſque nous étions retirez. Le vieux Eunuque qui eſt à preſent à nôtre tête, eſt un imbecille, à qui

qui l'on fait croire tout ce qu'on veut.

Je ſuis agité d'une colere vengereſſe contre tant de perfidies & ſi le Ciel vouloit pour le bien de ton ſervice, que tu me jugeaſſe capable de gouverner; je te promets que ſi tes femmes n'étoient pas vertueuſes, au moins elles ſeroient fidéles.

Du Serrail d'Iſpahan le 6. de la Lune de Rabiab I. 1720.

LETTRE CXLIV.

NARSIT *à* USBEK.

A Paris.

ROxane & Zelis ont ſouhaité d'aller à la Campagne: je n'ai pas crû devoir le leur refuſer. Heureux Uſbek, tu as des femmes fidéles, & des eſclaves vigilans: je commande en des lieux, où la vertu ſemble s'être choiſi un azile: compte qu'il ne s'y paſſera

ſera rien que tes yeux ne puiſſent ſoutenir.

Il arrivé un malheur qui me met en grande peine. Quelques Marchands Armeniens nouvellement arrivez à Iſpahan ; avoient aporté une de tes Lettres pour moi : j'ai envoyé un Eſclave pour la chercher : il a été volé à ſon retour : de maniere que la Lettre eſt perduë. Ecrits-moi donc promptement : car je m'imagine que dans ce changement, tu dois avoir des choſes de conſequence à me mander.

Du Serrail de Fatmé le 6. de la Lune de Rabiab 1. 1719.

LETTRE CXLV.

USBEK *à* SOLIM

Au Serrail d'Iſpahan.

JE te mets le fer à la main: Je te confie ce que j'ai à preſent dans le monde de plus cher, qui eſt

eſt ma vengeance : Entre dans ce nouvel emploi : mais n'y porte ni cœur, ni pitié ; j'écris à mes femmes de t'obéïr aveuglement : dans la confuſion de tant de crimes, elles tomberont devant tes regards. Il faut que je te doive mon bonheur, & mon repos ; rends-moi mon Serrail comme je l'ai laiſſé, mais commence par l'expier ; extermine les coupables, & fais trembler ceux, qui ſe propoſoient de le devenir. Que ne peux-tu pas eſperer de ton Maître pour des ſervices ſi ſignalez ? Il ne tiendra qu'à toi de te mettre au deſſus de ta condition même, & de toutes les récompenſes que tu as jamais deſirées,

A Paris le 4. de la Lune de Chabban 1719.

LETTRE CXLVI.

USBEK à SES FEMMES.

Au Serrail d'Iſphan.

PUiſſe cette Lettre être comme la foudre, qui tombe au milieu des éclairs & des tempêtes ! Solim eſt votre premier Eunuque, non pas pour vous garder, mais pour vous punir. Que tout le Serrail s'abaiſſe devant lui : il doit juger vos actions paſſées ; & pour l'avenir, il vous fera vivre ſous un joug ſi rigoureux, que vous regretterez vôtre liberté, ſi vous ne regrettez pas vôtre vertu.

A Paris le 4. de la Lune de Chahban 1719.

LETTRE CXLVII.

USBEK à NESSIR.

A Ispahan.

HEureux celui qui connoissant tout le prix d'une vie douce & tranquille, repose son cœur, au milieu de sa famille; & ne connoît d'autre terre que celle qui lui a donné le jour.

Je vis dans un climat barbare, present à tout ce qui m'importune, absent de tout ce qui m'intereſſe: une tristesse sombre me saisit; je tombe dans un accablement affreux; il me semble que je m'anéantis, & je ne me retrouve moi-même, que lorsqu'une sombre jalousie vient s'allumer, & enfanter dans mon ame la crainte, les soupçons, la haine & les regrets.

Tu me connois, Nessir, tu as toûjours vû dans mon cœur comme

me dans le tien : je te ferois pitié, ſi tu ſçavois mon état déplorable : j'attens quelquefois ſix mois entiers des nouvelles du Serrail ; je compte tous les inſtans qui s'écoulent ; mon impatience me les allonge toûjours : & lorſque celui qui a été tant attendu, eſt prêt d'arriver, il ſe fait dans mon cœur une révolution ſoudaine ; ma main tremble d'oüvrir une Lettre fatale : cette iniquietude qui me deſeſperoit, je la trouve l'état le plus heureux où je puiſſe être ; & je crains d'en ſortir par un coup plus cruel pour moi que mille morts.

Mais quelque raiſon que j'aye eu de ſortir de ma Patrie ; quoi que je doive ma vie à ma retraîte ; je ne puis plus, Neſſir, reſter dans cet affreux exil. Eh ne mourrois-je pas tout de même en proye à mes chagrins ? J'ai preſſé mille fois Rica de quitter cette terre étrangere : mais il s'opoſe à tou-

tes mes réſolutions : il m'attache ici par mille prétextes : il ſemble qu'il ait oublié ſa patrie ; ou plûtôt il ſemble qu'il m'ait oublié moi-même ; tant il eſt inſenſible à mes déplaiſirs.

Malheureux que je ſuis ! Je ſouhaite de revoir ma patrie, peut-être pour devenir plus malheureux encore ! Eh qu'y ferai-je ? Je vais raporter ma tête à mes Ennemis. Ce n'eſt pas tout : j'entrerai dans le Serrail : il faut que j'y demande compte du tems funeſte de mon abſence : & ſi j'y trouve des coupables, que deviendrai-je ? & ſi la ſeule idée m'accable de ſi loin ; que ſera-ce lorſque ma preſence la rendra plus vive ? Que ſera-ce s'il faut que je voye, s'il faut que j'entende ce que je n'oſe imaginer ſans frémir ? Que ſera-ce enfin, s'il faut que des châtimens que je prononcerai moi-même, ſoient des marques éternelles de ma confuſion

confusion & de mon desespoir ?

J'irai m'enfermer dans des murs plus terribles pour moi, que pour les femmes qui y sont gardées : j'y porterai tous mes soupçons ; leurs empressemens ne m'en déroberont rien : dans mon lit, dans leurs bras, je ne joüirai que de mes inquietudes ; dans un tems si peu propre aux reflexions, ma jalousie trouvera à en faire. Rebut indigne de la Nature humaine : Esclaves vils dont le cœur a été fermé pour jamais à tous les sentimens de l'amour, vous ne gemiriez plus sur vôtre condition, si vous connoissiez le malheur de la mienne.

A Paris le 4. de la Lune de Chahban 1719.

LETTRE CXLVIII.

ROXANE à USBEK.

A Paris.

L'Horreur, la nuit, & l'épouvente régnent dans le Serrail: un deüil affreux l'environne: un Tigre y exerce à chaque inſtant toute ſa rage: il a mis dans les ſuplices deux Eunuques blancs, qui n'ont avoüé que leur innocence; îl a vendu une partie de nos Eſclaves: & nous a obligées de changer entre nous celles qui nous reſtoient. Zachi & Zelis ont reçû dans leur chambre, dans l'obſcurité de la nuit, un traitement indigne: le ſacrilége n'a pas craînt de porter ſur elles ſes viles mains. Il nous tient enfermées chacune dans nôtre Apartement: & quoique nous y ſoyons ſeules, il nous y fait vivre ſous le voile: il ne nous eſt plus permis de nous parle, ce ſeroit un crime de nous écrire:

écrire : nous n'avons plus rien de libre, que les pleurs.

Une troupe de nouveaux Eunuques eſt entrée dans le Serrail, où ils nous aſſiegent nuit & jour : nôtre ſommeil eſt ſans ceſſe interrompu par leurs méfiances feintes, ou véritables. Ce qui me conſole, c'eſt que tout ceci ne durera pas long tems ; & que ces peines finiront avec ma vie ; elle ne ſera pas longue, cruel Uſbek ; je ne te donnerai pas le tems de faire ceſſer tous ces outrages.

Du Serrail d'Iſpahan le 2. de la Lune de Maharram 1720.

LETTRE CXLIX.

SOLIM à USBEK.

A Paris.

JE me plains, magnifique Seigneur, & je te plains : jamais ſerviteur fidelle n'eſt deſcendu dans l'affreux deſeſpoir où je ſuis,

ſuis ; voici tes malheurs & les miens ; je ne t'en écris qu'en tremblant.

Je jure par tous les Prophetes du Ciel, que depuis que tu m'as confié tes femmes, j'ai veillé nuit & jour ſur elles ; que je n'ai jamais ſuſpendu un moment le cours de mes inquiétudes : j'ai commencé mon miniſtére par les châtimens ; & je les ai ſuſpendus, ſans ſortir de mon auſtérité naturelle.

Mais que te dis je ? Pourquoi te vanter ici une fidélité qui t'a été inutile : oublie tous mes ſervices paſſez : regarde-moi comme un traître ; & punis-moi de tous les crimes que je n'ai pû empêcher.

Roxane, la ſuperbe Roxane, ô Ciel ! à qui ſe fier deſormais ? Tu ſoupçonnois Zachi, & tu avois pour Roxane une ſécurité entiere : mais ſa vertu farouche étoit une cruelle impoſture ; c'étoit

toit le voile de ſa perfidie : je l'ai ſurpriſe dans les bras d'un homme, qui, dès qu'il s'eſt vû découvert, eſt venu ſur moi : il m'a donné deux coups de poignard : les Eunuques accourus au bruit, l'ont entouré. Il s'eſt défendu long-tems, en a bleſſé pluſieurs ; il vouloit même rentrer dans la chambre, pour mourir, diſoit-il, aux yeux de Roxane : mais enfin il a cédé au nombre ; & il eſt tombé à nos pieds.

Je ne ſçais ſi j'attendrai, ſublime Seigneur, tes ordres ſévéres ; tu as mis ta vangeance en mes mains ; je ne dois pas la faire languir.

De Serrail d'Ispahan le 8. *de la Lune de Rabiab* 1. 1720.

LETTRE CL.

ROXANE à USBEK.

A Paris.

OUI, je t'ai trompé; j'ai ſéduit tes Eunuques: je me ſuis joüée de ta jalouſie; & j'ai ſçû de ton affreux Serrail faire un lieu de délices & plaiſirs.

Je vais mourir; le poiſon va couler dans mes veines: car que ferois-je ici, puiſque le ſeul homme, qui me retenoit à la vie, n'eſt plus? Je meurs; mais mon ombre s'envole bien accompagnée: je viens d'envoyer devant moi ces Gardiens ſacriléges, qui ont répandu le plus beau ſang du monde.

Comment as-tu penſé que je fuſſe aſſez crédule, pour m'imaginer que je ne fuſſe dans le monde, que pour adorer tes caprices? Que pendant que tu te permets tout,

tout, tu euſſes le droit d'affliger tous mes deſirs? Non : j'ai pû vivre dans la ſervitude, mais j'ai toûjours éte libre, j'ai réformé tes Loix ſur celles de la nature; & mon eſprit s'eſt toûjours tenu dans l'indépendance.

Tu devrois me rendre graces encore du ſacrifice que je t'ai fait, de ce que je me ſuis abaiſſée juſqu'à te paroître fidelle; de ce que j'ai lâchement gardé dans mon cœur, ce que j'aurois dû faire paroître à toute la Terre; enfin de ce que j'ai profané la vertu, en ſouffrant qu'on apellât de ce nom, ma ſoumiſſion à tes fantaiſies.

Tu étois étonné de ne point trouver en moi les tranſports de l'amour : ſi tu m'avois bien connuë, tu y aurois trouvé toute la violence de la haine.

Mais tu as eu long-tems l'avantage de croire qu'un cœur comme le mien, t'étoit ſoumis : nous

étions tous deux heureux ; tu me croyois trompée, & je te trompois.

Ce langage ſans doute te paroît nouveau ; ſeroit-il poſſible qu'après t'avoir accablé de douleur, je te forçaſſe encore d'admirer mon courage ? Mais ç'en eſt *fait;* le poiſon me conſume ; ma force m'abandonne ; la plume me *tombe* des mains ; je ſens affoiblir juſqu'à ma haine ; je me meurs.

Du Serrail d'Iſpahan le 8. *de la Lune de Rebiab* 1. 1720.

Fin du troiſiéme Tome.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
24 APR 1997
OF OXFORD
LIBRARY

Bellanger.

7.4.97

[VOLT.]

963607